M. CONSTANTIN-WEYER

LA BOURRASQUE

NEUVIÈME ÉDITION

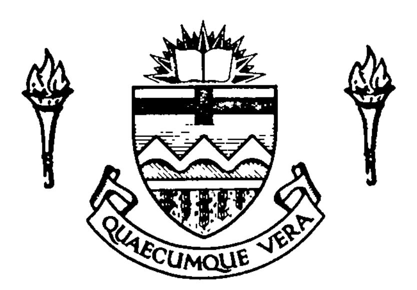


RS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

ÉDITIONS RIEDER

, PLACE SAINT SULPICE

PARIS


QUAECUMQUE VERA

LA BOURRASQUE

DU MÊME AUTEUR

VERS L'OUEST, roman (*La Renaissance du Livre, éditeur*).

MANITOBA (*Les Éditions Rieder*)

CINQ ÉCLATS DE SILEX (*Les Éditions Rieder*).

UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ
(*Les Éditions Rieder*).

LE STRATAGÈME DES ROUÉS, traduit de l'anglais de Farquhar.
(*La Renaissance du Livre, éditeur*).

LE LIVRE DES SNOBS, traduit de l'anglais de Thackeray.
(*La Renaissance du Livre, éditeur*).

FALSTAFF, SA VIE, SA MORT. Scènes de Shakespeare, traduit de l'anglais.
(*Dent et Cie, éditeurs*).

VALEURS PERMANENTES DU JUDAISME, traduit de l'anglais d'Israël Abraham.
(*Les Éditions Rieder*).

M. CONSTANTIN-WEYER

LA BOURRASQUE

NEUVIÈME ÉDITION



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

MCMXXV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

7 *EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE A A G, NON MIS DANS LE COMMERCE ;*

10 *EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE* 1 *A* 10 *;*

100 *EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE* 11 *A* 110.

A JEAN-RICHARD BLOCH
ce livre assez sauvage (parce que j'y ai mis beaucoup de moi-même).

Affectueusement.
M. C.-W.

LA BOURRASQUE

I

LA Rivière Rouge pourrait sans prétentions exagérées se donner quelques airs d'importance. Elle prend sa source aux États-Unis, dans le Wisconsin, à quelques centaines de kilomètres de la frontière canadienne, — ce qui est un fait banal, — et, à la manière de tous les jeunes cours d'eau, elle s'amuse en route à lécher les contours de collines indolentes, habillées de verdure, ou de rochers malades de la lèpre, et à ramasser avec sollicitude d'innombrables petits ruisseaux de rien du tout, mais qui, comme tous les vagabonds, chantent interminablement de lentes romances mélancoliques, ou de vives chansonnettes gouailleuses.

Après cet apprentissage, la Rivière Rouge aspire tout naturellement à jouer un rôle social et parfaitement inutile.

Dans le vain espoir de sectionner le Canada en deux parties plus ou moins inégales, elle pousse son cours, droit au nord, semblable à une barre d'étain aplatie et un peu terne, jusqu'à ce qu'elle rencontre le lac Winnipeg, dans lequel elle se pré-

cipite naïvement, le prenant pour la mer. Chemin-faisant, elle coule, majestueuse, calme et lente — au fond, paresseuse, endormie et un peu sale, — à travers de riches terres d'alluvions et entre des bordures de saules aux branches et aux feuilles vernies, des prairies bleues, de champs de blé roux, et des petites fermes cachées dans les bouquets d'arbres, et dont on n'aperçoit que la fumée grise.

A l'entrée de l'hiver, la Rivière Rouge disparaît sous une lourde carapace de glace, à l'abri de laquelle il est à présumer qu'elle dort. Au printemps, elle manifeste son réveil par des craquements de rhumatisante qui s'étire, par des borborygmes et des glouglous de vieille dame qui se croit isolée, et qui a oublié que la glace est une cloison indiscrète et perfide. Puis, lorsqu'elle s'est bien réveillée, elle se tourne deux ou trois fois dans son lit, brise assez adroitement la verrière en cristal dépoli et, sans trop d'agitation inutile, reprend sa vie ordinaire et paisible.

*

Cependant, au printemps de 1868, à la suite d'on ne sait quel cauchemar, elle se conduisit d'une façon tout à fait indécente.

Le fait est qu'elle rompit prématurément la glace, la fragmenta, la fit flotter à la dérive, jusqu'à ce que cette glace eût rencontré un obstacle. Les blocs suivants arrivèrent avec un fracas de tonnerre, se clivèrent en prismes irréguliers, se massèrent en désordre, élevant des arêtes tellement tranchantes qu'elles divisaient la lumière du soleil en ses éléments, et laissaient tomber, comme des débris infiniment précieux, des parcelles de bleu,

de violet, de rouge, d'orangé, de jaune et de vert qui s'amalgamaient plus bas, pour recomposer la blancheur de leurs éblouissantes vibrations.

Mais lorsque, quelques jours plus tard, survint le vrai dégel, la Rivière Rouge se trouva impuissante à rompre les digues de glaces amoncelées, qui barraient son cours.

En vain la grosse matrone s'évertuait à lancer contre ces barrières la masse vraiment trop lymphatique de ses flots bruns creusés de remous hélicoïdaux, qui changeaient lentement de place !

Elle charriait de larges blocs de glaçons, argentés à leur surface supérieure, vert bouteille sur leurs clivures, et dont elle se servait comme de béliers.

Ils arrivaient sur l'obstacle avec un fracas terrible et de bruyantes menaces de tout rompre. Ils projetaient vers le ciel l'étincelant feu d'artifice des jets d'eau et des fragments de glace. Mais tout cela en pure perte. Car dès qu'elle eut reconnu dans l'obstacle une sœur, la glace flottante manifesta un esprit de famille poussé vraiment à l'extrême. Elle s'accola à son aînée, et, sans doute pour réparer ses torts, elle offrit à l'attaque suivante une résistance neuve et un exemple irréprochable... Pourtant tenace, et patiente, la rivière revenait à la charge, haussant ses flots en larges ondes sombres, plus haut que la digue, puis, lourdement, se laissait choir en éclaboussant tout, avec le bruit et le sans-gêne ordinaires des cataractes. Rien n'y fit. Alors, lasse, mais sachant bien qu'en fin de compte elle aurait le dernier mot, et qu'avec l'aide du soleil elle anéantirait cette résistance à son heure, la Rivière Rouge s'étala tranquillement, à peine cernée de transparences concen-

triques, et se résigna à coucher pour quelques jours hors de son lit.

Elle emprunta à cet effet, les terres des colons, les métis franco-indiens, qui vivaient sur ses rives, et elle les leur rendit, après de longs jours de paresse et de volupté, sales et pleines d'odeurs fétides. Les semences furent exceptionnellement tardives. C'était un essai désespéré et qui témoignait d'une belle confiance de l'homme dans les bienfaits de la terre et du soleil. Mais dès que la jeune pousse tendre en fut à son deuxième nœud, les sauterelles s'attablèrent avec un bruit vorace de mandibules, et un agaçant déclic, quasi métallique, de leurs longues pattes maigres, et engloutirent tout espoir de récolte.

*

Ce même printemps, les chasseurs partis à la recherche des buffalos, revinrent prématurément, mal accueillis par leurs parents, auxquels ils annonçaient que les troupeaux errants avaient été chassés au loin, vers le sud, par un blizzard intempestif, et qu'il ne fallait pas compter sur la chair succulente, riche en jus rose et en graisse marbrée.

Ainsi donc, c'étaient à la fois le pain et la viande qui manquaient à la colonie... Les joues des enfants se creusèrent ; des yeux qui sont faits pour rire pleurèrent le deuil de la nourriture, et lorsque les gosses levaient le pan de leur petite robe trop courte pour essuyer les larmes et la morve, on voyait la peau retomber en plis flasques sur le ventre amaigri... les seins des mères se tarirent, et les hommes, après d'infructueuses journées passées à guetter le menu gibier, refoulé au loin par l'inon-

dation, s'assirent en mordant leurs poings pour réfléchir aux moyens de nourrir la maisonnée jusqu'à la campagne prochaine.

*

C'est alors que la nouvelle arriva que deux arpenteurs anglais, Snow et Mair, avaient obtenu du gouvernement canadien les subsides nécessaires pour la construction de la route Dawson, qui devait traverser le continent d'un océan à l'autre, et qu'ils étaient installés à quelques milles à l'est, en quête d'hommes auxquels ils assuraient un salaire honnête. Cette nouvelle, malgré les circonstances, fut accueillie avec moins d'enthousiasme qu'on ne pourrait croire.

Après avoir vaincu les sauvages, premiers propriétaires du sol, les métis vivaient alors dans un état d'anarchie bienheureuse, et l'arrivée des deux étrangers, si elle leur ouvrait des perspectives alimentaires, créait également une visible menace à leur indépendance. La terre du Prince Rupert relevait directement de la Couronne Britannique, qui était lointaine, et ne s'occupait guère de territoires qui avaient longtemps passé pour improductifs. Il y avait, au contraire, toutes raisons pour craindre l'ingérence du gouvernement canadien, parfaitement averti par ses explorateurs de la valeur du Nord-Ouest, et qu'on savait désireux de se concilier les bons sentiments de quelques groupes financiers.

De plus, l'expérience que les métis avaient des Anglo-Saxons, aussi bien que les traditions orales dont leurs pères avaient bercé leur enfance, con-

couraient à mélanger de craintes les espérances de ce peuple d'affamés.

*

Les ancêtres de ces métis étaient Français. Dès le début du XVIIIe siècle, le sieur de la Vérendrye avait, avec quelques compagnons dont on taxait la hardiesse de folie, remonté le Saint-Laurent jusqu'aux grands lacs, franchi les chutes du Niagara, et lancé, sur les eaux colères et sauvages des mers intérieures, la frêle flottille de ses canots d'écorce. Poète actif, il s'émerveillait des lendemains inattendus, quittant le lac Supérieur pour s'engager dans des criques boueuses, où le soleil ne pénétrait que tamisé par les hautes futaies, et qui le conduisirent au Lac des Bois, semé d'îlots qui miraient leurs verdures dans les eaux glauques. De là, se fiant aux coulées et aux marais, il pénétra dans le bassin de la Rivière Rouge, y rencontra les Sioux et les battit. Au nom du Roy de France il déploya au vent de la prairie le pennon fleurdelysé, puis, reconnut les sources du Mississipi et fit don à la France de cet immense empire, qui s'appelait alors la Louisiane et qui, depuis, forma un bon tiers des États-Unis et du Canada. La préemption de la Vérendrye n'empêcha point Charles II d'Angleterre de concéder une partie de ce territoire, le Manitoba actuel, à son cousin le prince Rupert. Ce dernier donna son nom au pays et fonda la Compagnie (anglaise) de la Baie d'Hudson pour faire concurrence au commerce français des fourrures audacieusement entrepris par la Compagnie (française) des Pelleteries du Nord-Ouest.

Cette dernière raccola en France des aventuriers

de tout poil, dont la qualité commune et dominante était la bravoure. Sur la mer de soie bleue gonflée et sans cesse crevée pour laisser passer des dentelles blanches, les proues se balançaient avec un bruit de déchirure. Les passagers chantaient en chœur les beaux refrains de France :

A Saint Malo, beau port de mer,
Trois gros navires sont arrivés.

Ils clamaient au soleil l'espoir de leurs promptes fortunes. Parfois le navire était ballotté sur des lames noires et grises de cinquante pieds de hauteur, ou enseveli dans un brouillard, qui avait la couleur et la consistance d'une soupe aux pois refroidie. Alors les gars flamands, picards, normands, bretons, vendéens, unis dans une foi commune, invoquaient l'aide de la bonne sainte Anne d'Auray, dame de poupe... Pendant ce temps-là, la concurrence anglaise jetait sur les rivages désolés de la baie d'Hudson, de sombres Écossais, psalmodieurs des versets hébraïques de l'Ancien Testament, et toujours prêts à considérer comme des Amalécites tous ceux qui n'appartenaient pas à la religion réformée, revue et corrigée par John Knox.

Les deux races se rencontrèrent dans les bons coins de chasse, où l'hèrmine blanche et à la queue tachetée de noir, promenait son indépendance sur la neige, avec la tranquille conscience que sa chair puante ne tenterait aucun carnassier. Mais elle ignorait que sa fourrure valait son poids d'or en bons louis de France ou en belles guinées d'Angleterre. De plus, certains terrains étaient vifs en visons, castors, loutres, pékans et renards

noirs, qui formaient aux revenus des Compagnies rivales un appoint estimable.

C'est pourquoi, dans les coins les plus merveilleux de la forêt, les assassinats se perpétrèrent... Des bouches velues et crispées bavèrent l'écume sanglante des agonies... des mains se tordirent dans un *in manus* de raccroc... des immobilités figèrent l'ultime grimace en un rictus définitif... des meurtriers enfouirent ce qui n'était plus qu'une *chose* répugnante, dans la terre tourbeuse des marais, ou dans l'humus des bois !... des mains frissonnantes (était-ce seulement de froid ?) se chauffèrent au feu même, qui dissimula les derniers vestiges de ce travail... puis, le vainqueur s'en alla assez loin pour n'y plus penser, tandis que derrière lui, dans la nuit, quelques loups efflanqués hurlaient le thrène rituel de la forêt.

Chez les âmes fanatiques, la foi justifie de tels crimes, et les Compagnies rivales ne s'en inquiétaient guère, ayant à régler entre elles un compte d'argent qui dépassait de beaucoup en importance celui du sang...

Comme un corollaire du traité de Paris, la Compagnie française céda ses droits à sa rivale anglaise. Elle eût pu joindre ses domaines du Nord-Ouest par la Louisiane, qui s'allongeait jusqu'au 49e degré de latitude nord, et auquel le Mississipi, fleuve au cours tout entier français, formait une magnifique voie de pénétration. Mais il est probable qu'elle ignorait — comme Napoléon — ce détail, qui fit les États-Unis. On ne sait trop si elle vendit ses employés à la Compagnie anglaise, ou si elle les oublia, en s'en allant.

Ces abandonnés se marièrent avec les femmes indiennes chippewayes, chippenwayannes, crees,

esquimaux, plus rarement, siouses. Grands abatteurs de quilles, ils en eurent des enfants nombreux, selon la coutume des parents pauvres. Ces rejetons furent pétris des défauts des deux races, mais ils joignirent souvent à la fougue française toute l'énergique endurance indienne.

Tels sont les métis.

*

Même chez les puritains les plus mystiques, la chair arrive à faiblir. Quelques Écossais mêlèrent leur sang à celui des femmes indiennes lorsque l'homme, en eux, gueula plus fort que le saint. Les métis écossais, moins méprisés des blancs que les métis français, le furent cependant assez pour se résoudre à s'installer à côté de ces derniers, et à faire souche avec eux. A l'arrivée des missionnaires, leurs âmes enfantines s'émurent à la splendeur — là-bas toute relative — des offices du rite romain, et ils se firent presque tous catholiques.

Malgré le froid, la fatigue et la misère, ces hommes vivaient heureux. Il était bien rare que la chasse n'arrivât point à les empêcher de crever de faim. Ils avaient une indépendance absolue de la volonté de leurs semblables, ce qui n'est pas à dédaigner.

D'autre part, ces couchers de soleil d'été, qui, après une longue journée chaude et chargée d'odeurs de foins, s'allongent dans une claironnante fanfare de tous les cuivres, ou ces discrets crépuscules d'hiver, qui traînent à la cime des arbres noirs, haussés sur les claires matités de la neige, un étroit ruban de pourpre à la base d'un ciel d'argent terni ; ces printemps brusques, où, dès que ruisselle

l'eau du premier dégel, la fleur parfumée des saules éclate précipitamment, comme pour se libérer de sa prison ; ces étés secs, brûlants, aux longs jours ensoleillés, qui font courir des dentelles d'or dans l'ombre violette des bois ; ces automnes fulgurants, comme un éclair roux, quand la première gelée blanche, en fondant, fait s'exhaler un troublant arome d'humus et de feuilles sèches, ces hivers même, avec la splendeur de leurs phénomènes lumineux, jour et nuit, lorsqu'il fait très froid ; et enfin, la chasse, et ses décors passionnants, et la petite fumée de bivouac qui tourbillonne, avec ses volutes, cuivrée dans ses lumières, turquoise dans ses ombres... et combien d'autres choses imprévues font un poète inconscient de la brute la plus bornée, à condition, toutefois, que la préoccupation de l'or n'ait pas étouffé en lui toute joie de vivre, et anéanti la fonction naturelle de respirer l'univers à pleins poumons.



Quelques milliers de métis franco-indiens paresseux, ivrognes à l'occasion, batailleurs à leurs jours, insoucieux du lendemain, ignorants du mal ainsi que du bien, ne mangeant pas toujours à leur faim, à peu près illettrés, mais gardant avec une foi naïve et touchante un parler français grossier, informe, rude, gauche, tronqué, hérissé d'idiotismes, d'anglicismes, d'indianismes, et, somme toute, contenant en soi tout l'essentiel de notre langue — quelques missionnaires français et canadiens-français autoritaires et doux, orgueilleux et humbles, avides et généreux, assez piètres psychologues, tenaient, isolés de la mère-patrie,

sans grand espoir en elle, ces marches occidentales de notre influence française en bordure de la barbare prairie.

Pendant des générations, ç'avait été une extraordinaire suite de prodiges.

Celui de vivre, d'abord.

Puis, celui de vaincre des sauvages innombrables, et, les ayant réduits, de maintenir ces assoiffés de sang dans les bornes d'une ébriété légère et quasi respectable. Il y en eut un plus grand encore, ce fut de s'accorder tant bien que mal avec les colons écossais que Lord Selkirk avait, dès 1823, expédié dans la terre du Prince Rupert, avec le magnifique espoir qu'il en survivrait *au moins un*, pour maintenir à la face du monde, et plus particulièrement des métis la hampe rigide du pavillon britannique, et la reliure à fermoir de la bible presbytérienne. (Cet espoir fut plus que réalisé.)

Cependant, ce ne fut que lorsque les explorateurs anglais, vers 1850, commencèrent à affluer avec des théodolites, et des petits carnets pleins d'indications mystérieuses, que les choses commencèrent à se gâter.

*

D'abord, certains journaux de la province d'Ontario vantèrent aux Anglo-Saxons la richesse des terres du Nord-Ouest.

En 1862, grâce à ces feuilles de chou, Winnipeg exista. Cette capitale compta dix maisons. Il y eut un gouverneur, Dallas, qui s'enrichit, un ministre protestant, Corbett, qui fut convaincu d'avoir attenté à la pudeur d'une enfantine catéchumène; des ouailles frémissantes qui délivrèrent cet « *in-*

faillible » satyre ; — un certain James Stewart, épicier et maître d'école (à ce titre il en avait peut-être autant sur la conscience?), un William Hallet, un John Burke, animés d'une foi religieuse qui leur faisaient haïr particulièrement le catholique et le Français ; un journal, *The Nor' Wester*, fondé en 1859 par un nommé Buckingham, délégué des loges orangistes, et qui débarqua à Winnipeg avec une presse à bras, un ballot de papier et beaucoup trop d'allant ; un Dr Schultz, médecin, vénérable de la loge orangiste, qui acheta de Buckingham, trop modéré à son goût, le *Nor' Wester*, pour mieux s'attaquer aux métis, aux missionnaires catholiques, et par surcroît à la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson ; une dizaine de jeunes orangistes sans travail, que les loges d'Ontario envoyèrent au Dr Schultz comme un renfort sûr (lisez : comme des bandits de sac et de corde), un certain Thomas Spence qui, en 1867, établit à Portage-la-Prairie une ridicule république indépendante, laquelle vécut juste assez pour permettre à son fondateur de faire un heureux trafic de terres étonnamment fertiles, d'empêcher quelques surprenants droits de douane, et de se constituer une petite fortune qu'il sût mettre en lieu sûr aux États-Unis.

C'est à cette époque, qu'au mépris des convenances les plus élémentaires, le gouvernement canadien d'Ottawa traita directement avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, sans consulter les métis, et négocia à leur insu l'achat du Nord-Ouest. Il acquit ce territoire pour trois cent mille livres sterling payées au comptant. De plus, le terrain une fois arpenté, la seizième partie en serait propriété de la Compagnie.

Mais des échos en étaient venus aux oreilles des

légitimes propriétaires du sol (par droit de conquête et de colonisation), et malgré la misère, ces hommes hésitaient à vendre leurs bras à des gens qui représentaient pour eux le vol et la spoliation. /

*

Antoine Morin, le premier, avec sa grosse impudence naturelle, s'en alla vers l'endroit où Snow et Mair campaient à l'ombre mauve des forêts d'épinettes qui bordent la rivière la Senne, à l'est de la Rivière Rouge. La famine avait volatilisé sa graisse, mais n'avait pu fondre les muscles qui bossuaient sa masse athlétique. Il cheminait, assis sur le côté de son chariot, les jambes pendantes, et toute misère déjà oubliée, car il était de ceux pour qui l'espérance est une réalité, et il ne doutait pas que l'accueil des deux Anglais ne lui fut bon.

Ceux-ci, à l'arrivée de Morin, étaient occupés à faire griller du *bacon* sur un beau lit de braises rouges et grises, duquel chaque bouffée de vent faisait s'envoler et danser de jolies petites flammes bleues. L'odeur en flottait, délicieuse, et, à deux milles au nord, un imbécile de loup affamé hurlait, lamentablement, d'une envie impossible à satisfaire.

Les coutumes de l'Ouest eussent exigé que les deux Anglais invitassent Morin à prendre part à ce festin. Cependant, ils le laissèrent, sans mot dire, attacher ses chevaux, tout attelés, au tronc d'un tremble à l'écorce argentée. Mair, un drôle de petit homme, rond et court, à la figure couperosée, au poil roux, à l'œil vert, à la chemise de satinette noire, largement ouverte sur un col gras et court, fit dextrement sauter dans deux assiettes d'étain

le contenu de la poêle, tandis que le long et maigre Snow, aux yeux glauques et vitreux, sans regard apparent, tranchait le pain, et le tartinait de beurre salé. Alors le métis s'assit, face aux deux Anglais, sur le tronc abattu d'un érable mort et bourra de Kenik-Kenik [1] sa pipe en pierre rouge. Placide, il envoya vers les ramures des arbres la fumée âcre. Le bouquin mâchonné trompait mal sa faim. Après la troisième bouffée, il cracha par terre, et, pince-sans-rire, fit le geste de décliner une invitation imaginaire.

— Merci, dit-il, j'ai dîné.

Mair comprit l'ironie, mais ne la goûta pas. Il tourna vers le métis un œil où la colère dansait en petits reflets froids et cruels, et dit sèchement :

— J'en suis fort aise pour vous. Cela ne vous arrive sûrement pas tous les jours.

Snow, impassible, étendit vers son associé une main luisante de suif fondu et de beurre.

— Fermez ça, Mair ! dit-il avec autorité.

Puis à Morin, doucement :

— L'ami, mon camarade-là parle beaucoup pour ne rien dire. Le fait est que nous avons un damné besoin d'hommes et que nous sommes disposés à les payer...

Il s'interrompit pour fixer Morin de ses yeux visqueux et écœurants — des yeux de crapaud, pensa le métis — puis il ajouta :

— ... En nature, bien entendu. Mais j'imagine que c'est ce qui vous manque le plus... du lard... de la farine... du thé... du sucre...

Aussitôt, il présenta ses conditions. Elles étaient

1. Écorce de la Hartrouge, qui sert de tabac aux indiens de l'Ouest.

draconiennes. Au salaire accordé par Snow et au taux auquel il comptait les denrées qui en représentaient les paiements, il fallait se résoudre à travailler six jours sur sept, et douze heures sur vingt-quatre, avec une faim à moitié apaisée, pour rapporter à la maison de quoi empêcher la femme et les enfants de mourir de faim... littéralement.

Morin fit un calcul rapide, et baissa avec désespoir sa tête étroite et longue. Les lourdes boucles brunes de ses cheveux tombèrent sur son front. Snow l'observait en connaisseur. C'était là vraiment un excellent échantillon de beau bétail humain ; ces os épais, ces muscles aux longues attaches, ces lourdes mains noueuses aux doigts carrés devaient faire de cet homme un bûcheron de tout premier ordre. Snow se réjouit dans son cœur ; avec quelques centaines de gars pareils, il percerait rapidement à travers la forêt une ébauche de chemin. Il savait les moyens de faire accepter ce travail comme satisfaisant à l'autorité compétente. Il avait, dans ses devis, prévu un pot-de-vin nécessaire et suffisant. Il était d'ailleurs ridiculement improbable que l'autorité se dérangeât pour aller voir, et au cas d'une réclamation inattendue on pouvait toujours, en dernier ressort, jouer des intempéries du climat, et même, beaucoup plus simplement, des colons de la Rivière Rouge.

Ayant ainsi réfléchi, Snow parla de nouveau. Il avait une voix aiguë et autoritaire qui scandait chaque syllable d'une façon désagréable. et qui terminait la sèche mélodie de ses phrases avec le bruit sec d'une corde de violon qui se rompt.

— Hallo ! l'ami ! Je vais faire un marché avec toi : fournis-moi cent hommes, je veux dire des

hommes solides, et je t'engage comme contremaître. Tu toucheras double paie.

Mair grogna quelque chose qui ressemblait à un murmure d'horreur, à quoi Snow répondit en citant le proverbe anglais :

— *Penny wise, pound foolish.* (A économiser des sous, on perd des louis.)

Mair se tut, et pour se consoler, prit dans la poêle un morceau de *bacon* laissé pour compte, l'éleva entre le pouce et l'index à la hauteur de son œil, et l'avala rageusement.

*

Des tentes se dressèrent à l'ombre des chênes ; des fumées acres et bleues s'évertuèrent à éloigner les maringouins ; des voix de femmes appelèrent ; des voix grêles de marmots répondirent ; des poêles, avec un tintement joyeux, heurtèrent les souches du feu ; des graisses se fondirent en grésillant, et l'odeur du *bacon* monta délicieuse et désirable ; à plein collier, les petits chevaux *broncos*, hauts comme des poneys, les oreilles couchées et le nez de côté, tirèrent sur les traits, jusqu'à ce que la sueur moirât leurs robes, et que, le sillon tracé, l'homme leur permit de souffler un peu, et de mâcher la fleur des pois sauvages, toujours prête à s'envoler ; des haches sonnèrent contre les arbres ; des fracas de trembles et d'épinettes écroulés dans la broussaille couvrirent les jurons sonores ; une allée parfaitement rectiligne commença à ouvrir des perspectives de ciel clair et de lointains brumeux.

Snow s'en rapportait à Morin, contremaître du soin de jurer après les travailleurs. Et l'homme le

plus exigeant eut trouvé que Morin s'en acquittait bien. Il avait à son service une collection de jurons expressifs, quoique sans pittoresque, et généralement empruntés aux rites de l'Église catholique, comme : calice, tabernacle, hostie, etc... Ce vocabulaire faisait trembler les autres métis qui craignaient que Dieu, dans un moment de distraction regrettable, mais définitif, ne les foudroyât en même temps que le blasphémateur. Plus particulièrement, Janvier Ritchot, qui était attentif à la plupart des dix commandements, allongeait encore sa bonne longue face inexpressive, élevée déjà à six pieds du sol, pour guetter la foudre toujours attendue. A la fin, il prit l'habitude de ce danger et se rassura un peu. Morin avait sans doute conclu un pacte avec le diable.

Plus sceptique, Mac Dougg, un petit homme large d'épaules, au nez épaté, aux larges moustaches blondes de Celte, répondait qu'il lui semblait plutôt que Morin avait conclu avec Snow quelque pacte destiné à faire crever de faim et de fatigue les pauvres *métiffs*.

— Après tout, disait-il, Snow ou le diable, c'est quasiment tout un.

*

Les intempérances de langage de Mair furent moins paisiblement accueillies. Il lui manquait une musculature en rapport avec sa grossièreté. Il s'attira des discussions graves et quelques menaces directes. Janvier Ritchot proposa un jour de faire « un licou à ce bandit ». Tout en parlant, le métis regardait en l'air d'une façon fort significative, les branches torses d'un orme, comme s'il eut calculé la hauteur

nécessaire, pour que Mair se balançât à six pieds au-dessus du sol, la bonne mesure pour un bel exemple. A dater de ce jour Snow prit seul la direction du camp. Mair fut chargé de faire la navette entre Winnipeg et les chantiers, d'aller aux provisions et de rapporter le courrier.

Cette situation nouvelle créait à Mair des loisirs nombreux. Il en profita. Ayant été vaguement maître d'école, comme tous ceux qui savaient lire, il en avait gardé quelques prétentions injustifiées à écrire. Il se livra au genre épistolaire, et envoya à un journal d'Ontario des lettres qu'il croyait la quintessence de l'humour et de la philosophie. Il y décrivait à sa façon les mœurs des habitants de l'Ouest.

Entre temps, il courait après les femmes.

Mair posséda sans peine les corps de plusieurs métisses d'âges différents et de beautés contestables. Il usait pour les séduire de deux procédés alternatifs, mais également infaillibles, lorsqu'ils étaient appliqués au bon moment.

A une jeune mère dont le lait tarissait, il offrait un beau morceau de *bacon*, ou un petit sac de farine. Il était assez artiste pour goûter une joie pure à suivre, sur les traits de la pauvre créature, les diverses phases de la lutte entre le dégoût qu'il inspirait, la crainte que le mari les surprît ensemble, l'ennui de tout raconter au confesseur, et, ce qui était toujours le plus fort, l'immense amour maternel.

Ou bien, Mair menaçait tout bonnement de renvoyer le mari. Alors la femme tombait à ses genoux et il la relevait assez doucement en lui essuyant les yeux ; non sans remarquer à haute voix que c'était pitié d'en faire pleurer d'aussi jolis. Puis,

de l'air d'un homme qui, par amour, s'apprête à manquer à tous ses devoirs et à trahir son associé, il promettait d'intervenir auprès de Snow... C'était toujours Snow qui servait de paravent, si l'on peut dire, aux petites cochonneries de Mair.

*

Il se lassa un jour des brunes chevelures et des yeux de jais. De plus, un peu de tendresse à l'occasion n'aurait pas été pour lui déplaire. Le viol continu devient lui-même un plaisir fade.

A Winnipeg, certain matin, il se trouva aux genoux de la belle madame Hamarstyne. La nouveauté de se voir dans cette posture lui fut d'abord une surprise agréable. Madame Hamarstyne était haute, élancée, avec de belles épaules bien en chair, une poitrine charmante — autant qu'on pouvait en juger par le corsage bouffant de calico blanc à pois rouges — un tricot rose et blanc, de beaux cheveux ondulés, couleur d'orge mûre et des yeux de lin très doux... à l'ordinaire. Mais ces yeux devinrent de suite fort sévères, tandis que madame Hamarstyne protégeait ses mollets des plis de sa jupe, en menaçant d'appeler son mari. Le galant rit d'un rire très bête, et fit semblant de feindre la plaisanterie. Il insista gauchement. Sa main frôla un moment une rondeur de jambe d'une matière souple et solide... Alors madame Hamarstyne fit un pas en arrière (ceci se passait dans une cuisine ensoleillée et propre jusqu'à la coquetterie la plus raffinée)... Mair fut brusquement coiffé d'un seau d'eau dont le contenu se répandit sur lui, collant contre sa peau des vêtements glacés... Puis, sans prêter la plus petite attention à la ridicule figure

qui s'en allait ruisselante, faire des pas de boue dans la sèche poussière de la rue, madame Hamarstyne s'occupa à réparer sur le plancher les traces de sa victoire.

Ce fut alors que Mair publia dans le journal d'Ontario certaine lettre, qui accusait les femmes de Winnipeg de tromper leurs maris d'une façon scandaleuse.

Or, il n'y avait à cette époque-là que trois femmes à Winnipeg, de sorte que les portraits tracés par Mair, quoique malhabiles, ne pouvaient pas ne pas être reconnus sous les initiales X. Y. Z. Les trois femmes, en tous cas, ne s'y méprirent pas. En ce qui concernait deux d'entre elles, cette exposition de leurs caractères n'était guère plus qu'une lâche diffamation. Aussi mesdames Y et Z se tinrent-elles parfaitement coites. Elles avaient peut-être quelques raisons d'espérer que, répondant à l'appel de la lettre X, la pure madame Hamarstyne qui jouissait à plusieurs égards d'une réputation bien établie, se chargerait de les venger de l'outrage commun.

*

Peu de jours après, Mair s'en vint chercher le courrier d'Ontario à la poste, qui occupait un coin du comptoir de James Stewart, épicier, maître d'école et maître de poste. David Mulligan, le commis, ne fit qu'un saut, pour aller, en vertu d'un accord mystérieux et préalable, avertir de la présence de Mair, la personne la plus intéressée.

Ce David Mulligan était un grand garçon brun, à la peau tannée, au bec de corbin. Il avait des prétentions à l'élégance, et il les justifiait, en lais-

sant croître de longs favoris d'un noir roux, qu'il caressait complaisamment, d'une main généralement sale et toujours ornée de bagues en imitation d'or et pierreries (appartenant à des espèces fabuleuses, ou tout au moins disparues). En semaine, il était vêtu d'un *overall* (ou salopette) en cotonnade bleue à raies blanches, d'une chemise en satinette noire, d'ailleurs blanchie aux aisselles par la sueur séchée, et d'une cravate voyante. Le dimanche, il s'affublait d'un habit à queue, dont il n'était pas peu fier, et il portait un faux-col empesé, brûlé par un fer maladroit et dont les boursouflures ressemblaient à des beignets pas assez frits. C'est ainsi qu'il se rendait à l'office, allongé démesurément par un haut-de-forme qui avait depuis longtemps cessé d'avoir des reflets, et qui avait emprunté à la patine des ans un ton verdâtre. Lissant ses favoris, il suivait (selon la charmante coutume des protestants anglais) l'office du jour sur le livre de sa belle voisine, madame Hamarstyne. Il espérait, en son âme, que cette belle tenue aux offices, jointe à ses avantages physiques et à son élégance — on l'appelait le Corbeau, mais il l'ignorait — lui vaudrait de conquérir un jour la désirable femme.

Il en fut pour ses frais. Il est vrai qu'Hamarstyne existait en tant que mari, sous les traits d'un grand et gros homme, placide comme un taureau bien apprivoisé. Le soir, cet homme estimable, après avoir dépouillé ses habits qui fleuraient l'étable, lavé sa figure et ses mains grasses, et savonné ses pieds ornés d'oignons, revêtait une chemise de nuit fraîche, brodée de festons rouges, et, en démenti à sa tête chauve, il se montrait tout à fait capable de donner à sa femme le complet apaise-

ment de sens, d'ailleurs un peu lents à s'émouvoir. Pour ce qui était des recréations intellectuelles, la lecture de l'Ancien Testament et la compagnie d'un chien colley, horriblement gâté, suffisaient à la belle dame. Elle lisait trois versets de l'un, et disait quatre mots à l'autre. Puis elle vaquait aux soins de son ménage, ce qui est le propre d'une bonne et honnête femme.

Plus habile, ou plus discret que Mair, Mulligan s'en tira sans succès, mais sans esclandre. Il fut dans le ménage l'homme commode à tout faire — ou du moins *presque* tout, hélas ! — et dans la cour, le dos au vent glacé, il *cassait* volontiers le bois à la place du mari, tandis que celui-ci attendait au coin du feu, l'heure de remplir ses devoirs conjugaux.

Dans l'article de Mair, il était *naturellement* question d'un certain *corbeau*. Après un quart d'heure d'explications pénibles données par madame Hamarstyne, Mulligan parvint à comprendre que c'était lui qu'on nommait ainsi. Il était au fond sans malice, et ayant profondément réfléchi, il commença par rire de cette excellente plaisanterie. Puis, voyant que madame Hamarstyne ne riait pas du tout, il fit un nouvel effort cérébral, à la suite de quoi il offrit de prendre la vengeance à son compte. Cette offre fut déclinée. Madame Hamarstyne était trop avisée pour se créer des obligations et pour donner gratuitement des prétextes de médisance aux bonnes langues de la congrégation ; elle préférait se charger elle-même de la rétribution convenable. Elle stipula que Mulligan bornerait désormais son flirt à casser du bois dans la cour, et qu'il n'entrerait plus dans la maison. Non seulement elle espérait ainsi couper court

aux calomnies, mais elle y gagnait la certitude de ne plus avoir à offrir au jeune homme la tasse de thé accoutumée.

Elle n'était pas avare, mais cela faisait une tasse de moins à laver.

*

Mulligan avertit donc madame Hamarstyne de la présence de Mair au bureau de poste. Sans se hâter, sachant que les hommes sont d'intarissables bavards, elle prit le temps d'aller à l'écurie, où elle décrocha un des fouets de cuir tressé et noueux, qui servaient à Hamarstyne à calmer les bœufs récalcitrants.

Lorsque madame Hamarstyne entra chez Stewart, Mair pérorait avec l'épicier. Orangistes tous deux, ils se faisaient part de leurs espérances mutuelles de délivrer l'Ouest canadien de la superstition catholique et de la langue française, et d'apprendre aux métis qu'un sang mêlé n'est qu'un chien.

Ils ne s'apercevaient pas qu'ils donnaient ainsi aux métis français une raison de plus de se grouper dans la haine de l'Anglais et dans la défense de leur foi. Mais Mair ne s'arrêtait pas à ces détails ; il s'exaltait et haussait sa petite taille de tout ce que lui permettait la flexibilité de ses chevilles.

Tout à coup, il aperçut la femme qu'il avait insultée ! Sa faconde tomba, et il se fit tout petit ; un bonhomme en baudruche se dégonflait... ! Dix ans plus tard Stewart jurait encore qu'à ce moment-là les habits de Mair lui étaient subitement devenus cinq fois trop larges.

Le coupable écouta, sans avoir la force de les entendre ni l'esprit de les comprendre, le flux des paroles par lesquelles les femmes soulagent tout

d'abord leurs colères. Les paroles de madame Hamarstyne étaient particulièrement vertes, mordantes et sarcastiques. L'auditoire (moins Mair — mais y compris son bon ami Stewart) écoutait ravi, et souriait joyeusement à la confusion de l'arpenteur.

Enfin madame Hamarstyne lui dit :

— Sortez avec moi, vous, chien pourri ! Si vous n'êtes pas un damné lâche, nous allons régler cela.

C'était trop pour les nerfs de Mair qui bégayait :

— Je...j...jje... n...nnne... Mm..mmm... bbats... p..p..pppas... aa..avec l..llles... f..ffemmes.

Mais déjà la « victime » de Mair avait saisi son calomniateur au collet. A moitié étouffé, tirant une langue noirâtre, Mair cessa de résister à l'inexorable poigne qui l'entraînait dehors.

Les genoux claquaient déjà... Stupide, il encaissa, en geignant comme un gosse morveux, une impitoyable volée de coups de fouet. Le sang lui giclait des narines et de la figure, et il eut la sensation très nette de n'être plus qu'une pauvre viande à bon marché, tailladée par un boucher ivre.

*

Inhabile à se venger d'une telle femme, qui pouvait d'ailleurs en cas de besoin se faire doubler par son gros bétail de mari, Mair s'en prit aux métis. Il diminua leurs salaires et augmenta le prix des denrées qu'il les forçait à lui acheter. Il ne leur donna plus que douze piastres (ou dollars) par mois, payables en marchandises et il leur vendit seize dollars une farine, qui en valait douze à Winnipeg.

Il tombait mal. Les métis étaient las d'être

volés par lui. De plus, ils venaient d'apprendre le trafic dont ils étaient l'objet de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson et du Gouvernement canadiens. Ces deux « enfants de chienne d'arpenteux », c'était le commencement de la « saloperie », et « y aurait pas de boute que ça finisse ».

Ils en parlaient le soir sous les arbres, ils ne parlaient même que de cela. Ils sentaient le besoin de se grouper contre une foule de misères connues et de dangers inconnus ; mais il leur manquait un chef.

— Faudrait pourtant qu' ça finisse ces affaires-là, grognait Mac Dougg, en appliquant sur son cheval de droite un coup de fouet qui lui zébra la peau d'une rayure livide, et le fit s'arcbouter sur ses pattes de devant, pour démarrer la charge rebelle.

— Moié, j'en ai assez de travailler le ventre creux pour ceusses là et pour les aut' chiens, répondit Janvier Ritchott. D'abord y a des bâtards à Winnipeg que ça dit qu'on va nous y fermer nos églises, et nous défendre de parler françâs.

— Ah ! bien sûr ! les Anglais c'est des païens. Des fils d'Iscariote !

— Des faces de Judas !

— Toutes tes belles paroles, mon gars que c'est vrai ! mais que ça les foutra pas dehors !

— Si on avait un chef !

— Ah ! si défunt Louis Riel y était encore de ce chien de monde. Mais y est saint, cheuz l' bon Dieu, n'a à c't heure !...

— Mais son garçon, le p'tit Louis, y est pas mort.

Cette réflexion était de Morin, et bien qu'on le regardât de travers, parce qu'on le savait un « ch'ti

peu coquin », on l'appréciait, pour l'intelligence même que révélait cette coquinerie.

Il n'en fallut pas plus pour que le nom de Riel ricochât sur la voûte ogivale de la forêt. Il sembla voltiger avec les essaims bourdonnants des moustiques. Il glissa sur le frissonnement des feuilles vernies. Il frémit avec le vent du « noroit » qui courbait en jurant les hautes frondaisons. Il ondula sur le foin bleu aux odeurs pénétrantes. Il heurta l'huis des cabanes en troncs d'arbres équarris. Il rebondit vers le ciel.

... Riel !... Riel... Riel.

Les hommes répétèrent ce nom. Il chantonna en faux-bourdon dans leurs conversations... Riel !... Riel !... Riel !... Les femmes le glapirent au milieu des bavardages. Riel !... Riel !... Riel !... Les jeunes filles le reprirent, avec un échos indécis et rêveur... Riel !... Ri...el !... Ri... el !... Ri...i... el...el !

Alors les métis, énervés par la musique du nom, perdirent tout reste de patience, et tout *naturellement*, comme une conséquence logique, ils défoncèrent un tonneau de mélasse d'érable, pour y tremper jusqu'aux cheveux — ce qui étouffe toute protestation — les académies grotesques et pouilleuses de Snow et de Mair. Puis ils roulèrent ces deux gentlemen dans de la plume d'oie. Cela formait des oiseaux d'une espèce nouvelle et rare, aux pattes desquelles il devint amusant de lancer les chiens. Après quoi, s'étant partagé le surplus des marchandises, les métis rentrèrent chacun chez soi.

*

Aussitôt le *Nor'wester* et les journaux anglais d'Ontario entamèrent une violente campagne.

Les métis furent dénoncés comme des rebelles à la Couronne britannique. D'éminents orateurs se succédèrent à la tribune d'Ottawa, et de leurs lèvres fila comme un riche macaroni, la succulence filandreuse de copieux discours : il fallait faire respecter la Loi ! — il fallait mettre la crainte au cœur des bandits ! il fallait soutenir l'honneur du pavillon britannique *(ceci dit avec un sérieux imperturbable !)*... Et tout bas, sans paroles inutiles, cette fois, ces mêmes orateurs établissaient avec quelques hommes d'affaires le bilan probable d'une spéculation basée sur la curieuse coïncidence (grâce à Dieu !) entre les points de vue de l'Angleterre et de la finance.

*

Pendant ce temps-là, les métis inquiets du murmure de frelons agacés qui bourdonnait autour d'eux, allaient de l'un à l'autre, en regardant par côtés et par derrière, et se chuchotaient mystérieusement que le jeune Louis Riel était à Saint-Paul, dans les États-Unis.

Ils déléguèrent finalement un émissaire pour l'y aller chercher et, certain soir de brume, un petit cheval pie, dont un imbécile n'aurait pas donné quatre sous, mais qui abattait sournoisement ses quatre-vingts milles par jour, au monotone galop de ses petites pattes cagneuses, s'enfonça dans le sud, monté par un cavalier qui, dans sa course pressée vers le *Chef*, écoutait avec impatience le ta-pa-tap assourdi des petits sabots durs, sur la mousse tourbeuse de la prairie.

II

Vers la maison où Antoine Morin faisait danser, ce soir-là, la jeunesse de la Rivière Rouge, Riel marchait lentement.

C'était une nuit de la fin du mois de septembre, et une neige prématurée, mouillée et lourde, courbait les branches encore feuillues, ouatait la terre d'une molle et silencieuse blancheur, et mettait en fuite vers le sud la géométrie des canards épouvantés, qui passaient en vols bruyants, se coïncouïnant les uns aux autres la bonne direction.

Riel était la proie d'une ambition démesurée, qui, dès son enfance, avait, d'années en années, grandi, avec lui, d'abord, puis plus vite que lui, de sorte que, maintenant qu'il avait vingt-trois ans, elle, géante, s'amusait à l'exciter et à l'étouffer tour à tour.

De son père, *défunt* Louis Riel — comme disaient les métis, — il avait hérité une haute et forte charpente, des poings carrés et massifs, une figure sur laquelle le sang indien avait à peine marqué sa trace à l'élargissement des pommettes — une figure blanche et encadrée d'une légère barbe blonde, — et enfin, cet insatiable désir de domination, que le père n'avait pu réaliser, mais que le fils se promettait d'accomplir en entier.

Tout enfant, à demi-masqué par les jupes de sa mère, il avait, un doigt dans la bouche, et les yeux dilatés par l'admiration, vu les notables du pays, les plus considérés d'entre les vieux chasseurs, venir humblement demander conseil à « mon cousin Riel » ; il avait contemplé les chefs sioux, au front ceint de plumes multicolores, aux robes de buffalo flottant sur leurs épaules, aux queues de loup traînant derrière leurs talons, et, qui, descendus de leurs chevaux pies, venaient faire leur soumission au capitaine des métis de la Rivière Rouge, fumer avec lui le calumet de la paix, et implorer son alliance — à la fois résignés et hautains, admiratifs et ironiques. Il avait entendu enfin, et — c'était là le comble de la gloire — l'évêque de Saint-Boniface, représentant accrédité du ciel sur la terre ouest-canadienne, et porte-parole incontesté des Puissances célestes, parler de Louis Riel, comme du chef temporel de la colonie, l'approuver, le *louanger*, et lui promettre de donner à son fils une instruction qui lui permettrait de lui succéder dans son autorité. En suite de quoi « *P'tit Louis Riel* ». fils de *Louis Riel, not' cousin, t' sais ben, not' cousin Riel*, avait été enfermé dans un collège, à Montréal, où on l'avait bourré d'histoire sainte, d'un peu de grec et de latin, des éléments de la géométrie euclidienne et d'apologétique chrétienne. science parfaitement inutile à un adolescent qui possédait d'ailleurs la foi du charbonnier, et ne concevait pas un instant qu'on put douter de la parole d'un orateur en soutane.

Toutes ces études n'auraient abouti qu'à faire de ce jeune Riel un garçon bien sage, médiocrement primaire et désireux par-dessus tout de retourner au plus tôt dans son pays, pour y chasser le buffalo

et l'élan, pour y danser la gigue avec des filles débraillées au son criard des violons, et pour y culbuter au hasard d'une rencontre quelque grosse dondon bien en chair, sur une meule de foin molle et parfumée, ou à l'ombre d'un boqueteau discret et mystérieux, si, au sortir de ces faibles études, l'adolescent ne se fût brusquement laissé emporter par le démon des voyages.

Un 1er juillet quelconque — jour anniversaire de la bataille de la Boyne — il eut l'occasion, dans une bourgade de l'Ontario, de voir de fanatiques orangistes arborer processionnellement (suivant une habitude répétée depuis 1690), leurs rubans orangés à la boutonnière et leurs étendards d'orphéon. Entre deux verres de wisky, ils hoquetèrent leur haine séculaire, fanatique, impérissable et ridicule du Catholicisme, de la France et de l'Irlande, ces trois épouvantails d'une Grande-Bretagne puritaine et impérialiste. Des messieurs qui retiraient beaucoup d'argent de leur métier d'exciter les passions publiques, exhibaient des petits tabliers triangulaires sur leur bas-ventre, sans aucun souci du ridicule et de l'indécence. Sous l'impulsion de paroles brutales, toutes passions librement déchaînées, des furieux parcoururent les rues, chantant, criant, vociférant, pérorant, se déclarant prêts à exterminer les ennemis de l'Angleterre et du protestantisme, et, au sortir des bars, passant du verbe à l'acte.

Adolescent de seize ans, Riel surpris par un énergumène à parler le français « maudit », en un jour sacré, alors qu'il est convenable que chacun célèbre le triomphe de la maison d'Orange sur les Stuarts (c'est-à-dire de l'Angleterre protestante sur l'Irlande catholique et sur son alliée la France),

Riel avait été insulté d'abord, puis, de suite, frappé. Après des années, il souffrait encore dans son orgueil du coup qui lui avait poché l'œil, et il ne se consolait un peu qu'en se rappelant comment, tous ses nerfs tendus, il avait si rudement châtié l'impudent agresseur.

Le Canada lui devint odieux. Plutôt que de vivre sous le pavillon britannique, il préféra s'expatrier. Au sud, plus de liberté chantait sous les plis du drapeau semé d'étoiles. Tour à tour, Riel forma et déforma sa jeunesse dans divers États de l'Union, travaillant pour vivre, successivement bûcheron, valet de ferme, comptable, jusqu'au jour où le jeune Tom Dumas était venu à Saint-Paul, dans le Minnesota, le quérir au nom des métis et l'arracher, pour de hautes destinées (songeait-il), au magasin du fourreur dont il était le second commis.

Il avait accepté sans calculer ses chances. En ce moment même, foulant le sol natal, il n'avait de pensée que pour haïr.

Il cracha son mépris de l'Anglais.

— Ah ! ces cochons ! ces enfants de chienne !

Il écrasa rageusement la neige. Ce Dawson, le « v'limeux bâtard », avait su convaincre le gouvernement d'Ottawa et les financiers de Londres, de l'opportunité d'ouvrir, à travers le Canada, de l'Est à l'Ouest, d'un océan à l'autre, cette voie de pénétration qui amenait dans le pays ces bandits, les Snow, les Mair... Et voilà que sans l'aveu des métis, véritables propriétaires d'un sol qu'ils avaient conquis à la civilisation, et défendu, puis transformé par leur effort, une tyrannique et insolente majorité anglaise au Parlement canadien, traitait directement avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, — une simple association de

marchands — et parlait d'une Confédération Canadienne, et d'un gouverneur dont aucun métis ne voulait, parce qu'il représentait une reine Victoria anglaise et protestante.

*

Ainsi s'engageait une lutte de l'issue de laquelle dépendaient les espérances des deux Riel, le père mort, le fils héritier d'un beau rêve... Allaient-elles s'évanouir ?... Alors, adieu la domination qui courbe les têtes des hommes, et aimante les cœurs des femmes !... Il faudrait se contenter d'être le cow-boy qui, le soir, à cheval, tourne en cercle autour des vaches baveuses, repues et inertes, et qui, pour les décider à rentrer, leur lâche aux jarrets la hargne du chien colley ; le laboureur, qui émousse sur la souche traîtresse le soc de sa charrue à défoncer, et qui, suant, harcelé de moustiques, peine pour préparer un champ qui peut-être sera la proie des sauterelles ; le bûcheron, qui dans la neige jusqu'aux genoux, ahane en abattant un arbre au dur tronc gelé ; et parfois peut-être le chasseur heureux, à qui le ciel, pour le dédommager de ses misères, envoie à bonne portée de carabine un élan bien en chair, qui satisfait à la fois l'orgueil du triomphe et la joie du ventre.

Mais non !... Riel frappa du talon le sol gelé (à travers son mocassin de peau souple, il se fit mal au pied ce qui lui arracha un juron, et augmenta sa colère...) Non !... Cela ne se pourrait !... Lui, Riel, soulèverait les métis exaspérés par les spoliations britanniques. Il les dresserait, centaures invaincus, contre l'envahisseur... Puis, vainqueur, il se ferait couronner roi !

... Roi ! le rêve invraisemblable de sa race !

Entre le rêve et lui surgit l'Anglais. Riel voit l'ennemi, mais ne voit pas l'obstacle. La haine le visite, lui emplit le cœur d'images précises et naïves où se complait ce que son âme a hérité des aïeules indiennes.

... Il rêve de cavaliers métis, le feutre tiré sur les yeux, qui galoperaient à travers la prairie, poussant des hourras à la rencontre des soldats en habit rouge !!!... Ceux-ci, au crépitement des feux de salve tirés par les centaures tombent le nez contre terre... Naturellement, les rares survivants fuient épars, les mains en l'air... les ayant capturés, les cavaliers vainqueurs les amènent devant le chef... Alors Riel les condamne à être pendus... Branchés aux chênes et aux érables, ils se découpent maintenant en silhouettes noires, sur les ors du couchant... Leurs jambes exécutent, dans le vide, des gigues macabres, par saccades, plus lentes, plus inégales, jusqu'à l'allongement définitif (Riel a vu pendre)... Alors se détournant des faces grimaçantes et des langues violacées, le vainqueur revient vers la Rivière Rouge.

... Il reçoit des mains de l'archevêque, Mgr Taché, la couronne aux pointes triangulaires (comme sur les images) et les filles le revêtent de pourpre et d'amour...

*

A peine Riel se fût-il débarrassé de son épaisse tunique de dessus à capuchon, faite de cette étoffe rude et indéchirable (le « craint-rien » des métis), que la grosse Virginie Morin, la femme d'Antoine, roulant la chute énorme de ses seins, l'appela pour

le faire manger. Riel complimenta la dondon sur sa belle mine. La maritorne avait ses cheveux noirs et plats tressés en deux longues couettes, bien serrées, qui retombaient de chaque côté de sa figure, ronde et sans nez apparent, aux yeux minces percés obliquement dans la couenne fumée du visage ; elle portait un sarreau court, d'indienne bleu tendre, brodé de perles de verre de toutes les couleurs, en fleurs stylisées selon l'art des squaws indiennes ; la jupe courte laissait voir des cylindres de drap noir, ornés de piquants de porc-épic, qui enfermaient les jambes, et d'où sortait la pointe brodée des mocassins. Virginie Morin était une des plus riches femmes de la Rivière Rouge, et le montrait avec ostentation. Elle fut sensible au compliment de Riel, et elle daigna enlever de ses chicots noirs le brûle-gueule qu'elle fumait. Elle cracha, et dit :

— T'y z'y sais faire comme ton défunt père ! Les Riel c'est tous des enjoleux... Vas-t'en conter tes paroles « faraudes » aux filles, all' te donneront ben sûr « une chance ». Moié j'y sais ben que j'y suis-t'une vieille, pas assez bonne pour y faire de quoié...

Riel protesta poliment, mais la vieille lui dit en riant :

— Eh laisse-donc, laisse donc, je m' connais ben ! Merci tout d' même de ta politesse.

Elle le fit asseoir près du fourneau — luxe nouveau en ce pays, et jalousé, et dont Virginie n'était pas peu fière. A l'épaisse table de chêne luisante, sur un banc massif, le vieux Pierre Ducharme, arrivé presque en même temps que Riel, prit place à ses côtés.

Affamés, les deux hommes ne donnèrent d'abord

que peu d'attention aux couples, que l'archet de Gosselin faisait tourbillonner en mesure dans la salle enfumée. Le sol de cette pièce était planchéié et vibrait sous le martèlement rythmique des pieds. Malgré lui, Riel, rappelé aux souvenirs de sa première enfance, battait des doigts, sur la table, le step de la gigue. Ta-ta-ta... ta-ta-ta... Vaguement se détachaient du décor mal éclairé par des chandelles puantes et fumeuses, quelques géants, dont les têtes atteignaient presque les solives du plafond. Parmi ces colosses, Riel reconnut Hunt Morin, Janvier Ritchot, Gédéon Morissot... Il échangea avec eux des saluts de la main... Les taches claires de quelques élégantes toilettes féminines, bleu tendre ou rose pâle (mais à Virginie Morin le pompon) faisaient paraître plus brun encore le teint saur des faces joufflues. Mais Riel et Ducharme n'eurent pour ce spectacle qu'un regard indifférent. Ils concentrèrent leur attention sur les grillades de lard bien dorées dans la poêle, sur les tranches d'élan rissolées, saignantes et juteuses, sur les pommes de terre et sur les épis de maïs, cuits à la vapeur, et couronnés d'une buée, qui pouvait suffire à bannir de l'âme tout souvenir de la température extérieure. Il faisait chaud, il y avait de quoi manger, et la joie régnait.

La grosse Virginie, avec des attentions toutes particulières pour Riel, les servait dans des assiettes d'étain, bien propres, mais rayées par le tranchant des couteaux de chasse et les pointes des fourchettes à trois dents. Sur les *buns* légers et soufflés à point, les soupeurs étendirent un beurre salé, riche en couleur, et dont Madame Morin tirait une juste vanité. Mais quand la première faim apaisée, ils burent le thé brûlant, en grignotant

la tarte aux myrtilles, Ducharme devint bavard
Riel dut subir — et au fond sans déplaisir — des récits cent fois entendus déjà ces derniers jours. Sous couleur de lui parler de « défunt Riel », le vieux métis caressait de sa paume calleuse la pointe crochue de son menton imberbe et ridé, et chantait l'épopée de ses propres exploits. Chaque parole en était un mensonge, ou tout au moins une exagération ; et Riel le savait. D'ailleurs Ducharme n'avait pas la prétention que son interlocuteur le crût aveuglément. Lorsqu'un métis « flèche », il sait bien qu'il faut beaucoup de sagettes lancées au hasard, avant qu'une d'elles atteigne le but. Mais l'un et l'autre trouvaient à cette comédie une saveur réelle, Riel à entendre louanger son propre père, et Ducharme à s'écouter lui-même se découvrir, à chaque tournant de son histoire, des épisodes inattendus et des vertus nouvelles.

Le gigantesque et massif Antoine Morin vint se joindre à eux. Il venait de regarder danser les jeunes, qui martelaient en cadence les « steps » de leurs chorégraphies écossaises. Les danseurs poussaient par éclats brusques, de grands cris joyeux qui couvraient le crin-crin du violon. Riel eut entendu mal les histoires du vieux, sans une ouïe de sauvage, capable de surprendre à cent mètres le bruit d'une feuille sèche, froissée par un pied maladroit.

Ducharme racontait maintenant, avec des images de rhapsode, la guerre avec les Sioux, la mort du Loup, leur chef, et la soumission des féroces guerriers rouges. Morin, lui aussi vétéran de ces guerres, laissa tomber sur la table la masse cubique de son poing énorme, et rit à pleine gorge. Malgré la ceinture de soie verte et rouge qui était censée lui comprimer l'abdomen, toute la graisse de son

ventre tremblait à chaque éclat de ce rire barbare. Il venait de se rappeler l'époque à laquelle, jeune, agile et fort, il montait à cheval, courait le buffalo et caressait les filles. Il s'était épaissi depuis, et, maintenant qu'il devenait de jour en jour plus ventru, on commençait à lui donner le surnom de *Gros t'Ours.*

Si bien remonté qu'il fût, le mécanisme de Ducharme s'arrêta dans un enrouement. Le bavard avait soif, et il se versa une rasade de thé à moitié froid et considérablement trop fort. Gros t'Ours, qui broyait du tabac sec entre ses mains puissantes, et qui souffrait d'une envie de parler, en profita pour prendre à son tour la parole.

— Ah ! C'était l' bon temps ! Vous y voirez pas ça vous aut !... les jeunesses !... C'est foutu à c't' heure !... On vous a point laissé de Sioux à tui *(il rit)*. — Ah ! Ah ! nous aut' on était hommes ! *(d'un geste il indiqua son ventre)* — et v'là qu' les Anglais, les v'limeux bâtards de chiennes... *(il cracha en signe de mépris)* s'en viennent pour nous y faire la loué !... Déjà qu'on était pas mal empoiésonné par les ceusses qu'a travaillé pour c'te Compagnie de chiens, ces dernières années, et qu'ont pris des terres, et qu'ont acheté not' bétail avec tout, quoi c' qu'y nous ont voli su'l' p'lu [1] Vous aut' ! les p'tits jeunes gens, vous pouvez vous préparer à n'en arracher avec les Anglais.

Il guettait Riel du coin de son œil malin, pour voir l'effet de ses paroles. Tout cela, c'était de la bonne et belle diplomatie à la mode indienne, savamment combinée avec le vieux Ducharme. Cela fonctionnait à la manière d'un piège à trappe ;

1. *Le pelu* : les fourrures.

l'odeur du sang servait d'amorce, et au moment voulu, *clac*, la pesée de l'assommoir tombait. Si le jeune homme était pris, c'est qu'il était bien le chef selon le cœur des deux anciens, prompt à flairer le carnage, et, partant, impitoyable avec l'ennemi vaincu, comme il sied au petit-fils d'une sauvagesse.

Or, le coup avait porté. Le sang monta à la figure de Riel, comme s'il avait été frappé. Il ferma deux fois les yeux, laissa tomber les reliefs de sa tarte dans l'écuelle d'étain, et gronda :

— En arracher ?... Pas si nous avons du poil ! Nous faire la loi ? à nous ? et qui ça ? des maudits enfants de chienne ! des chiens bâtards !... Ah ! vous n'êtes pas des hommes vous autres, les métis de la Rivière Rouge, si vous les laissez s'établir icite... C'est not' pays ça, n'ot' pays !... T'es t'y un homme toié ? mon oncle Morin ? et toié ? mon oncle Ducharme.

Ah ! vraiment il se comportait bien dans le piège comme un loup de bonne race. Il n'était pas le témoin passif et désolé de sa propre blessure. Il mordait le piège, et menaçait le chasseur. Ah ! le brave jeune homme !... Morin lança des regards de triomphe sur Ducharme.

— Ah ! ben, encouragea Ducharme, c'est pas les bons hommes qui manquent icite. Des bons hommes, cheuz nous, ça pousse comme le liard au bord des rivières !... C'on est pourri d' bons hommes !... j' voudrais l' voire ! l'Anglais qu'est aussi homme qu'un métis ! Beau dommage !... j'a des garçons, batéche : ça c'est des hommes ! y peuvent mettre tous les Snow et les Mair et les aut' cochons dans leur poches et pis s'en aller jouer au fer, et n'y pus penser... Moié, vieux que j' sis,

j' men sacre ben, que l' diable m'y emporte ! Si j' s'is pas homme à tord' les quat' meilleurs Anglais à moié tout seul, avec c'tés mains que v'là !... *(il montra des abattis calleux aux phalanges noueuses)*. Ah ! Mausus ! y en a pas qui s' tapochent avec nous aut', pas en toute, pas une sapréo miette ! !... Il réfléchit un instant, et cligna de l'œil à Morin. D'un sourire, Gros t'Ours l'encourageait :

— Faut un capitaine... Depuis que ton défunt père il est crevi, boy (qu'était un ben brave homme l' défunt Louis Riel, mon cousin), depuis c' temps-là, vois-tu, on n'a pas eu de capitaine. Y a be la gagne [1] à Norquay, Grant, Mac Dermott, Jérôme, toute c'te monde-là... des chétis... y-z'ont essayé à nous y faire la loié ! C'est des *matchicounas* [2]... Nous aut' c'est du monde de même que toié, qu'y nous faut pour commander... Et tu parles métiff, que j'avais peur que tu parles savant !... Mais on t'y comprend, mon homme... T'es de not' race... Un Bois-Brûlé, un métiff... Comme nous aut'... Louis Riel, mon boy !... Cré-moi z'y, cré moi z'y pas ! j'te vas dire la vérité vraie. T'as ben du savoiére, t'es d'une famille de bien bon monde, on te connaît, on sait d' quoié... *(ici, il réfléchit une dernière fois, puis prenant son parti, conclut brusquement)* : Te vas t'y être not' capitaine ?

Les deux vieux métis regardèrent le jeune homme avec anxiété. Le cœur ne leur battait pas moins qu'à lui. En vain, Gosselin (qui avait le mot d'ordre de jouer du violon, dut-il en mourir jusqu'à ce que l'accord fût conclu), en vain, Gosselin raclait d'un

1. Gagne (de l'anglais *Gang* : bande).
2. Terme indien de mépris.

archet infatigable un *break down* enragé, dont le rythme brisait vraiment les membres des danseurs qui ne voulaient point s'avouer fatigués... En vain la chère odeur de la sueur des femmes parfumait la salle de ses appels pervers... En vain des cris joyeux clamaient l'ivre bonheur de se trémousser chair à chair, dans une promesse de volupté future... Riel ne pensait plus qu'à ceci, c'est que l'envoyé ne lui avait pas menti.

Ce n'était pas pour rien qu'il avait, les pas dans les pas, poussé son poney derrière le poney de Tom Dumas pour le retour enfiévré vers le pays natal !... On n'avait pas, pour l'arracher à Saint-Paul, fait jouer devant ses yeux un décevant mirage !... Un mirage évanoui comme les illusoires féeries de la prairie du Sud... Ducharme, un vieillard respecté, avait parlé ! Morin, moins respecté, mais qui passait pour circonspect, approuvait... Tout cela, c'était vrai, bien vrai ! et rien n'était perdu, ni l'œuvre du père, ni les années passées par le fils à acquérir sagement ce qu'il croyait, naïf ! la science nécessaire et suffisante à gouverner un peuple de rebelles.

Morin parlait maintenant, appuyant les déclarations de Ducharme de l'autorité que lui conféraient sa masse épaisse et sa vigueur physique. Mais Riel ne l'écoutait pas. Il supputait mentalement ce que la colonie pouvait mettre en ligne de bons fusils et de chevaux ardents... Tant d'hommes chez les Morin, tant chez les Ducharme, tant chez les Ritchot, tant chez les Lespérance... Cinq ou six cents cavaliers peut-être. Il connaissait toutes les vieilles familles du pays, et il estimait leur valeur au poids brut des os et du muscle, sachant bien que chez ces hommes dont les pères avaient,

toute leur vie, combattu les Indiens, la bravoure était monnaie courante.

De plus, il espérait pouvoir compter sur l'alliance des Sioux, des Pieds-noirs, des Crees, facilement appâtés par l'odeur du sang, et désireux, comme leurs ancêtres de scalper le Blanc, d'orner leurs tentes de sa chevelure, de parader à cheval, suprême joie ! en une selle conquise au combat.

Et pas une seule fois, les ressources en hommes dont l'Angleterre pouvait disposer ne vinrent troubler sa pensée.

Avec une belle simplicité due, au côté indien de sa nature, il éliminait d'instinct tout ce qui aurait pu contrarier son vaste et audacieux projet. Du peu qu'il avait appris, il avait retenu la mémoire des rebellions du Bas-Canada, et la victoire de Carillon sonnait à ses oreilles, gaiement, sans que tintât comme un glas funèbre le nom de la défaite qui avait suivi, et sans qu'il effleurât d'un souvenir la triste fin héroïque de certains jeunes hommes, qui avaient passé des bras de la victoire aux mains du bourreau.

Il ignorait, heureusement pour son rêve, qu'il existât une telle chose que l'organisation, même pour détruire. Mais il s'effrayait déjà d'avoir à reconstruire quelque chose. Brusquement, il eut une demi-conscience du vague qui régnait en son esprit... Naïvement, il regretta qu'on ne lui eût pas, au collège, fait apprendre le Formulaire-A-L'Usage-des-Hommes-D'État... Il se voulut, ensuite, une récompense immédiate. En présence de la Réflexion, du Travail, de l'Ennuyeux, toutes personnes importunes, que son destin lui imposerait demain, il souhaita les plaisirs de l'heure... Non sans ironie, il voulait réaliser d'une manière anticipée le prix

de son rêve, sans se douter qu'il insultait ainsi gratuitement à la réalité.

— Demain, songea-t-il, demain j'irai faire ma tournée.

Et laissant les deux vieux métis parler chasses et combats, il se leva pour aller danser.

*

Le vieux Gosselin, court et rablé, riant de toute sa figure ronde, de tous ses yeux trop petits, de ses bras et de son archet impitoyable, attaquait d'un air triomphant les premières mesures de ce *Cock of the North*, qui fait se déhancher la taille et se trémousser les jambes des danseurs les plus exténués. Riel s'en alla à travers les groupes, prendre la main de la grosse Véronique Lapointe qu'il avait invitée d'un simple et impérieux clignement d'œil. Mais il se heurta à un long et maigre Écossais, Mac Larens, commis à la Compagnie, et que l'espoir, souvent réalisé, de séduire quelque fille en chaleur, attirait fréquemment chez les métis. Il avait une figure pointue et complètement gauchie, barrée d'une longue moustache noire légèrement roussie aux lèvres par le tabac, et il riait de la façon dont un homme ordinaire pleure, en disant :

— C'est sur cet air-là que nous avons enlevé les hauteurs de l'Alma... à la baïonnette, garçons !... Ah ! ces damnés enfants de chienne d'ensanglantés Français nous ont laissé toute la peine... Ils avaient peur des Russes !

Cette querelle était bien celle de Riel, et il intervint. Quoiqu'il parlât posément, poliment même, chacun sut aussitôt qu'il allait se passer quelque

chose. Il toucha du doigt l'épaule de l'Écossais :

— Vous dites ?

Mac Larens se retourna vers lui. Les deux hommes étaient de taille sensiblement égale, et leurs yeux étaient à bonne hauteur pour un défi mutuel.

— Je dis, répéta Mac Larens, qu'avant d'être employé à la Compagnie de la Baie d'Hudson...

— M..de pour elle, interjecta Hunt Morin.

— ... J'étais sergent, continua l'Écossais, oui, sergent aux Gordon Highlanders, le plus beau régiment du monde... Ah ! Ah ! nous avons fait les Indes !... C'est là qu'il y avait des pagodes toutes en or avec des idoles en bois noir, et ces idoles avaient des yeux en pierres précieuses. Et des femmes donc...

— Vous parliez d'autre chose, interrompit sèchement Riel... Oui, des Français et des Russes !-

— ... Oui, oui, nous sommes partis pour la Crimée !... Autre affaire ! Les soldats français avec leurs drôles de culottes bouffantes *(il parlait des zouaves)* — et tout petits, tout petits... C'est nous qui avons fait la vraie guerre contre les Russes... Ah ! ceux-là ! des gars de sept pieds de haut, et laids comme des diables... Ils faisaient peur aux Français, et avec nos baïonnettes, nous avons gagné, pour les mangeurs de grenouilles, la bataille de l'Alma.

Et il se frappa la poitrine, pour bien marquer que c'était surtout à lui, Sandy Mac Larens, que revenait toute la gloire de cette affaire-là.

Mais des rires fusèrent. Sandy passait pour ne se battre qu'à son corps défendant, et seulement lorsqu'il était assez ivre, pour ne plus craindre les coups. De plus, des traditions circulaient chez les

métis concernant la vaillance de leurs ancêtres français.

Riel, seul, ne se mêla pas à l'hilarité générale.

— J'ai entendu raconter cette histoire d'une façon bien différente.

Sa voix était calme, très calme, si calme qu'elle l'étonna lui-même, car il se sentait énervé jusqu'à la limite extrême de sa patience. Pourtant, pour calme qu'elle était, la voix prenait une valeur solennelle qui frappa l'assistance.

— Mon pauv' chien de Sandy ! gare à la tape ! prédit Janvier Ritchot dans un murmure.

L'Écossais bluffa. Il eut un sourire de mépris dont Riel ne s'inquiétait pas. Le métis tenait *sa minute*, et il n'allait pas la lâcher !

— J'ai entendu raconter la chose d'une façon très différente... Vous étiez en train de vous empiffrer, vous autres mangeurs de pudding, et ce sont les mangeurs de grenouilles qui vous ont sauvés, quand les Russes vous ont surpris.

Mac Larens, la figure empourprée, hurla très fort :

— Me donner le démenti à ma face... Non, c'est vous... un mensonge ! un mensonge ! un damné mensonge !... Et comment vous autres *(il appuya sur ce « vous autres » d'un ton profondément méprisant)*, et comment vous autres pouvez-vous avoir une opinion sur tout ce qui n'est pas sauvage...

A ce mot de sauvage l'assemblée se cabra. Des injures volèrent en français, en cree, en anglais. Les yeux des filles encouragèrent Riel. Les figures crispées des hommes partagèrent sa haine. Janvier Ritchot tendit sa petite tête bestiale, aux yeux mauvais, par-dessus six pieds d'os noueux et de muscles gibbeux. Il criait :

— Il va y avoir du vilain, icite... oui, du vilain !

L'Écossais hurlait :

— C'est un mensonge, un damné mensonge.

Il bredouillait le mot, qui revenait sur ses lèvres à une vitesse croissante. Des exclamations couvrirent sa voix :

— Riel ! Ah ! Ah ! Riel ! mon homme, compte-lui ça !

— Oui ! oui !

— Vas-y Riel !

— Laisse-m'en un peu que j' l'achève !

— Sonne-le, le v'limeux bâtard !

— Fesse-le bien !

— Garroche-le dehiors !

— Et pourquoi qu'y vient danser avec nous autres, si c'est pour nous affronter !

C'était la voix aiguë de Véronique qui dominait d'une octave la polyphonie masculine. Pas plus que la plupart des autres auditeurs, elle n'avait rien compris au sujet de la discusssion. Mais la Haine, la Haine personnifiée et vivante emplissait les âmes. Elle jetait aux figures des reflets grimaçants, et faisait trembler les voix dans les gorges.

Cependant, bousculant le cercle des assistants de ses épaules épaisses, Morin s'avançait. Il était, lui aussi, plein de fureur, mais un sens antique de l'hospitalité lui interdisait de laisser les deux hommes se battre chez lui.

— Pas icite, Riel ! Pas icite, mon homme ! Dehiors ! si tu veux !

Et menaçant :

— Le premier qui fesse l'aut' icite, j'y fais mangi la bonne volée !

Janvier Ritchot en douta :

— Eh ! j' crés ben mon oncle Morin, qu' ta pas

regardé le gars Riel. L'est p'tét ben ton maître, à c't' heure, pour la force !

La réponse de Morin fut perdue, parce qu'une bonne âme avait déjà ouvert la porte, découvrant dans l'encadrement des vantaux un premier plan de neige bleu clair, une masse d'arbres bleus et noirs, et un ciel sombre et humide. Un remous se produisit dans l'assistance, et comme vomis par ce remous, Riel et Mac Larens se retrouvèrent dehors, face à face dans le décor nocturne.

Des bras brandirent des tisons enflammés, sur lesquels des flocons de neige tombaient en sifflant, en se vaporisant et en les éteignant... Bien avant que les curieux eussent pu donner assez de clarté pour illuminer le spectacle qu'ils désiraient voir, on entendit un coup sourd, un juron, la chute molle d'un corps dans la neige, la glissade d'un homme qui se relève péniblement, puis d'autres jurons, grommelés à mi-voix, et qui, s'éloignant, s'étouffèrent dans le bois.

Riel rentra, la joie du triomphe vibra dans sa voix.

— Ah ! le chien maudit ! le chien sans cœur ! Y s'est pas défendu ! J'ai fessé qu'un coup, il est tombé... pas endormi... j'y ai pas vu assez clair, j'ai pas touché la bonne place.

— Ah ! consola Véronique avec admiration, tu l'as eu quand même. C'est tout ce qu'il faut ; l'ira pas dire ses vanteries eune aut' foiés... A c't' heure vient-t'en danser, Louis Riel !

— Allons-y Gosselin, joue-le-nous, ton *Cock of the North*, cria Ritchot.

La main moite de Véronique fondit dans celle de Riel. Aussitôt la haine du jeune homme fut loin. L'heure était toute à la volupté. Après la victoire, il sentait le besoin d'en recevoir le prix.

et cette belle fille aux seins énormes et ballottants dans la cotonnade d'un bleu tendre, satisfaisait son esthétique, et lui promettait les apaisements désirés.

Elle répandait une forte odeur de chair... un vrai fumet de gibier — pour chasseur. Et comme il la voulait, il la complimentait gauchement à la manière de l'Ouest.

— T'as des beaux tétons, Véronique !

La fille sourit et le regarda en coin, avec complaisance. Ce compliment lui allait droit au cœur, mais il fallait mettre à la réponse les formes nécessaires, et elle minauda :

— Vous savez-t'y ?... Vous les avez pas vus !

C'était vrai d'ailleurs, par hasard. Car d'autres, et Riel le savait bien — d'autres les avaient vus et maniés. Elle sembla s'offrir, dans un rire joyeux. Aussitôt, il la pressa de propositions directes. Elle les écoutait sans perdre le souci de la cadence, et sans cesser de rythmer le *step*, de ses larges pieds chaussés de mocassins brodés. Elle coulait sur lui un œil oblique, soumis et luxurieux, sous lequel il se sentait *homme*. Elle aussi *se sentait femme*, auprès de ce beau garçon. Aussi, à la troisième figure du quadrille écossais, au *break down* endiablé dansé sur l'air de *Dont do it again Mistress Flanagan*, et chargé par l'archet de Gosselin de tous les piments de la luxure, elle murmura son acquiescement. La volupté sentait le cuir et la chair.

Aussi, dès la danse finie, ils s'ingénièrent à s'éclipser, en apparence séparément. La nature fournit pour cela les prétextes les plus plausibles, qu'il n'est pas indécent d'avouer. Ils se retrouvèrent dans l'étable sombre, et, là dans le chaud parfum des bêtes, Riel l'accointa, debout contre le mur.

Quand le jeune homme rentra, on le cherchait. Nul ne songea à imputer son absence à des choses qui ne regardaient que lui. Mais les événements avaient déjà marché. Sa force physique étant désormais établie, il était bien le chef qui convenait à la colonie.

Des acclamations saluèrent son entrée :

— Riel ! Louis Riel !

— Not' capitaine !

— Ah ! mon gars Riel.

— Tu nous délivreras des Anglais !

Alors l'inspiration saisit Gosselin, comme par les cheveux. Elle l'enleva (d'un bond étonnant pour sa courte corpulence) sur la table même, bousculant assiettes et victuailles. Le menton sur son violon, il se mit à agiter frénétiquement le haut de sa tête, et ses longs cheveux plats roulèrent en désordre tandis qu'il attaquait la gigue de la Rivière Rouge. Or, c'est là, encore aujourd'hui, un air national des métis, et il a le don de porter au paroxysme leurs passions, quelle qu'en soit la nature.

Les pieds frappèrent rythmiquement le sol. De vieilles femmes énormes, aux chairs molles et débordantes, ramassèrent les plats d'étain, les casseroles, et les frappant du plat de la main, scandèrent : Ta-ca-ta... ta-ca-ta... ta-ca-ta...

Une sarabande sauvage commença. Les grands gars basanés, en jaquette de chasse, sur le cuir souple duquel couraient les broderies polychromes en soie et en rassade, les filles aux figures de pruneaux cuits, nageant dans des robes de calicot clair, tachées de sueur aux aisselles et à la taille, les vieillards pesants, en bras de chemises, aux bedaines grouillantes se prirent par la main, et, en steppant une gigue endiablée, enroulèrent et

déroulèrent autour de Riel le serpent ondoyant d'une espèce de farandole... Ta-ca-ta... ta-ca-ta...

Des cris s'élevèrent, tandis que toujours plus vite, toujours plus vite, le rythme du violon entraînait la danse irrésistiblement hystérique, frénétique et folle... Ta-ca-ta... Ta-ca-ta... Ooooo-hi... hi-i-i... Ooooo... hi !... Riel !... Riel !... Riel !... Ri.. i...i... i..el... Riel !

L'appel monta comme le cri d'une bande de loups. Un appel volontaire et passionné. La danse ondulait, ondulait toujours, autour du jeune chef, immobile, un peu ahuri, et les cris de joie prenaient par moment des inflexions de sanglots, une double signification de volupté et de meurtre.

Le son du violon s'enfla, les clameurs devinrent plus fortes et des visions se dressèrent devant les yeux du jeune chef... Ses yeux eurent l'impression de fresques géantes... Tout un peuple bariolé dressé devant les envahisseurs en tunique rouge !... Acclamations !... Cliquetis d'armes... Hennissements de chevaux !... fusillades !... Ivresse de tuer !... Victoire !...

Malicieusement, le son du violon diminua, se fit plus chantant, moins âpre, moins saccadé... Les voix enrouées ne psalmodiaient plus qu'une mélopée aux discordances assourdies... Les jambes exténuées des danseurs martelèrent moins violemment le sol... La mélodie construisit à Riel des visions plus belles, moins farouches... C'était tout un peuple, tout un peuple aux yeux bridés, et de nombreux petits enfants gras et rieurs jouaient. Il remplissait de ses chaumières coiffées de fumée, les bois bleus et la prairie plus bleue encore, de la Rivière Rouge aux Montagnes Rocheuses... Or sur or, les champs de blé ondulaient au vent...

Des troupeaux de chevaux s'ébrouaient librement... Les étalons reniflaient de travers l'odeur des juments... et les trois cabrioles du poulain (la queue droite sur le dos) qui s'arrête brusquement sur ses pattes trop longues, baisse le nez et tette goulûment... les bœufs paisibles, blancs et rouges, qui ruminent dans les pois sauvages aux fleurs pareilles à des nœuds de soie blanche... Ah! la belle vie pastorale, au jour le jour, calme et tranquille, délivrée des imbéciles soucis de l'argent... et, le soir, en rentrant le baiser de la femme, les caresses des gosses, et la chaude odeur de la bonne viande rôtie.

Le violon se tut. Les acclamations s'éteignirent... Les danseurs s'arrêtèrent. Riel, les yeux demiclos, cherchait à renouer en son âme indienne le fil brisé du rêve.

III

Toute une nuit, Riel s'était enivré de l'avenir. Mais à l'aube, lorsqu'il reprit le chemin de sa cabane, à travers le bois encore sombre, sous un ciel déjà clair, il connut déjà toute la lassitude de l'action.

A partir de ce jour-là, cette action se traduisit d'abord sous forme d'agitations et de paroles inutiles. Il courut les routes, sur son cheval bai clair (*bichon*, comme on dit là-bas), s'arrêtant dans toutes les maisons de la Grande-Pointe, de Saint-Vital, de Sainte-Anne des Chênes, de Saint-Norbert, pour y raccoler des volontaires. Ceux-ci ne manquaient pas. Pour l'approbation muette et réservée des jeunes filles en visite, ils promettaient une hécatombe d'Anglais. Ils vantaient leur endurance à cheval, leur adresse à la carabine, la force de leurs muscles, le courage de leurs cœurs. Les vieilles retiraient de leurs chicots édentés le bouquin usé de leurs pipes et crachaient de saliveuses paroles de haine, à l'adresse des hérétiques. Mais, ce qui eut été plus précieux, c'eût été un bon conseil. Or, les vieux auxquels s'adressait Riel, le regardaient d'un air étonné, avec un rien de blâme, et lui disaient :

— Ah ! tu doiés savouére !... C'est ton vrai métier puisque t'es not' capitaine... Quoi donc c'est-y qu'on t'a appris à l'école ?

Il fallait alors combattre le doute dans l'esprit des anciens. Chose facile. Riel avait assez de lecture pour trouver des mots nouveaux qui leur en imposaient. Mais, lorsqu'il les avait convaincus de sa supériorité, il ne s'était pas, hélas ! convaincu lui-même. Et, en s'en allant, il se sentait faible.

Il essaya d'étayer cette faiblesse par une force, et s'en alla fréquemment s'enfermer dans le cabinet de travail de Mgr Taché à Saint-Boniface.

Soucieux de préserver son diocèse de l'invasion orangiste, Mgr Taché encouragea Riel. Il ne savait que lui conseiller une résistance ouverte, armée, de manière à imposer aux gens du Bas-Canada la reconnaissance de la force du peuple métis. Cependant, il convenait d'éviter la violence inutile. Il fallait se faire craindre de telle façon qu'on n'aurait pas besoin de recourir à cette force même sur laquelle on prétendait s'appuyer. L'archevêque, qui souffrait de la pierre, tapotait son ventre, tout en parlant, pour engourdir la douleur. Il revenait fréquemment à la question de droit. Selon lui, le gouvernement canadien s'était rendu coupable d'un abus d'autorité. Il cita des textes de loi pour appuyer ses dires.

Bien qu'il ne donnât que des directives générales et vagues, et qu'il se montrât inhabile à résoudre les difficultés de détail — que Riel commençait à juger les plus importantes — le prélat rendit la confiance au jeune homme.

Il lui conseilla de se mettre en rapport avec Mac Tavish, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson et qui habitait le fort Garry, à Winnipeg,

« Il fallait, disait l'archevêque, arriver à négocier une entente entre les métis et la puissante organisation financière. »

*

Au cours de leurs entrevues, Mac Tavish regardait invariablement Riel, par-dessus de grosses lunettes bordées d'écaille, et caressait sa longue barbe blanche, évitant de se compromettre trop ouvertement. Il allongeait savamment de belles périodes chantantes, à la louange du père de Riel. « Il l'avait beaucoup connu, et professait pour sa mémoire une grande estime, qu'il était heureux de reporter sur le fils. »

Dès que l'Écossais reprenait haleine, le métis essayait d'obtenir de lui une réponse directe aux questions qu'il était venu poser. Mac Tavish éludait ces demandes. Il avait alors le don de jouer au vieillard d'une façon étonnante. Il rappelait des souvenirs qui ne se rapportaient pas du tout à la conversation. Ces souvenirs n'amusaient pas Riel parce que le vieil homme n'était pas conteur pour deux sous, et, visiblement, ils ennuyaient le radoteur lui-même. Néanmoins, Mac Tavish trouvait la force de soutenir ses bavardages, avec une énergie désespérante, jusqu'à l'heure où il se croyait en droit de s'excuser, à cause d'un rendez-vous indispensable et pressant, lorsque, avec beaucoup plus d'amabilité qu'il n'est d'ordinaire utile d'en montrer, il mettait Riel à la porte. Aussitôt que le jeune homme était parti, remâchant sa rage et se répétant qu'on l'avait joué comme un enfant, le vieil Écossais se calait dans son fauteuil, bourrait sa pipe, se servait un grog bien tassé, et, dans une

suprême béatitude, se laissait aller, lui aussi, à des rêves d'avenir. Car la petite commission qu'il avait déjà touchée dans l'affaire de la Confédération Canadienne, lui assurerait bientôt une retraite honorable et le moyen de satisfaire dans un pays plus civilisé, les nouveaux goûts qu'il se découvrait chaque jour.

*

A la porte du fort, Riel enfourchait son poney. Il oubliait ses ennuis dès que le petit animal le berçait de son galop sur la route de glaise noire et craquelée. *L'Eté des Indiens*, qui est un peu plus précoce — à cause du climat, — que notre été de la Saint-Martin, était venu, et la neige prématurée de ces jours derniers avait ruisselé le long de toutes les déclivités du terrain. Une pousse folle d'herbe verte singeait maladroitement le renouveau printanier. Mais c'était un simple bluff de la nature, et tout le monde le savait. Il suffisait de voir, roussies, ou bronzées, ou cuivrées, ou dorées, les feuilles tombées qui jonchaient le sol d'un tapis frisé et bruissant aux tons chauds. Parfois, entre les troncs argentés, on voyait piéter une gélinotte grasse et naïve, le cou tendu, pleine de préjugés dangereux à l'égard des hommes, ou courir un lièvre sur le pelage roux duquel pointaient déjà en taches lépreuses, les premiers poils blancs de sa fourrure d'hiver.

Mais, avant que Riel eût atteint les premiers boqueteaux, il passait devant la maison de Hamarstyne et *toujours* un rideau soulevé laissait voir une jolie figure rose et blanche qui le suivait avec intérêt.

Il remarqua ce manège.

*

Cependant, il n'y prêta pas, tout d'abord, une attention trop vive. Tant de choses graves sollicitaient sa pensée, qu'elles ne laissaient guère à son imagination le loisir des intrigues amoureuses. Non point que sa chair d'homme fut muette. Mais il lui suffisait au coin d'un bois, de rencontrer la grosse Véronique, vers la tombée de la nuit, d'entrer avec elle dans le taillis, d'attacher son cheval derrière la marque d'une touffe de saules, et de culbuter sur les feuilles mortes la joyeuse commère, toujours prête à se faire trousser. Elle était d'ailleurs peu exigeante à l'égard de ses amants. Il fallait, en échange, l'aimer sans jalousie, car elle ne se faisait pas scrupule de tromper l'un avec l'autre à deux heures ou à dix minutes d'intervalle : Janvier Ritchot, Hormidas Lespérance, Nathaniel Pruden, Riel, ou d'autres encore. Elle préférait pourtant Riel, parce qu'il était étonnamment blanc pour un métis, plus blanc même que les Mac Dougg, les Dubois et les Dusseaume, qui sont renommés pour cette caractéristique, et aussi, parce qu'il avait de grands yeux gris, qui chaviraient d'une drôle de façon qu'elle aimait, au moment définitif de l'amour... Ah ! ce Riel ! elle caressait volontiers sa barbe blonde frisée, et ses cheveux ondulés qu'il n'avait pas taillés, depuis qu'il avait quitté Saint-Paul, et qui faisaient jouer sur ses épaules de jolis effets de lumière... Elle appréciait aussi qu'il fût robuste et qu'il l'enlevât légèrement dans ses grands bras aux muscles mouvants. Pour lui témoigner sa tendresse, elle lui broda de perles de verre tout le

devant de sa tunique de chasse, taillée dans une peau d'élan chamoisée à la cervelle et à la fumée, et garnie de longues franges. Le dessin représentait des fleurs rouges bleues et jaunes, arrangées d'une façon assez décorative.

Elle obtint qu'il passât avec elle toute une après-midi d'octobre. Il faisait chaud, et ils avaient trouvé une petite clairière entourée de trembles et de saules, enclose dans la terre du bonhomme Lapointe, le père de Véronique, et, où elle savait bien que personne ne viendrait les déranger... Ils furent avares de paroles, mais prodigues de gestes... Lorsque Riel rentra chez lui, il faisait déjà nuit. Il se sentit un peu confus d'avoir donné tant de temps à l'amour.

*

Il le fut encore bien plus, lorsqu'il sut qu'en son absence on l'avait envoyé chercher de la part de Naud, un métis, qui cultivait une jolie petite ferme, près de Sainte-Anne-des-Chênes. A la suite de l'expulsion de Snow et de Mair, le gouvernement canadien, entêté comme tous les gouvernements, avait envoyé un nommé Dennis, non seulement pour continuer les travaux de la route Dawson, mais aussi pour arpenter les terres qu'il destinait à la colonisation. Dennis, en arrivant à la Rivière Rouge, s'était mis en rapport immédiat avec le Dr. Schultz, le directeur du *Nor' wester*, et lui avait montré une lettre signée d'un des principaux chefs orangistes de l'Ontario, accréditant le F. Dennis auprès du F. Schultz, et promettant à ce dernier que, dès l'arpentage fait, *les loges de l'Ontario enverraient dans la nouvelle colonie une émigration « of*

the good Kind » (de la bonne sorte). Schultz fit immédiatement entrer au service de Dennis tous les enfants perdus de son parti, en l'espèce une vingtaine de jeunes gens, aventuriers de mince envergure, qui étaient venus dans la nouvelle colonie, les uns par fainéantise, d'autres par curiosité, quelques-uns, Scott, par exemple, par fanatisme.

Justement, ce jour-là, 5 octobre 1869, Dennis s'était mis dans la tête d'arpenter la terre d'André Naud, tout simplement parce que la bonne tête du métis lui avait semblé destinée aux plus lourdes plaisanteries. C'en était une excellente que de déposséder ce métis au profit d'un Anglais. Les circonstances la rendaient meilleure encore. Le premier des Naud qui s'installa sur cette terre, y était arrivé quelque cent ans auparavant. Il avait trouvé l'endroit à son goût, il y avait construit une cabane en troncs d'arbres avec un toit en écorces de bouleaux. Il y avait défriché un petit jardin. C'est là qu'on avait planté les premières pommes de terre de la colonie. De père en fils, l'aîné des Naud avait habité ce patrimoine. De génération en génération le jardin avait grandi jusqu'à être un joli champ de blé, qui portait de belles récoltes, les années où il n'y avait pas trop de sauterelles, ni trop de ramiers affamés. Les Sioux avaient incendié quatre fois la maison, et les Naud l'avaient rebâtie quatre fois, toujours plus belle. Cinq garçons Naud, et une jeune fille qui dormaient maintenant dans le cimetière, avec les prières d'usage, avaient été provisoirement enterrés à l'ombre des grands chênes, après des combats acharnés avec les Indiens. C'étaient là des titres que les Naud considéraient comme plus sacrés que

les parchemins enregistrés par toutes les cours royales du monde. Et, d'ailleurs, bien que leurs titres, pas plus qu'aucun des titres de propriété de la Rivière Rouge n'eussent été enregistrés, aux yeux même de la loi canadienne, le droit des Naud était incontestable. C'était le droit du *squatter*, de l'homme qui, le premier, s'établit sur ce terrain, qui n'a pas encore été arpenté. André Naud avait assez d'enfants pour justifier d'une propriété trois fois plus considérable que n'était la sienne. Mais, lorsqu'il eut fait valoir tous ces arguments à Dennis, celui-ci éclata de rire et lui dit qu'il s'en fichait absolument.

Alors, Naud monta à cheval. Tandis qu'il envoyait un de ses garçons prévenir Riel, qu'on ne trouva pas (heureusement pour la réputation de la grosse Véronique), le vieux métis s'en allait demander aide à Janvier Ritchot. Celui-ci avait rapporté, la veille, une bouteille de whisky, marchandise rare, et les deux hommes décidèrent avant toute chose, de la boire. Ce qui leur donna d'ailleurs un allant du diable. Comme disait Ritchot, « il y a pus de choses qu'on ne croit dans le cul d'une bouteille ».

Les deux hommes passèrent chez Lépine qui tannait la peau d'un orignal abattu quelques jours auparavant, puis chez le vieux Ducharme, puis chez Joseph Dumas, dont ils embauchèrent les quatre garçons. Comme, heureusement, il n'y avait plus rien à boire, en une heure, ils furent quarante hommes bien armés.

C'est pourquoi il n'y eut pas de bataille. Dans sa précipitation à s'enfuir devant la fureur de Janvier Ritchot, Dennis oublia un baril de whisky. Cela, c'était vraiment une victoire, et tous les

membres de l'expédition s'enivrèrent, comme il leur était dû.

*

Ils étaient saoûls, et ils chantaient des refrains différents, quand Riel les rencontra. Tous à la fois, ils entreprirent de lui raconter l'histoire d'une façon différente.

Les hoquets rendaient leur élocution pénible. Le vieux Mac Ivor vomissait la moitié de ses mots. Mais, parce qu'il supportait mieux la boisson que les autres, et non pas parce qu'il avait moins bu, le vieux Ducharme bégaya quelques paroles qui voulaient dire que Riel était un bon capitaine, et que, tandis que les simples soldats étaient occupés à une opération de rien du tout, le chef avait d'autres devoirs qu'il remplissait. Il fallait le remercier d'avoir passé l'après-midi à *jongler* et à *carculer* des plans politiques « ben, ben, importants ». Une ovation bruyante surprit Riel. On le trouva modeste, parce qu'il refusait qu'on le portât en triomphe. En réalité il avait peur que les ivrognes ne le fissent choir.

De cet événement, il retira quelques vues politiques assez justes.

*

Le lendemain matin, une main inconnue déposa à la porte de Riel un numéro du *Nor' Wester*, imprimé dans la nuit. Un violent article du Dr. Schultz y dénonçait, une fois de plus, et plus vivement que jamais, les métis comme de redoutables ennemis de la couronne britannique. Il était

nécessaire de les réduire, et même sans doute de les exterminer. — Les mots les plus gros de conséquences n'effrayaient pas le Dr. Schultz. — Pour rassurer les loyaux sujets de la reine Victoria, le journaliste leur annonçait une bonne nouvelle : l'arrivée prochaine du nouveau gouverneur, l'honorable Mac Dougall, nommé par le lieutenant général pour prendre officiellement possession du « Manitoba » (c'était la première fois qu'on employait ce mot), au nom du gouvernement canadien. Schultz crut bon d'ajouter que l'*honorable* gouverneur se ferait escorter de soldats « en nombre suffisant pour faire respecter les imprescriptibles droits de l'empire britannique ».

Si c'était une provocation, elle trouvait des gens disposés à la relever. Aussitôt que Riel eût lu cet article, il sella le petit bichon et galopa de maison en maison. Il y raccolait volontaire sur volontaires de sorte qu'à la fin de la journée il était à la tête d'une bonne centaine de cavaliers bien montés, bien armés et qui poussaient des cris joyeux à la pensée d'une bataille prochaine.

Le sauvage reparut immédiatement en eux. Il en était toujours ainsi lorsqu'il s'agissait de guerre, de chasse ou d'amour !

Rassemblés au sud de Saint-Norbert, à l'entrée de la prairie infinie, un vaste horizon d'un jaune gris ondulant devant leurs yeux, ils ne purent tenir en place. Ils donnaient à leurs chevaux des galops d'essai, tout droit devant eux, avec de brusques voltes, ou en cercle. Ils déchargeaient leurs fusils en l'air, avec des hurlements de défi, à l'adresse d'un ennemi encore presque imaginaire, mais que leur haine subitement jaillie aurait suffi à créer. Ils mimaient d'avance le meurtre et la

victoire, Et cela, avec une telle précision qu'ils eussent pu, rentrant tout de suite chez eux, s'enorgueillir de ce jeu comme d'un exploit. Cependant, l'autorité de Riel parvint à les reprendre en main Le chef les massa et leur représenta que les munitions devenaient plus précieuses que l'or, et qu'il fallait les ménager.

En ce moment le sang indien que Riel tenait de sa mère l'appelait à grands cris, et il lui fallait lutter pour ne pas lui obéir. Mais sa voix, d'abord tremblante d'exaltation, se raffermissait. Les plus indociles cessaient de décharger en l'air leurs longues carabines à canon hexagonal.

L'ordre rétabli, Riel nomma ses lieutenants. Il choisit Janvier Ritchot pour sa férocité, Lépine pour sa force brutale, Elzéar Goulet à cause de son intelligence. Il se flattait ainsi, en assortissant les équipes au chef, d'avoir des hommes capables de toutes les besognes. Mais il ne put jamais composer celle de Goulet d'une façon satisfaisante.

L'instinct guerrier était sûr chez ces hommes. Plusieurs générations de pères habitués aux combats de la prairie, l'héritage des aïeules siouses, crees, chippenwayes, leur léguaient la tactique des avants-postes de cavalerie. Riel cerna la colonie d'un cordon de vedettes, éloignées les unes des autres, mais en liaison entre elles par des patrouilles, qui jouaient le rôle de sûreté mobile. La consigne était de surveiller tout particulièrement la frontière des États-Unis, par laquelle devait arriver le gouverneur. Celui-ci avait obtenu le droit de passage de l'oncle Sam (qui portait encore à cette époque sa légendaire barbe de bouc). La grande république, à peine sortie de la guerre de Sécession, était bien trop occupée de ses propres affaires pour

s'immiscer dans celles de l'Angleterre, et appliquer la doctrine de Monroë.

*

L'enthousiasme fut suffisant pour que Riel arrivât à recueillir quelque argent. C'était un beau résultat, et dont il avait lieu de tirer plus d'orgueil que de n'importe quel autre fait de sa vie politique. Le trésor public en poche, il s'en alla rendre visite à Hamarstyne pour acheter de lui quelques bœufs dont il avait besoin pour nourrir ses troupes.

Hamarstyne, toujours affairé, était absent. Ce fut sa femme qui reçut Riel. Elle manqua tomber à la renverse, se rattrapa, rougit, se sauva, revint, après qu'elle eût ouvert la porte pour recevoir le métis. Elle répondait à ses questions d'un air inquiet, avec une incohérence telle, qu'il se demanda si elle était folle. Il comprit bien vite qu'elle l'était effectivement, mais de lui. Cependant, il avait toujours entendu vanter la vertu de la belle personne, et il n'ignorait rien de l'aventure de Mair. On en parlait encore un an après. Il n'y avait rien là-dedans qui pût l'encourager à faire des avances. Il se demandait pourtant s'il n'était pas convenable, au moins par politesse envers une femme amoureuse, de se risquer à une déclaration. Il chercha dans sa mémoire une ligne de conduite à suivre. Il se rappela qu'un jour, il avait vu un Français baiser la main d'une femme ; il ne trouvait plus cette action aussi étrange qu'il avait fait alors. Il avala deux fois sa salive avant de se décider à s'emparer d'une main, qu'on lui abandonna sans peine, et à la porter à ses lèvres. Madame Hamarstyne fut d'abord sans voix, subitement très

pâle. Ses yeux, un instant sans regard, comme perdus dans le rêve, se voilèrent de larmes touchantes. Des disques rouges enlaidirent ses pommettes. Riel s'aperçut que l'opulente poitrine haletait sous le corsage.

Elle se voila la face pour lui dire :

— Je vous déteste.

Il n'en crut pas un mot, mais fit mine de s'en aller. Aussitôt elle le rappela.

— Non, je ne vous déteste pas... *(Il remarqua pour la première fois qu'elle avait la voix douce et chantante.)* Mais... mais... Oh ! mon Dieu !... j'aurais tant prié pour que vous ne mettiez pas les pieds ici... Ah ! je suis folle !... Dites-moi que je suis folle, cela me guérira !... Oh ! Seigneur ! Seigneur !... Qu'est-ce qu'Il *(Riel comprit que ce Il se rapportait au Seigneur)*... Qu'est-ce qu'Il va penser de Sa créature... Et un catholique encore. *(Le remords trembla plus poignant dans sa voix)*... Un catholique... c'est une honte... une grande honte...

Malgré ses remords et cette honte, elle n'était peut-être pas tellement prête à tomber en syncope. Pourtant, Riel jugea absolument indispensable de la soutenir. Très maladroitement, il l'entoura de ses bras. Elle se laissa tomber contre lui, et leurs lèvres se frôlèrent... Elle l'embrassa avec frénésie, puis elle fondit en larmes.

Il voulait la consoler, comme il est d'usage, mais elle le repoussa doucement. Elle se dégagea, s'assit sur une chaise, et se cacha la figure dans les mains.

— Partez, lui cria-t-elle entre deux sanglots... Partez et ne m'induisez plus en tentation... Mon mari ne rentrera que demain... Revenez ce soir... tard.

Ce que promit Riel, encore tout surpris de cette conclusion, que semblait démentir le début de la phrase.

*

La volupté qui tressaillait en Riel le rendit paresseux. Toute cette fin d'après-midi, il se déchargea de ses devoirs de chef sur ses lieutenants. Il n'avait plus de pensée que pour vivre d'avance les heures qu'il allait passer avec madame Hamarstyne. En même temps quelque chose de neuf s'éveillait en lui, avec des gazouillements d'enfant en bas-âge. Jusqu'alors, sa conception de l'amour avait été simple, jusqu'à la brutalité. Jamais encore le besoin de la tendresse ne s'était, chez lui, mêlé à celui de la volupté. Aujourd'hui, il éprouvait un désir vierge, candide presque. Il eut voulu se serrer tendrement contre cette femme aux yeux si doux, et laisser rouler sur sa belle poitrine haletante sa tête trop lourde de préoccupations et d'espoirs ambitieux. Tout à coup, quelque chose le pinça au cœur ; il s'irritait de ce qu'elle fut mariée ; il jalousa atrocement le mari. Pourtant un dernier ressort bandé en lui chassa de son âme le péché de désirer la mort du rival légitime. Cet effort le récompensa par quelque apaisement.

Il faisait une nuit opaque, chargée d'un brouillard épais, lorsqu'il arriva à la maison de la bienaimée. Celle-ci guettait le pas attendu et ouvrit doucement la porte. Par précaution elle avait éteint la lampe. Pour le guider dans les ténèbres, elle le prit par la main. La sienne était nerveuse et frémissante, et dans son étreinte, celle de la femme tressaillait et brûlait. Dès que madame Ha-

marstyne eut refermé la porte, elle l'attira contre elle et lui but les lèvres. Il entendait battre le cœur à coups précipités. Ses lèvres collées aux lèvres aimées, il comprit un moment le prix de sa supériorité sur les autres métis. Un tel amour, il était le seul d'entre eux à l'avoir éprouvé. L'orgueil multiplia la volupté, cependant que le baiser se faisait long, long. Elle l'aspirait tout entier. Juste au moment où Riel pensait étouffer, elle se recula un instant, et poussa un profond soupir. Riel n'y discerna que ce qu'il contenait d'amour ; mais l'amoureuse y sentait déjà l'amertume du repentir prématuré. Comme le jeune homme, ayant repris haleine, voulait lui donner un nouveau baiser, elle le repoussa tendrement et gémit doucement. Il resta tout interdit. Il y avait là beaucoup de choses nouvelles, qu'il ne comprenait pas.

Il s'enhardit à lui passer, à tâtons, la main sur la figure, et il s'aperçut qu'elle pleurait. Il voulut lui parler, mais heureusement, elle arrêta les premiers mots de ses maladroites consolations, en lui appuyant sur la bouche une paume douce et moite, parfumée des senteurs d'un savon bon marché. Il baisa longuement cette chair, avec l'envie de la mordre. Ils restèrent plusieurs minutes dans cette position embarrassante. De seconde en seconde, Riel sentait croître le ridicule.

A l'instant même où ce ridicule allait prendre, semblait-il, une forme humaine, elle prit brusquement son parti, l'embrassant avec frénésie. Puis elle le prit par la main, et l'entraîna dans l'obscurité.

Il la suivit maladroitement, renversant d'abord une chaise qui se trouvait sur son passage, et qui violemment projetée au hasard dans la nuit, faillit les faire choir tous deux. Il rattrapa heu-

reusement leur équilibre compromis, et en profita pour l'embrasser. Puis, il la suivit, toujours dans le noir, à travers un escalier difficile. A ce moment, l'amour avait chassé de Riel toute trace de sang sauvage, et il ne restait plus que le Français. C'est sans doute celui-ci, qui, lorsque Riel se heurta douloureusement la cheville à une des marches, constata que cet escalier était traître aux étrangers, et sans doute fidèle à son maître. Il eut un rire bref que l'Anglaise ne comprit pas... Enfin, il se trouva sans savoir comment, assis dans un fauteuil, avec les ténèbres autour de lui, et sur ses genoux une femme qui trouvait le moyen de l'embrasser et de se déshabiller. Il entendit la chute des vêtements lancés au hasard, et qui tombaient au petit bonheur sur le parquet.

En chemise, elle s'arracha de son étreinte, et sauta dans le lit, dont les bois crièrent. S'étant déshabillé en un tournemain, il l'y suivit. Elle lui sut gré de la posséder avec une naïve et précise maladresse, qui diminuait d'autant le péché.

Quand elle revint à elle, elle sanglota, tout en l'accablant de paroles désagréables. Il comprit alors qu'elle craignait terriblement la damnation. Faisant alors, un retour sur lui-même, il la plaignit d'être protestante. Lui, catholique, serait facilement lavé par l'absolution. Il crut devoir balbutier des paroles incohérentes et stupides, qu'elle n'écoutait pas. Il fit alors mine de se retirer ; mais elle le retint et s'abandonna de nouveau à ses caresses, avant de recommencer la même scène de larmes.

... Il eut toutes les peines du monde à retrouver ses effets dans l'obscurité, rencontrant des bas de femme, lorsqu'il cherchait un caleçon, et un corset, lorsque, de ses grands bras, il balayait le plancher,

pour tâcher de mettre la main sur ses pantalons. Durant tout ce temps-là il avait envie de jurer, et il l'entendait pleurer. Enfin il fut prêt à partir. En chemise et pieds nus, elle l'accompagna jusqu'à la porte et lui fit jurer de l'aimer toujours, et de revenir au premier signe qu'elle lui ferait.

A cinquante mètres de la maison, il s'arrêta pour allumer sa pipe, et il vit que la pièce, dans laquelle il venait de faire l'amour d'une façon si peu conforme à ses rêves antérieurs, était éclairée. Il soupira en se représentant le joli tableau que devait faire cette femme désirable au moment où, à moitié nue, elle mettait de l'ordre dans sa chambre. Il eut l'intuition très nette que quelques-uns de ses sens n'avaient pas participé à une fête à laquelle ils avaient peut-être autant de droits que leurs frères, et il se sentit une envie folle de retourner sur ses pas, d'entrer dans la maison, d'illuminer celle-ci et de prendre en pleine lumière ce beau corps complètement dévêtu. Il eut beaucoup de peine à résister à ce désir.

*

Le pays que les vedettes de Riel surveillaient pour y empêcher le passage du gouverneur Mac Dougall (le gros cochon d'Ontario, disait Ritchot), était cette partie du Manitoba, à présent toute cultivée, qui s'étend de l'est à l'ouest de la Rivière Rouge, au sud de la ville actuelle de Morris (qui n'existait pas à cette époque), jusqu'au 49e degré de latitude, frontière des États-Unis.

C'est une grande plaine marécageuse, aux étangs nombreux ceinturés de joncs, et, du premier dégel aux premiers gros froids, toute sonore de la joie

bruyante des oiseaux aquatiques. Fuyant les glaces du Nord, les derniers retardataires passaient maintenant, jour et nuit, s'abattant lourdement sur ces eaux, où ils venaient chercher un peu de repos, et refaire leurs forces, pour continuer un long et merveilleux voyage, parfois arrêté au moment le plus imprévu, par un accident regrettable et définitif qui se présentait, le plus souvent, sous la forme d'un tube creux et ridicule, cracheur de feu et de sales petits plombs meurtriers. Mais, grassement nourris des bœufs de Hamarstyne, et ayant d'ailleurs reçu de Riel l'ordre de ménager précieusement leurs munitions, les métis, cet automne-là, ne firent pas la guerre aux oiseaux. Ils se contentaient de regarder avec une satisfaction toute artistique, la merveilleuse ordonnance de grands vols circonflexes, et d'écouter la symphonie discordante qui jaillissait des longs cous tendus. Ils se nommaient les espèces au fur et à mesure de leur passage : l'oie blanche et commune, l'outarde (ils l'appelaient ainsi ; mais en réalité il s'agissait de la grosse bernache canadienne), dont le haut col ardoisé prolonge un massif corps de chair succulente protégé par une armure de plumes grises ; le mallard, qui est notre colvert ; le paille-en-queue, que nous nommons pilet ; les plongeons, les grèbes, les macreuses... Et ils jouissaient de toute cette vie joyeuse et bruyante qui arrivait à remplir le vide immense de la prairie.

Le soir, le ciel ressemblait à une immense coupe de jade, avec un motif de vermeil du côté de l'ouest. Mais très vite, l'objet précieux s'engaînait de velours sombre piqué d'or. C'était l'heure où le premier loup poussait un hurlement plaintif, repris de minute en minute dans tous les coins de

l'horizon, et les cavaliers de service, prêtant l'oreille à tous les bruits de la prairie, passaient comme des ombres silencieuses.

*

Jusqu'au 17 octobre, les métis n'arrêtèrent que quelques gens sans importance, mais dans la ceinture desquels on trouvait toujours quelques lettres adressée au Dr. Schultz ou à Dennis, — que la suscription honorait du titre de colonel, — ou encore à Mair et à Snow qui, ces missives en faisaient foi, avaient trouvé quelque retraite mystérieuse chez les soi-disant républicains de Portage-la-Prairie. A l'exception d'Elzéar Goulet, d'ailleurs presque toujours employé à des missions à Winnipeg, aucun des lieutenants, ni soldats de Riel ne savait lire, et les lettres parvenaient au capitaine, non décachetées. C'était à qui irait les lui porter, car le chef avait toujours une rasade de mauvais whisky à offrir à l'estafette. Riel haussait les épaules — non sans un petit frisson de rage — à la lecture des épithètes injurieuses qui remplissaient les trois-quarts des pages, et chiffonnait la lettre, dès qu'il y avait puisé (dans le très peu de lignes nécessaires) des indices précieux touchant les dispositions d'esprit des divers membres de la colonie.

Il apprit ainsi que le gouverneur Mac Tavish était entièrement vendu au gouvernement d'Ottawa, et qu'on comptait beaucoup sur un certain Norbert Provencher, neveu du prédécesseur de Mgr Taché, pour décider celui-ci à user de son influence sur les métis, pour leur faire faire abandon de leurs droits.

Dans la suite, Riel eut à se repentir d'avoir

brûlé la lettre qui renfermait ce précieux renseignement. Il avait agi sous le coup d'une impulsion gamine après avoir déclaré « que le papier de cette missive était si dur qu'il ne pouvait servir à autre chose qu'à allumer le feu ».

Par contre, il apprit que Hamarstyne était, suivant les termes d'une lettre envoyée par Schultz, « complètement Dieu damné, ensanglanté, indécrottable », et qu'il avait déclaré que son petit commerce marchait à Winnipeg et qu'il n'avait nulle envie de se compromettre « pour un gouvernement qui lui paraissait jouer le rôle d'un loup dans une bergerie ». Cette dernière expression plut particulièrement à Riel, qui la mit au nombre de ses locutions favorites, dans les discours trop prolixes qu'il prononça par la suite.

*

Le 17 octobre, au matin, un cavalier très assoiffé, et qui but du whisky en proportion de l'importance des nouvelles qu'il apportait, lui remit une lettre dans laquelle l'honorable Mac Dougall annonçait à Schultz son intention prochaine de quitter le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Pembina (sur la frontière américaine). Ce vieux renard y avait établi sa tanière, à l'abri d'une palissade de madriers de chêne, épaisse de quinze pouces, haute de quinze pieds, et percée d'un nombre de meurtrières suffisant pour lui permettre d'utiliser les fusils de son escorte. Il commençait en outre l'envoi de ses bagages. Ceux-ci étaient singuliers. Ils se composaient de douze caisses de carabines Spencer, à répétition — le dernier cri de la civilisation à cette époque. Ces caisses devaient être

réparties entre les marchands de Winnipeg, auxquels on en avait déjà annoncé l'envoi *(tiens, cette lettre n'avait pas été interceptée)* et le Dr Schultz avait l'ordre de les leur reprendre et de payer immédiatement aux dépositaires une prime de cinq dollars par arme. Riel, qui n'avait pas l'esprit commercial, ne comprit pas l'immense portée de cette singulière mesure.

Dès qu'il eut pris connaissance de cette lettre, il revêtit la tunique brodée par Véronique — à laquelle il ne songea pas à cette occasion, à envoyer la moindre pensée — prit sa carabine et sella son cheval. Il traversa d'un temps de galop le petit bois qui le séparait du hameau de Saint-Norbert. Arrivé devant la petite église en troncs d'arbres, et sans clocher, il arrêta son cheval tellement court que celui-ci fléchit sur ses jarrets. Puis le retenant ferme de la main gauche, il tira de la droite un coup de fusil, en l'air et cria : « Aux armes » !

Il pouvait être huit heures du matin, et les métis, paresseux à cette époque de l'année, où la terre, gelée la nuit, est trop froide pour être labourée utilement, étaient pour la plupart occupés à déjeuner. Aussitôt, toutes les portes s'ouvrirent et des acclamations saluèrent l'orgueil du chef.

... Les chevaux s'ébrouèrent, les cavaliers jurèrent, les fusils brillèrent au soleil qui déjà déchirait le léger brouillard usé jusqu'à la trame. Le piaffement des montures tambourina joyeusement le sol ferme et sonore. Quarante cavaliers indifférents à la gravité de l'heure, se reposant absolument sur Riel de tout effort autre que physique, échangeaient des quolibets. On raillait Jérémie Dubois, parce que sa selle mexicaine à hauts pommeau et trousséquin était une chose tellement

rare, qu'on soupçonnait généralement qu'il l'avait volée vingt ans auparavant, lorsqu'il travaillait aux États-Unis à dresser des chevaux. Mais à force de servir, cette sagette s'était émoussée et retombait inerte aux pieds du but. Celui-ci (Jérémie) ne répondait même pas à la mauvaise plaisanterie. Il faisait la sourde oreille, et c'était sa femme, Flora, qui s'arrêtait de bavarder avec une voisine pour jeter une injure au calomniateur... On se moqua de Hunt Morin, le digne fils aîné de Gros-t'Ours, parce que dans sa précipitation à s'habiller, il avait laissé passer un pan de chemise de couleurs voyantes et nombreuses. Il mit cinq minutes avant de comprendre, après quoi il se reculotta avec une tranquille impudence qui fit rire les vieilles et baisser hypocritement les yeux aux jeunes... On cria après Hermidas Ouelette, qui était toujours en retard... Les femmes étaient calmes comme s'il se fût agi d'une simple chasse au buffalo... Des vieilles édentées, aux visages plissés, aux cheveux nattés à l'indienne et partagés en *couettes* (ou tresses serrées et rigides) des deux côtés de la tête, aux courtes jupes de cotonnade bleue de ciel laissant voir de fortes jambières de drap noir, brodées de verroteries multicolores, et des mocassins éculés en peau d'élan, fumaient leur pipe avec une curiosité placide... des filles guettaient le moment propice pour envoyer sans être trop vues, l'œillade quémandée par l'amant dont elles admiraient la belle tenue — Véronique en eut cinq à satisfaire... Des enfants aux rondes figures halées s'efforçaient avec peine à écarquiller en hauteur leurs yeux obliques, plus qu'il n'est possible à de tels yeux de le faire, et mettaient les doigts dans le nez avec une gravité obligée, comme s'il se fût agi

d'un geste rituel... Un grand chien-loup qui suivait Abraham Lapointe sauta sur une chienne en chaleur, ce qui fit rire tout le monde.

*

Au moment où la cavalcade s'ébranlait, une forme maigre d'homme poussé trop vite, et mal, se dissimula dans un fourré. Emportés par leur fougue, les métis n'y prirent point garde. Longtemps après leur départ, une tête rouquine et tachetée de rousseurs suivit des yeux la poussière qui s'élevait derrière le galop des chevaux. La tête, celle d'un certain Hyman, tourna des yeux glauques vers la jeune Régina Lépine, dissimulée derrière lui et toute tremblante encore que ses frères ou son père ne l'eussent pu surprendre en train de faire l'amour avec un ami avéré du Dr. Schultz.

La jeune Régina (elle avait dix-sept ans) avait, certain soir, cédé par surprise à Hyman, qui lui avait promis le mariage, avec l'intention bien arrêtée d'ailleurs de ne pas tenir sa promesse, et la certitude bien solide qu'une affaire de *breach of promise* entre un Anglais affilié à la loge orangiste « Canada » et une jeune oie à moitié sauvage, ne pouvait avoir de conséquences bien graves. Le suborneur s'était aperçu de la terreur que Régina avait du courroux familial et il exploitait, sans souci, ce sentiment. D'abord, il s'était fait donner des œufs et du beurre, des mocassins fourrés en peau de cygne, et de ces menus présents qui entretenaient chez lui une espèce d'amour. Puis le hasard avait voulu que le Dr. Schultz s'aperçût de cette liaison. Chez le médecin, le politique habile à profiter de tout avait, sans combat, vaincu

le puritain renforcé. Loin de manifester en cette occasion le dégoût exagéré qu'il avait accoutumé de montrer chaque fois qu'on parlait des choses de la chair, il avait encouragé son jeune séide à persévérer dans cette liaison qui pouvait lui procurer des renseignements intéressants. Anéantie par le mélange de crainte, de honte et de haine dont était pétri son amour, la jeune Régina aux yeux cernés promit de donner le lendemain à son amant toutes les explications intéressantes au sujet de cette brusque chevauchée.

Les chasseurs en furent pour la sueur de leurs chevaux et pour le plaisir de galoper librement dans la prairie. Les vedettes leur apprirent que Mac Dougall avait été en effet signalé, mais qu'à la vue des cavaliers métis, il s'en était retourné « au plus sacrant » selon les termes même dont se servit Janvier Ritchot.

— Ah ! mon homme ! dit-il à Riel. Si te l'avait vu s'en r'tourner, t'aurais ri. Ca passait que l' Diable toute ce que ça pouvait porter j' crés ben qu'y s'a sauvé assez loin qu'y s'écartera et qu'y n' trouvera jamais plus l' chmin du r'tour.

Mais Riel n'était pas en veine de plaisanterie. Il reprocha sèchement à son lieutenant d'avoir manqué cette occasion de capturer Mac Dougall. A côté de lui, Lépine, droit et immobile, écoutait de toutes ses grandes oreilles largement écartées, et regardait fixement le sud, comme si ses yeux eussent le pouvoir d'arrêter « l'honorable » fuyard.

*

Le 22 octobre, Hyman se présenta chez le Dr Schultz. Le médecin était assis dans une pièce

encombrée d'armes de tous calibres, de ballots de papier, et de cette mauvaise presse à bras avec laquelle il imprimait le *Nor' Wester* (dépensant plus de sueur que d'encre). Il fumait une pipe en bois. Il avait depuis peu, laissé croître une barbe noire et raide qui lui hérissait toute la figure jusqu'aux yeux, dont on voyait peu de choses à travers les grosses lunettes d'or. Dès qu'Hyman lui eut apporté les nouvelles, il étrangla de joie et de rage alternées.

« Ah ! Ah ! les métis avaient enfin commis un acte de rébellion bien caractérisé ! ! ! Ah ! Ah !... on avait enfin sur eux une prise sérieuse !... Ah ! Ah !... Ils allaient voir !... *(Il chercha des épithètes assorties aux couleurs de ses pensées)*. Ah ! Ah ! les bâtards ensanglantés ! les pourris fils de putain !... Ah ! Ah ! il leur ferait baiser son cul !... Hyman ! il faut aller tout de suite... Hyman ! c'est votre affaire !... au fort Garry !... Ah ! Ah ! Ce vieux William Cowan, premier commis des magasins et juge de paix appointé... Ah ! Ah ! les damnés fils de putain ! Oui !... Ah ! Ah ! Cowan serait très heureux certainement, si Hyman voulait lui faire... Ah ! Ah !... une petite déclaration assermentée... Ah ! Ah ! les bâtards d'enfer !... On les aurait à la fin !... Ah ! Ah ! »

Ce fut sur ces sages avis, qu'Hyman s'en alla au fort. En passant sous la voûte de pierres, amenées à grand'peine de la Petite Montagne de Roche il songeait qu'une troupe résolue, bien armée, pourrait, à l'abri de ces bastions, tenir en échec tous ces métis d'enfer, jusqu'à ce que Mac Dougall réussît à pénétrer dans le pays avec ses soldats. Ce qui sans doute ne tarderait pas. Il y avait des petits canons de bronze qui dataient du XVIIIe siècle,

et qui, tirant à poudre une fois par an, pour célébrer l'anniversaire de naissance de la reine Victoria, s'étaient fait à bon marché une réputation extraordinaire en tant que pièces d'artillerie. La vue de ces joujoux redoubla la confiance d'Hyman.

Il trouva William Cowan dans un petit bureau encombré de cartables. Un poêle surchauffé au rouge blanc maintenait dans cette pièce une température insoutenable, et un air irrespirable pour tout autre qu'un bureaucrate. Mais William Cowan, en manches de chemise, et le brûle-gueule à la bouche, ne semblait pas du tout gêné par cette atmosphère infernale. Il vérifiait la comptabilité de la Compagnie. Il plaça son porteplume sur son oreille, et tourna vers le nouveau venu une tête crochue et frisée, et des yeux noirs vraiment trop intelligents. Le curé Ritchot (de Saint-Norbert), qui ne l'aimait pas, prétendait que Cowan est une corruption de Cahen, et que le commis était un juif maquillé. Dès qu'Hyman lui eut parlé de l'objet de sa visite, il classa d'une main rapide les divers papiers qui encombraient la massive table de chêne, dépendit un calendrier pour démasquer un parchemin sali de chiures de mouches et orné d'un large sceau rouge, et mit sur la table une bible aux coins rongés par les rats. Il prenait ainsi la personnalité de Mister Justice Cowan, juge de paix.

Lorsque Hyman eut fini de parler, Cowan qui transcrivait au fur et à mesure la déclaration du plaignant, lui fit baiser la Bible et prêter serment. Hyman prononça le *So help me God* (qu'ainsi Dieu m'aide) avec une énergie farouche. Lorsqu'il eut fini, Cowan échangea avec Hyman la poignée de mains maçonnique. Le magistrat lui apprit alors

qu'il avait quelques raisons de supposer que Dennis, nommé colonel par ses hommes, et confirmé dans ce titre par Mac-Dougall, se trouvait dans les environs de Portage-la-Prairie, prêt à une action immédiate. Le nouveau colonel avait fait sa jonction avec Snow et Mair. On pouvait attendre beaucoup de cette petite troupe. Les hommes de Snow avaient récemment montré leur allant au sujet d'une contestation qu'ils avaient eu avec leur chef. Celui-ci ayant fait des retenues de solde, sous on ne savait quel prétexte, « mais en réalité, n'est-ce pas, Hyman » (Cowan cligna de l'œil), « pour des raisons qu'on a tous les droits de supposer personnelles », ses hommes avaient menacé de le noyer. « Très drôle, n'est-ce pas ? Hyman », et un nommé Scott l'avait suspendu au bout d'une corde et lui avait fait faire plusieurs trempettes dans les eaux glacées de l'Assiniboine... Maintenant, du reste, la concorde régnait parmi les *loyalistes*, et il n'était que juste que ce fussent les métis qui payassent les pots cassés.

*

Sur la plainte d'Hyman, qui chargeait les métis du crime de haute trahison, le conseil de l'Assiniboia crut bon de se rassembler. Mac Tavish présidait, et Cowan lui servait de greffier. A vrai dire, cette réunion n'eut de résultat que pour sauvegarder certains intérêts particuliers. Il fallait, disait Mac Tavish, « se garder comme de faire pipi au lit par ces temps froids », de froisser ouvertement l'un et l'autre parti. Personne ne sait jamais comment peut tourner un mouvement populaire.

C'est à cette époque que la troupe de Riel s'augmenta d'une nouvelle recrue, Pat O'Donoghue, dont la rousse tignasse ébourriffée dansait au vent, comme des flammes folles échappées de quelque enfer. Et ce n'était peut-être pas là l'effet d'un simple hasard. Du moins, après qu'il eût fait lire à Riel le contenu de certaines lettres mystérieuses, et prononcé dix paroles, le métis s'étonnait qu'un incendie rapide et farouche ne s'échappât pas en tous temps du corps de l'individu, et ne dévorât pas autour de lui, indistinctement amis et ennemis.

Car c'était le délégué du Sinn-Fein qui venait offrir ses services à Riel. Il apportait avec lui la promesse d'une aide, redoutable. Riel l'attacha à sa personne, et les métis prirent l'habitude d'appeler le nouveau venu Pat' O'Cork (Patrice de Cork).

IV

MGR Taché offrit à Louis Riel une seconde tasse de café. Tandis que l'archevêque versait lui-même à son hôte, dans une coupe de grossière faïence à filets dorés, le liquide fade et peu coloré qui suffisait à son estomac d'apôtre, le métis regardait tout autour de lui le désordre des livres mal rangés sur leurs planchettes. Il se désolait de n'y voir que des ouvrages de théologie, ou des monographies de familles catholiques du Bas-Canada, et le seul bouquin intéressant, pensait Riel, était cette curieuse *Esquisse du Nord-Ouest* que le prélat venait de publier, et dans laquelle il avait rassemblé quelques-uns de ses souvenirs de mission. Le jeune chef improvisé eut voulu y trouver quelque ouvrage qui fut susceptible de le guider dans la tâche qu'il avait entreprise. Mais il dut constater que Mgr Taché, pas plus que jadis ses maîtres de Montréal, n'avait sous la main le moindre instrument qui put façonner l'esprit d'un homme politique.

L'enthousiasme des premiers jours s'était calmé chez Riel. L'orgueil seul le soutenait dans sa tâche, qui lui apparaissait chaque jour plus pénible. Le seul Elzéar Goulet pouvait parfois le soulager

d'un conseil. Lépine et Ritchot étaient animés par une haine assez forte pour les rendre capables d'une résistance opiniâtre jusqu'au bout. Mais ils manquaient d'intelligence. Les autres étaient de braves gens qui ne demandaient qu'à combattre, mais qui, ne concevant rien à ces opérations si différentes des luttes avec les Indiens, commençaient à se désintéresser du métier de soldat. Ils ne se rendaient pas compte ainsi que faisait leur chef des difficultés d'une lutte à soutenir contre une puissance, lointaine, il est vrai, mais organisée, et riche en serviteurs courageux, rusés, instruits, et « savants dans l'art de la politique ». Il fallait faire quelque chose, agir au lieu de parler, et empêcher les métis de retomber, avec une lourde volupté, dans leur indifférence naturelle.

C'est pourquoi, ce jour-là, Riel était venu prier Mgr Taché de vouloir bien attirer sur l'effort métis le regard de la France.

Cette naïveté fit sourire le prélat, puis le mit de mauvaise humeur. Mgr Taché était parfaitement disposé à pardonner à la France d'avoir, dans une heure d'humiliation et de misère, signé le traité qui cédait à l'Angleterre le Canada — et ses habitants. C'était une simple péripétie du jeu de la guerre, et le Seigneur qui porte aussi le nom de Sabaoth, c'est-à-dire de Dieu des armées, pouvait un jour ou l'autre faire tourner la chance en faveur de la France. Il l'aurait sans doute fait, mais comment oublier que l'infortunée mère-patrie s'était en 1789 rendue coupable de rébellion envers le droit divin. A ce moment-là, Mgr Taché avait coutume de s'arrêter pour dire mentalement un *Pater* à la mémoire du Roy Louis XVI et de la Reyne Marie-Antoinette... Sans doute, Dieu châ-

tiait la France d'avoir, de 1789 à 1815, choyé la République d'abord, puis l'Usurpateur. Il s'étonnait que sourd aux avertissements célestes, ce malheureux pays eut aggravé son crime en 1830, puis en 1848. Maintenant, Mgr Taché, depuis des années, déplorait l'expédition d'Italie et les secours apportés aux carbonari contre l'Autriche catholique... Et que dire de la complicité qui avait permis à la maison de Savoie de consommer l'irréparable spoliation de l'Église et de ses biens temporels !

Mgr Taché frottait de la main gauche son ventre douloureux, tandis que de la dextre, il écartait les arguments de Riel, avec le geste de chasser des insectes importuns et venimeux.

— Mais mon petit Riel... réfléchis ! Ça n'a pas le sens commun ce que tu dis là. La France !... Elle se soucie bien de toi... Personne ne sait que nous existons !... La terre du Prince Rupert ? Le Canada central ? l'Ouest ? des taches blanches sur une carte avec la mention — commode pour les géographes — Inexploré.

— Mais Monseigneur...

— Et tu t'imagines que l'empereur Napoléon III va pour toi, se brouiller avec ses amis d'Angleterre... Dis-moi d'abord quelles chances tu aurais de vaincre.

— Mais vous-même...

— Moi ! je t'ai conseillé de montrer les dents... et d'éviter de mordre.

— ... O'Donoghue...

— Au diable !... Pardon Seigneur ! cette expression m'a échappé !... C'est ta faute Riel... Au... bout du monde ton sapré O'Donoghue !

Mgr Taché songeait à tous les ennuis qu'il avait

eus avec les membres de l'épiscopat américain, généralement irlandais.

— Monseigneur ! O'Donoghue est un homme précieux. Il me promet le concours de tous les Irlandais d'Ontario et des États-Unis. Le *Sinn-Fein*...

— ... Ah ! pour le coup, au diable tes Fénians ! C'est positivement tout ce que je leur souhaite de mieux.

— ... Des catholiques...

— ... Des bandits !

— Monseigneur, voyez comme la chose est simple. Je résiste... Les Anglais envoient des troupes... Les Fénians sont prêts à leur disputer le passage en Ontario même... Le Bas-Canada a la partie belle pour se soulever. L'Irlande suit le mouvement, et la France n'a plus qu'un mot à dire...

— ... Oui, et nous associerons nos destinées à celles des spoliateurs de Notre Saint-Père le Pape... Je te croyais meilleur catholique...

Riel s'efforça de se contenir.

— Je m'étonne, Monseigneur, que vous préfériez l'hérétique au catholique, même médiocre, l'Anglais, au Français et à l'Irlandais.

— J'ai charge d'âmes. Je dois vous écarter de la pourriture... Allons, allons, mon petit Riel ! ne nous disputons pas. Au revoir. Je pars pour Rome demain...

Ainsi donc Mgr Taché l'abandonnait ! Riel rentra chez lui, lentement, mâchonnant sa déception. Assis sur son lit, il pleura longuement.

*

Le jour de la Toussaint, le soleil, à l'est, se leva dans une boule rouge ouatée de brume. Pour

répondre au vœu de ses hommes, et à l'ordre des missionnaires, Riel réduisit à contre-cœur le nombre de ses vedettes. Il ne put consentir à admettre que Dieu se chargeât lui-même d'assurer le service armé, et il cita le proverbe : Aide-toi le ciel t'aidera.

Les événements lui donnèrent raison. Au moment même où le curé Ritchot venait de le réprimander sévèrement au sujet de son « manque de foi », ses éclaireurs lui amenèrent un grand et gros garçon joufflu, carré, massif, un peu antédiluvien d'aspect, hérissé de favoris à l'autrichienne, et lunetté de grosses besicles à monture d'or, au travers desquelles il lançait des regards d'ahurissement profond. Tandis que Mac Dougg, qui l'avait traîné à sa remorque, gouaillait le conseil de ne pas laisser regarder aux femmes enceintes « la ch'tie face d'Iscariote », le monstre, dans le français gras et traînant du Bas-Canada, protestait contre l'arrestation d'un neveu d'évêque.

— Je suis, môssieur *(il appuyait sur le mot moôssieur avec l'intention évidente d'établir une comparaison méprisante pour ses interlocuteurs)*. Je suis moôssieur Norbert Provencher *(il prononçait Provenchââ)*, le neveu de sa grandeur défunt Monseigneur Provenchâ, vot' ancien évêque... vot' ancien évêque !!!... v' savez ben, vot' ancien évêque...

— Ah ! ferme toié, cria Janvier Ritchot, impatienté, ferme toié !... Tu nous achales... Toié môôssieur, t'étais rien que l' neveu, nous aut' on était les enfants à défunt Monseigneur ton oncle... Tu nous badres [1], que j' te dis... Crains pas la glace,

1. Ennuies, de l'anglais *Bother*.

mon homme. Ton défunt oncle Monseigneur y s'aurait pas faite le chien de païens hérétiques de crotte comme toié !...

— Mais puisque je suis Môôssiéur Norbart Provenchâ... Puisque j' vous dis que j' suis Môôssieur Norbart Provenchâ...

Il aurait sans doute continué à décliner, des heures durant, « môôsieur » son nom, si, jovial, ventru, barbu, le nez couvert de verrues, la soutane débraillée et sale, le curé Ritchot ne se fût avancé.

Ce prêtre, seul entre tous, avait pris franchement le parti des métis, et, chaque dimanche, il fulminait en chaire contre « les cochons d'Ontario » malgré les rappels à l'ordre que lui réitérait, sans grande conviction d'ailleurs, Mgr Taché. Il répondit d'un ton narquois au salut de môôsieur Norbert Provencher, et lui dit :

— Ah ! ben ! puis que vous vous appelez Norbert, il est juste que vous vous arrêtiez à Saint-Norbert pour demander à votre patron que le Saint-Esprit ne vous oublie pas d'ici la Pentecôte. Parce qu'après il serait trop tard. Hi ! Hi ! Ha ! Ha ! Hi ! Hi !... Ah ! mon p'tit jeune homme ! Saprée affaire va !... Hi ! Hi !... je m'en vas dire ma messe à laquelle vous assisterez, et je m'en vas vous faire un sapré beau sermon pour vos cochons d'Ontario. *Margaritas ante porcos !!...* Hi ! Hi !... A soière [1] *(le curé Ritchot affectait volontiers les idiotismes locaux)*, à soière, on vous reconduira chez votre cochon de Mac Dougall et vous lui répéterez à lui et aux autres cochons d'Ontario la teneur de mon sermon. Si ça ne fait pas de bien... Hi ! Hi !... Ha ! Ha !... les chiens pourris d'hérétiques ça ne leur fera pas

1. Ce soir (locution bien canadienne).

de mal d'entendre un p'tit brin de vérité !... Ho ! Ho !... Hi ! Hi !... Ha... Sans rancune, mon p'tit jeune homme... Sans rancune.

Discipliné par une éducation fortement religieuse, le p'tit jeune homme courba sept pieds de taille, pour supporter sans broncher l'affront du prêtre. C'était un prodigieux exemple de bon dressage. Encadré de deux gaillards à qui sa stature n'en imposait pas plus que son « môôssieur », le prisonnier fut conduit à la place d'honneur. Les curieux le dévisageaient et il fallut que Beaupré, le *connétable* (ou bedeau) s'en vint rappeler à certains qu'il n'est pas séant de tourner la tête à l'église en présence de Dieu.

« Môôssieur le p'tit jeune homme » eut un sursaut de *trente* centimètres de hauteur, lorsqu'on attaqua les cantiques d'usage. Les plus jeunes d'entre les métis les chantaient en français tandis que les plus âgés n'avaient jamais pu se déshabituer de les chanter en cree. Cette cacophonie bilingue n'avait sans doute rien qui pût déplaire au Seigneur, qui en entend bien d'autres, et quant aux exécutants ils criaient tellement fort qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes. Mais « môôssieur le p'tit jeune homme » crut sa dernière heure arrivée, et devint très pâle. Le curé Ritchot, bon homme au fond, qui se trompa sur la cause de ce malaise, lui fit envoyer par un enfant de chœur un peu du vin des burettes, et une invitation à déjeuner chez lui, avec Riel, dès que la messe serait dite. Et, généreusement, le prêtre poussa l'amabilité jusqu'à abréger un sermon généralement fort long. Il supprima pour cela les commentaires sur l'Évangile du jour et réduisit son discours à une bordée de vérités diffamatoires, mordantes et savoureuses au sujet

des orangistes d'Ontario (qu'il appela *seulement* des pourceaux), sur le gouverneur Mac Dougall, et sur les arpenteurs qui venaient à l'avance faire l'inventaire des biens du pauvre monde pour le partager entre les coquins de... cochons *(pardon mon Dieu ! mais je vous prends à témoin que c'est vrai)* d'Anglais d'Ontario.

*

Durant le déjeuner, qui fut abondant et simple, Môôssieur Norbert Provencher essaya de placer quelques paroles :

— Si c'est une affââre de terres, commença-t-il en se tournant vers Riel d'un air emphatique et protecteur, si c'est une affââre de terres, mon bon ami...

— Y a pas de sapré bon ami de vous à moi, coupa net le métis.

— Si c'est une affââre de terres, s'obstinait Norbert, nous vous en donnerons, Môôssieur !

Le curé Ritchot qui tranchait les viandes pointa vers le Canadien un couteau ruisselant de jus. Son geste fut tellement vif que le jeune homme se rejeta en arrière sur son escabeau, comme s'il eût craint d'être poignardé !... Riel s'esclaffa, et le curé, faisant joyeusement chorus, défit deux boutons de sa soutane, pour rire plus à son aise.

— ... Ah ! sapré p'tit jeune homme !... Ho ! Ho ! Hi ! Hi ! Ho ! Ho ! Ho !... Ha ! Ha !... sapré p'tit jeune homme !... Va !... Il a t'y pas cru !... Ho ! Ho !... Hi ! Hi !... Ho ! Ho !... Hi ! Hi ! Ha !... que j'allais le darder !... Ah !... sapré p'tit jeune homme !... Ha ! Ha ! Hi ! Hi !... l'affaire a une autre portée... Nos droits catholiques d'abord,

notre langue française. Ha ! Ha ! sapré p'tit jeune homme-là ! l'a eu une belle peur... Ha ! Ha !... oui... oui... nos droits catholiques !... not' parler français !... Ha ! Ha !... sapré p'tit jeune homme, ya donc pas d' vos parents qui ont combattu à Carillon ?... Oui ! Oui ! pas d'Anglais dans ce pays cite !...

Le curé Ritchot avait eu deux dents cassées d'un coup de pied de cheval, et il envoyait, tout en parlant, des postillons, dont le « sapré p'tit jeune homme » avait toutes les peines du monde à se garer. Le curé s'apercevait de ce manège et de la nausée qui navrait le visage de son convive, et il goûtait cette bonne plaisanterie d'une façon un peu immodérée.

Le sapré p'tit jeune homme se hâta de changer de conversation, et dans le but d'empêcher le curé de parler, s'adressa à Riel pour lui demander des détails sur la chasse au buffalo. Mais Riel élevé dans le Bas-Canada, connaissait ces choses-là beaucoup moins bien que le curé Ritchot qui avait maintes fois accompagné les métis dans leurs courses à travers la prairie. Ce fut donc le prêtre qui répondit abondamment, expectorant de nombreux postillons avec une joie à peine dissimulée, et coupant ses phrases de gros rires sonores et de beaucoup de « sapré p'tit jeune homme ». Celui-ci sentit une rage muette monter de son cœur à ses lèvres furieusement pincées.

Après déjeuner Riel sortit un instant pour fumer sa pipe au grand air. Pendant qu'il battait le briquet, il faillit être renversé par le galop furieux de deux grands chevaux, l'un bai et l'autre alezan. Au train dont ils allaient, il fallait l'œil d'un métis pour remarquer ces robes. L'attelage entraînait

un buggey ultra léger, dont les grandes roues grêles tournaient à une vitesse folle. D'instinct, Riel s'accrocha à l'arrière du buggey, sauta dedans et empoigna à bras-le-corps le conducteur qui jurait en anglais, d'une voix plus étouffée de seconde en seconde par l'étreinte des muscles du métis.

Une minute après cette mêlée était rejointe, augmentée et aggravée par l'arrivée d'un cavalier furieux, monté sur un cheval pantelant. Il brandissait un pistolet avec des gestes véritablement dangereux pour tout le monde. Son cheval excité fit deux ou trois sauts de mouton, et les longues franges de la tunique battirent l'air. Riel reconnut Janvier Ritchot, qui lui criait des choses que le vent emportait loin derrière eux dans la poussière. Enfin, le conducteur, complètement paralysé par l'étreinte d'un seul bras de Riel, laissa le métis arrêter les chevaux. Lorsque l'étranger se retourna on vit que c'était un fort bel homme, un peu pâle, à l'œil vif et intelligent. Il avait une figure fine et volontaire, barrée d'une petite moustache noire extrêmement martiale, et il souriait avec beaucoup de bonne humeur.

Ce sourire contenait un peu de défi, mais beaucoup plus encore de la camaraderie sportive d'un gentleman battu, qui demeure courtois envers son adversaire plus heureux que lui. Avec beaucoup de politesse, et une admiration réelle dans le ton, l'étranger félicita Riel de son sang-froid, de son adresse et de sa force. Puis il rougit, conscient d'avoir commis une énormité, celle de parler sans s'être présenté. Il eut fort grand air lorsqu'il s'en excusa en déclinant son nom. Il était le capitaine Cameron, aide de camp du gouverneur Mac Dougall et il avait

tenté de forcer les lignes pour se rendre à Winnipeg.

— Eh bien, gentlemen, constata-t-il avec beaucoup de flegme, vous avez été d'une minute trop prompt pour moi. C'était bien joué... je suis votre prisonnier.

Il fut charmé d'apprendre que c'était Riel en personne, qui l'avait arrêté. Il lui tendit une main fine dont l'auriculaire était bagué d'une chevalière armoriée. Puis, son sourire chercha à gagner la sympathie de Janvier Ritchot, immobile et maussade. N'y parvenant pas, l'Anglais n'insista pas et se tourna vers le chef.

— Nous sommes, je le crains, Monsieur Riel, des ennemis, aussi longtemps que ne seront pas réglées les petites questions qui nous divisent. J'ignore si vous avez l'intention de me remettre en liberté, auquel cas je vous avouerai franchement que j'ai le dessein de continuer à servir loyalement les intérêts de l'Empire... Je suis un soldat. C'est peut-être notre destinée de nous fusiller mutuellement dans quelque bagarre... Mais cela ne m'empêchera pas de vous déclarer maintenant que vous êtes un homme de décision, oui un... *un sport!* Monsieur!

Riel fut conquis.

*

— ... Vous aussi! dit gaiement Cameron au maussade Norbert Provencher lorsqu'il vit celui-ci sous la garde du curé Ritchot.

Le prêtre s'avança vers l'officier pour lui offrir les rafraîchissements d'usage, et le capitaine les accepta avec beaucoup de bonne grâce. Il mit le comble à la joie de Riel et de l'ecclésiastique en

écoutant avec une franche hilarité le récit de la peur du jeune Canadien. Cette peur formait ce jour-là, et elle forma longtemps encore un épisode que le curé Ritchot racontait à grands renforts de postillons, et sans admettre un seul instant que sa raillerie put être taxée de manque à la charité chrétienne.

A peine Cameron se fût-il restauré, que Riel l'invita à remonter dans son buggey, et à y offrir une place au « sapré p'tit jeune homme ». Lépine, avec vingt cavaliers choisis, devait leur servir d'escorte.

Cette petite colonne parcourut rapidement la prairie. Des mottes de tourbe volaient derrière les chevaux, et les cavaliers, penchés sur l'encolure de leurs bêtes, s'efforçaient à arriver avant la nuit. Leur espoir fut vain. Un peu avant le coucher du soleil, de gros nuages humides épongèrent l'ardoise pâle du ciel, et en effacèrent toute lumière. Une pluie fine et froide tomba d'abord, mouillant désagréablement les mains qui tenaient les brides, et faisant frissonner, autrement que du contact de l'éperon, la peau moite des chevaux. Puis l'obscurité, toujours croissant, se transforma de ténèbres noires en opacités blanches, parce qu'une neige mouillée et lourde glissait obliquement le long de fils invisibles et parallèles, ouatant la terre d'un silence feutré.

Ce qui fut cause que les cavaliers, brusquement, virent devant eux une masse sombre qui avait l'air de découper en hauteur un trou noir à travers la chute de la neige. Au-dessus de ce trou noir, un halo de lumière tamisée et voilée, coiffait le fort de Pembina d'une coupole gazeuse, légèrement et joliment teintée de laque dorée et de mauve

transparent, et toute pointillée d'argent dansant.

A voix basse, Lépine commanda :

— Halte.

La colonne s'arrêta.

Suivi de Hunt Morin, Lépine qui avait mis pied à terre s'approcha de la porte pour appeler et se faire ouvrir. A sa grande surprise, dès qu'il eut heurté les battants, ils s'ébranlèrent doucement, seulement retenus à l'intérieur par un peu de neige tassée. Il étouffa une exclamation de joie. Il venait de comprendre qu'un gardien paresseux avait préféré se chauffer, plutôt que d'aller s'assurer si la porte était bien verrouillée. Il l'ouvrit sans bruit, et s'assura tout de suite qu'aucune sentinelle ne veillait. Il ignorait encore que, dans un sentiment exagéré de quiétude, l'honorable Mac Dougall avait envoyé au « colonel » Dennis la plupart de ses hommes et des commis du fort, et que ces gens étaient en route pour Portage-la-Prairie par des chemins détournés.

Aussitôt qu'il eut reconnu la négligence des gardiens du fort, une idée folle traversa son cerveau. Il se pencha à l'oreille de Hunt Morin et lui murmura quelques mots auxquels le gros garçon répondit par un hochement de tête affirmatif. Puis sans attendre le renfort qu'il avait envoyé demander, Lépine, comptant sur la surprise, mit les pistolets à la main, et seul, entra tranquillement dans le fort.

Le large hall aux murs rugueux, faits de troncs de chênes écorcés et équarris à la hache, était surchauffé par un poêle monumental, autour duquel, renversés dans leurs fauteuils, les jambes plus haut que la tête, fumant et causant, les occupants du fort, au nombre d'une quinzaine, étaient tous réunis.

A l'entrée de Lépine, les têtes se tournèrent vers lui avec une simultanéité vraiment comique. Il s'étonna réellement de ne pas entendre le déclic du mécanisme automatique qui fit s'abaisser ensemble les quinze mâchoires inférieures.

Irrévérencieusement :

— Oh ! Oh ! Ça pue ben l' pied d' cochons grillé, icite !

Et tout à coup terrible, il cria :

— Haut les mains !

Derrière lui déjà ses camarades envahissaient la salle. L'honorable Mac Dougall tourna une tête blafarde, aux lèvres qui balbutièrent des syllabes pâteuses :

— Au nom de la Reine, messieurs...

— Au nom du diable, interrompit Lépine... et qu'il emporte ta garce d'hérétique... Moié j' parle icite au nom du gouvernement des métiffs de la Rivière Rouge, et j' te sacre dans la neige... Fais ton paquet, môssieur l' gouverneux de mârde, je prends possession du fort, icite au nom de moié même, qu'en vaut deux comme toié : Entends-tu môssieur Mac Dont-Personne-Ne-Veut, et v'là !

— ... Eh bien ! que j' sois damné ! cracha Mac Dougall.

Le tabac de sa pipe devenait subitement âcre et lui brûlait la gorge.

— J'en demande pas tant parce que j' suis bon chrétien, grogna Lépine. Fous-moi l' camp et que te Dieu te pardonne.

Cependant Mac Dougall d'une voix blanche, demandait :

— ... Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— ... Pas d' la viande sèche, bien sûr, elle serait trop mauvaise... Une poison, quoié : Y a pas loin

d'icite Emerson, qu'est de l'aut' bord des lignes (la frontière) : j' vas vous rend' vos chevaux. Ramassez vot' butin (vos bagages) et j' vas vous faire ar'conduire hors de cheux nous aut'... C'est cheux nous aut' l' pays icite... Et si vous y savez pas j' vas vous y apprend'... Tâchez veiére à pas revenir. C'est pas tous les jours la Saint-Pardon.

*

Tard, dans la nuit, un exprès dont le cheval était à moitié fourbu, frappait à grands coups à la porte de la petite cabane sale et désordonnée où dormait Riel. Tout en mimant la scène de ses longs doigts bruns et agiles, il racontait comment le gouverneur Mac Dougall et ses amis — y compris le commis du fort de la Compagnie — avaient traversé la frontière, affrontant sur leurs dos courbés la chute de toutes les neiges du Nord-Ouest. Lépine avait organisé la prise de possession du fort (l'exprès but une longue gorgée), et réparti entre les métis les provisions qu'il contenait.

Tout en écoutant, Riel, à demi-vêtu, jetait dans le foyer des bûches bien sèches, et entretenait la salive de son interlocuteur à grandes rasades de thé âcre et brûlant, additionné de mauvais whisky.

— Oh ! Oh ! dit-il joyeusement. Voilà une saprée affaire mon homme ! On entre bien aisément dans ces forts. Si vous êtes des hommes, vous allez voiére ce qu'on va faire demain au fort Garry.

L'autre bâilla avec insouciance.

— C'est pas impossible, dit-il.

— Non, c'est pas impossible, et ça le serait on le ferait tout de même, comme disait l'empereur Napoléon. Étends-toi sur mon lit et dors. J' vas

tout préparer. Et pas un sapré mot d'ça à personne ou j'te massacre, mon homme !

Riel sortit en frissonnant légèrement à cause du froid. Il ne neigeait plus, maintenant, et sur le ciel très clair, au nord dansaient les reflets d'une lointaine aurore boréale. Des franges lumineuses couraient, sautillaient et tachaient de lumière la soie transparente du ciel, outremer au zénith, verte et dorée au-dessus des clartés, avec juste un léger ourlet, presque argenté, qui courait comme un feston de l'est à l'ouest. Du givre scintillait dans la nuit avec des reflets d'améthyste. Le métis aspira à pleins poumons l'air vivifiant. Très loin, vers l'ouest, par-delà la saulaie qui hérissait de poils noirs le tapis de feutre bleu de la neige, un loup hurla, d'un ton de défi plaintif. Riel se sentit frère de cet être qui réclamait, dans la nuit, les droits dont les premières approches de la civilisation l'avaient privé !

A la lueur du fanal, qui dansait en reflets pourpres sur le givre des murs, le poney bichon tourna vers le maître une tête docile et aimante, et des yeux de supplication passive.

— Mon pau-pauv' cayouse, dit Riel, en le grattant derrière l'oreille, va encore falloir en arracher c't'e nuite ! Quand les Angliches de crotte seront en enfer, j'te monterai une bonne écurie, bien chaude, et tu vivras dans le foin frais et dans l'avoiéne jusqu'au ventre. Mais à c't' heure faut aider ton maître.

Soigneux, il racla de l'étrille le fumier qui salissait la croupe de la vaillante petite bête. Puis, il prit le seau dont la corde était raide et vernie de glace, et s'en alla au puits. Il enleva le bouchon de paille qui en protégeait l'ouverture. Malgré cette

précaution, le puits était gelé. Il fallut, avec le long crochet de bois, casser la glace pour pouvoir plonger le seau dans l'eau. Fiévreux, il but une gorgée à même, encore que le froid du métal lui brûlât les lèvres. Mais sa haine le brûlait bien plus encore. Il abreuva le cheval, le sella, et s'en fut réveiller les plus sûrs de ses hommes.

*

Il était à peine huit heures du matin (le 2 novembre) et le commis bâillant et maussade venait juste d'ouvrir la grand'porte du fort Garry, lorsque Riel y entra nonchalamment, suivi de Janvier Ritchot et d'Elzéar Goulet. Tous trois marchandèrent longuement quantité de denrées, dont ils n'avaient d'ailleurs aucun besoin. Un commis se plaignit à eux que les affaires politiques détournassent de la chasse une partie des pourvoyeurs habituels du fort. Il débita de lourdes phrases emphatiques sur l'oisiveté. Il les illustrait en montrant des groupes de trois ou quatre métis armés (mais la chose semblait si naturelle) qui l'un après l'autre arrivaient, flânaient et exaspéraient les commis éreintés, en leur faisant déplier, sans intention évidente d'acheter, toutes leurs pièces de calicot rose tendre et bleu clair et sortir des casiers leurs verroteries versicolores, leurs batteries de cuisine, leurs provisions de toutes sortes.

Vers dix heures du matin, dans la grande pièce, toute tendue maintenant d'indiennes déployées par des commis grognons, Riel se compta lui soixantième. Des têtes impatientes se tournaient vers lui. Il donna un coup de sifflet strident et leva le bras. Aussitôt, fidèle à son rôle, Janvier Ritchot,

suivi de trois hommes, se précipita vers la porte, qu'il ferma, malgré les protestations du commis de garde, au visage bouffi de graisse, et qui le devint bien plus encore après que Joe Mac Ivor lui eut poché les deux yeux d'un seul coup de poing bien appliqué à la racine du nez... A l'intérieur s'élevait un tumulte formidable fait de menaces, de jurons polyglottes, de chutes de corps humains, de remuement de ferrailles... Elzéar Goulet arracha à temps des mains de Sandy Mac Larens un pistolet, dont l'Écossais allait faire usage contre Riel. Il fallut deux hommes pour maîtriser Sandy, qui protestait avec force jurons, qu'ayant fidèlement servi la Compagnie jusqu'à ce jour, il était prêt à se faire tuer pour elle. Ces protestations durèrent jusqu'à ce que Francis Ouellette lui eut appliqué son couteau sur la poitrine. Sandy Mac Larens se souvint alors qu'il avait une femme — qu'il trompait même aussi souvent que possible — et il demanda grâce. Francis Ouellette n'avait rien d'un homme sanguinaire, et il ne fit aucune difficulté pour ficeler solidement les mains que lui tendait Sandy, tout en protestant qu'il ne cédait qu'à la force, et qu'il espérait bien que la Compagnie ne lui refuserait pas sa gratification annuelle... Cependant, William Cowan voulait se prévaloir de son titre de magistrat. Il tendit à Séraphin Brazeau le parchemin qui l'investissait de ses fonctions. Le métis le prit, le tourna dans tous les sens et dit :

— Hem ! Hem ! Ouah ! Ouah ! Ce cachet cite est ben, ben faraud, mais, mon homme, je sais pas lire une saprée miotte.

Tout en parlant, il chiffonnait le parchemin qui prit le chemin du poêle. William Cowan (ex justice Cowan) poussa des hurlements tels que Riel vint

arrêter l'effusion du sang. Il rit lorsqu'il vit qu'il ne s'agissait d'égorger personne.

— Monsieur Cowan, il n'y a plus qu'un magistrat icite, et c'est moié ! Bien l'honneur, Monsieur Cowan.

Au plus fort du tumulte, une porte s'ouvrit, et Mac Tavish apparut en caleçon de laine troué au genou gauche, et en chemise, les lunettes sur le bout du nez. Entre ces lunettes et ses gros sourcils gris, il regardait Riel et l'appela. Il était très calme, étant d'un tempérament flegmatique, et sachant d'ailleurs bien qu'il avait suffisamment ménagé la chèvre et le chou, pour que le chou et la chèvre le ménageassent à l'occasion.

— Eh bien, Riel, qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! Ah ! Riel, j'aimais beaucoup défunt monsieur votre père !... Ah ! c'était un bien brave homme...

— Et son fils ? Non ?

— Ah ! Ah !... Voilà...

Les traits de Mac Tavish commencèrent à refléter une certaine inquiétude. Il roulait les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût cherché à s'échapper. Il eut un rire forcé et dit :

— ... J'espère que vous ne voulez pas notre peau...

Riel sourit.

— Pas le moins du monde, Monsieur Mac Tavish. Le temps des scalps est passé.

— Ha ! Ha ! un petit divertissement !... une excellente plaisanterie... une excellente plaisanterie !... La jeunesse veut avoir ses petites farces.

Mais le regard de Mac Tavish démentait l'excellence (en ce qui le concernait) de cette petite farce.

— Mais, Monsieur Mac Tavish !... *(Riel chercha ses mots, qui lui venaient difficilement)*. Ce n'est pas

une plaisanterie... Voyons, rassurez-vous. (*Mac Tavish avait vraiment un air effrayé qui se justifiait aisément, mais n'en paraissait pas moins à Riel le comble du ridicule*). Rassurez-vous, on n'en veut ni à votre vie, ni à votre argent, ni à vos marchandises...

— ... Prisonnier ?... Hem !

— ... Prisonnier ! Qui ça ? Qui parle de prisonniers ? Personne n'est prisonnier.

— On peut sortir alors !

— Sortir !... hem !... Sortir, ça me paraît difficile.

— Eh bien alors on est prisonnier, dit Mac Tavish avec obstination.

Il s'occupait, durant cette discussion, à retenir à deux mains un caleçon qui menaçait de tomber, et Riel se demandait si vraiment Mac Tavish aurait osé braver la pudeur au point de sortir dans l'unique rue de Winnipeg en cette tenue indécente.

— Prisonnier ? vous plaisantez, M. Mac Tavish. Seulement, je réquisitionne le fort.

— De quel droit ?

— Du mien, je suis le plus fort, n'est-ce pas ?

Mac Tavish acquiesça d'un signe de tête à cette évidence et Riel, satisfait, continua :

— Donc étant le plus fort, je commande icite. Vous entendez M. Mac Tavish... je mets une garnison dans le fort, et c'est une mesure d'ordre... purement militaire... je consigne tout le monde... De plus, dans l'intérêt général, je vous assignerai à tous un quartier dans lequel vous me ferez le plaisir de rester... je réquisitionne les armes et les munitions, et je vous en donnerai un reçu régulier... Mais prisonnier ! Allons donc ! M. Mac Tavish. Vous êtes trop de nos amis, n'est-ce pas ?

Mac Tavish se mordit les lèvres. Il avait, la veille encore, tenté, mais inutilement, de correspondre avec Mac Dougall... Riel connaissait-il cette circonstance ?... Il regarda le métis qui restait impassible. Dans le doute, Mac Tavish s'en remit au mensonge. Il était originaire d'Aberdeen où, comme le dit le proverbe écossais, *les honnêtes gens ont le privilège de reprendre leur parole.* Et tout homme intelligent conviendra qu'il faut bien qu'il en soit ainsi puisqu'on n'en a qu'une et qu'il y a diablement des gens qui se la disputent.

— Votre ami, Monsieur Riel, vous savez bien que je vous suis dévoué corps et âme...

— ... Moins qu'à l'argent, murmura entre ses dents Riel, agacé par tant d'hypocrisie.

Mais Mac Tavish n'entendit certainement pas, car il caressa Riel d'un véritable sourire paternel.

*

Du 2 au 6 novembre, Riel s'organisa. Il apprit qu'il n'avait fait que devancer Dennis. Il lui suffit pour cela de parcourir d'un coup d'œil la lettre surprise par Janvier Ritchot sur un messager, qui demandait à être immédiatement reçu dans le fort. Cette lettre confirmait certains soupçons de Riel, concernant les véritables sympathies de Mac Tavish. Le jeune capitaine la serra précieusement dans son portefeuille, mais n'en souffla mot au vieil Écossais. Il désirait voir jusqu'à quelle carte le rusé compère jouerait son jeu. Mais il y avait une belle dose de bluff chez ce Mac Tavish, pensa Riel qui commençait à juger les gens à leur valeur.

Il avait complètement oublié les choses de

l'amour. Une ivresse nouvelle, celle d'intriguer, de fomenter, d'organiser, le saoûlait d'une liqueur dangereuse. L'alcool du pouvoir absolu a bon goût. D'autre part, il s'étonnait, croyant naïvement sa tâche bien plus avancée qu'elle n'était, que le rôle du chef fût si facile. Pas un instant il ne lui vint à l'idée qu'il n'était que le jouet des événements et que, par le plus grand des hasards, la fortune l'avait jusqu'alors follement et aveuglément favorisé.

Dehors, une violente bourrasque de neige, un blizzard, rageait et beuglait comme d'innombrables troupeaux enragés. La fine poussière inconsistante s'élevait et tourbillonnait en volutes, sous le souffle puissant, épaississant l'air jusqu'à faire paraître obscur un ciel, qui pourtant restait calme et clair, à quelques centaines de mètres au-dessus de la vaine agitation terrestre. C'était là la nuit blanche, plus terrible que les ténèbres les plus noires et qui interdit l'accès des plaines à tout être vivant. Le *coyotte* lui-même, le petit loup « je m'enfoutiste » des prairies si chaudement vêtu de fourrure grise, cesse de rôder et de brigander dès que déferle le blizzard. Il cherche un abri dans la neige, ou dans un bouquet d'arbres que la sève gelée fait craquer avec de sèches détonations, et s'endort en boule, son fin museau posé sur le flanc creux, pour laisser passer le chasse-neige chargé de tous les frimas polaires. Dans le fort même, organisé dans cette prévision, les guetteurs inutiles et passifs avaient allumé dans les encoignures de leurs postes de vigie, aux tours de pierre, de petits feux, menace constante d'incendie, et pourtant indispensables, auxquels ils chauffaient leurs mains engourdies. La lueur les en auréolait d'un halo rouge et leur donnait

une apparence démoniaque qui les frappait eux-mêmes d'une sorte de crainte superstitieuse. Leur faction finie, ils se hâtaient, à l'intérieur, de noyer cette impression dans autant de mauvais whisky que Riel osait leur en distribuer. Ils rêvaient ensuite, la pipe aux dents, en écoutant le vent furieux s'évertuer à raboter les murs. Ils avaient vraiment la sensation qu'il parvenait à les amincir, copeaux par copeaux, tant le froid s'engouffrait malgré les calfatages les plus savants. On entendait dehors le phénomène de regel faire éclater les glaces de la Rivière Rouge en brèves et fréquentes canonnades. En cercle autour du poêle, porté au rouge incandescent, le dos tourné aux cloisons gemmées de givre lumineux, les métis se rôtissaient le ventre et se gelaient les reins. Mais le fort Garry était riche en provisions, et les hommes de corvée faisaient rissoler les tranches de lard et grésiller les galettes dorées à la graisse.

*

Riel, enfermé dans le bureau dont il avait dépossédé l'ex-justice Cowan, plissait le front et tirait la langue en composant laborieusement un appel aux métis anglais et écossais. Après bien des heures, après bien des chiffons de papiers maculés d'encre, rageusement froissés, et qui terminaient en feu d'artifice dans le tuyau de poêle leur courte et inutile carrière, après beaucoup de jurons qui faisaient frémir les employés prisonniers en leur présageant le retour des supplices les plus indiens, après des batailles brutales avec la plume et l'encrier, il parvint à mettre sur pied la proclamation suivante :

MESSAGE A MES FRÈRES [1]

Le chef et les représentants de la population française dans la Terre de Rupert, après avoir chassé les envahisseurs de leurs droits, comptant sur les sympathies de leurs frères d'origine anglaise, viennent leur tendre une main amie, et les inviter à envoyer douze représentants dans le but de former avec les métis français un conseil, où seront discutés les moyens à prendre pour sauvegarder les intérêts de la nation dans les circonstances actuelles.

Ce conseil s'assemblera dans la salle de la Cour de Justice à Fort Garry, le 16 *novembre prochain.*

Winnipeg, le 6 *novembre* 1869.

LOUIS RIEL.

Bien des années après, Antoine Ritchot se rappelait encore comment Riel, ayant composé cette affiche avait, par des paroles sonores et terriblement peu chrétiennes, manifesté l'ennui de n'avoir pas de secrétaire pour la reproduire au nombre d'exemplaires voulu et comment, lui Antoine, et son frère Janvier, pour empêcher les hérétiques d'entendre ces blasphèmes et d'en témoigner contre leur auteur au jour du Jugement Dernier (et que le bon Dieu lui pardonne !) avaient sans discontinuer chanté des cantiques à tue-tête, pendant sept heures de temps, en se relayant tous les deux.

Ce ne fut que le soir de ce jour-là que, lasse d'avoir abattu des arbres dans les forêts, élevé d'encombrantes montagnes de neige dans des endroits qui, huit jours avant, étaient plats comme si on les eût égalisés avec la main, et déblayé le

1. *Extrait de documents officiels.* (N. de l'A.)

confluent de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine jusqu'à le rendre d'acier poli, la tempête se décida à prendre un peu de repos. Il fallut à grand renfort de pelles dégager les portes du fort d'un rempart que nul être humain n'aurait pu forcer. Le lendemain matin, Riel laissa à Elzéar Goulet le commandement du fort, et, dans la lourde neige, se fraya un chemin jusqu'à Winnipeg pour y placarder ses proclamations dans les quatre boutiques où elles ne pouvaient manquer d'être lues et commentées.

*

Madame Hamarstyne était seule chez elle. Son mari, inquiet de quelques vaches, était parti dès la pointe du jour, pour fouiller le bois où il pouvait supposer leur présence. Elle reçut Riel avec une passion exaltée jusqu'à la frénésie, et dans l'éclair d'une minute lui fit goûter une éternité de volupté. Sa réaction habituelle fut proportionnée à la force de cet élan d'amour. Elle eut des larmes et des sanglots et des visions d'enfer, où la tourmentaient les démons cruels qui ont la charge de punir l'adultère. C'était un horizon restreint et brûlant de soufre et de flammes nettement rouges qui dansaient avec des pointes.

Aux prises avec cette terreur, elle se précipita sur sa bible et, en paroles entrecoupées, jura qu'elle rompait désormais tout commerce amoureux. Riel, effondré en zig-zag, s'épongeait le front. Mais elle n'eut pas plutôt prononcé ce serment qu'elle devint très pâle, défaillit, et Riel, bouleversé, avec dans le gosier quelque chose qu'il ne pouvait avaler, se précipita pour la prendre dans ses bras... Alors elle trouva la force de l'écarter d'un geste. Le métis

comprit le sens des paroles pourtant incompréhensibles qu'elle murmurait. C'était une invitation à s'en aller. Elle eut un mouvement las et défaillant des deux bras, et muette, farouche, se laissa tomber sur une chaise, dans un coin, et mit son avant-bras sur sa figure.

— Cré Dié ! s'écria Riel. J'enverrais tout sur le diable !... Et la Rivière Rouge, et les Anglais, et les métiffs avec, pour n'avoir point fait de peine à c't'e pauv' créature !

Il frappa le sol du pied avec colère et sortit. En la regardant pour la dernière fois, au moment de fermer la porte, il vit que le dos de madame Hamarstyne était agité de soubresauts convulsifs.

*

Son âme fut une mer ondoyante et houleuse dont le bercement trop vif lui donnait la nausée. Tout tourna autour de lui. En même temps un vol de pressentiments l'assaillait, comme les corbeaux une charogne. Il entendait claquer les ailes noires et sentait les becs le pincer. Il se chercha un point de comparaison en lui-même et ne le trouva point : il avait tenu entre ses bras des filles, les unes (rarement, car elles ne le sont qu'une fois) vierges, les autres lubriques et passionnées ; des femmes jeunes, et qui apportaient toute l'ardeur de leur vigoureux amour, ou vieilles, et qui lui avaient prodigué les caresses de leur dernier amour... il les avait quittées avec insouciance aussitôt sa fantaisie passée. Mais elle...

Il marchait à grands pas dans la neige, avec de rauques gémissements, cherchant des larmes qui l'auraient apaisé... eussent-elles pu se geler sur ses

yeux, et qui ne voulaient pas, qui ne pouvaient pas venir...

Ce chagrin lui fit paraître moins amère sa première déception politique. Il avait compté sur la sympathie, ou tout au moins sur la neutralité des marchands de Winnipeg, Stewart excepté. Il est exact que jusqu'alors ces marchands avaient regardé d'un mauvais œil l'arrivée de ces deux étrangers, qui n'apportaient dans le pays que la discorde, et qui menaçaient peut-être de leur susciter des concurrences désagréables. Hamarstyne et les autres étaient d'autant plus disposés à reconnaître les métis comme un peuple, qu'ils tiraient de l'exploitation méthodique de ce peuple des bénéfices considérables. Mais ils avaient eu vent, par une habile indiscrétion de Dennis, de l'envoi des caisses d'armes destinées à armer les partisans de Schultz et de Mac Dougall, et sur lesquels une prime devait leur être réservée. Ils venaient d'apprendre que cet envoi avait été confisqué au passage par Riel, et ils considéraient cette réquisition comme un vol causé à leur préjudice. Aussi, dans un commun désir de vengeance, se mirent-ils à travailler contre les métis français l'esprit des métis anglais, qui jusqu'à présent, avaient observé vis-à-vis de leurs demi-frères une neutralité plus que bienveillante en dépit de l'opposition des Norquay, des Grant, des Mac Dermott. A part Thomas Bunn, et quelques autres aussi peu considérés, les métis anglais, dociles aux conseils des marchands, s'abstinrent de répondre à l'adresse de Riel. Johnny Mac Iver, métis écossais, marié à une Ouellette, qui vivait avec les métis français, mais qui avait un pied dans les deux colonies, lui en apportait la nouvelle. Riel écouta sans mot dire

le petit homme basané, si jovial d'ordinaire, et aujourd'hui si tristement embarrassé ; et il ne manifesta pas la violente explosion de colère que le métis attendait de son chef. Il se contenta de mettre les mains derrière le dos, et d'arpenter la grande salle, à longues enjambées, et d'un air soucieux. Les hommes n'osant le regarder en face se détournaient de lui pour lui livrer passage. Un silence pesa comme la terre sur une sépulture. Mais ce que nul autre ne savait, il pensait à bien autre chose qu'à une vaine proclamation et à ses suites. En ce moment, que lui importait tout un avenir de gloire ? Cela ne rachèterait jamais l'étreinte d'une femme qui n'était pas à vendre... Il monta brusquement à sa chambre, s'y enferma, s'étendit à plat-ventre sur le lit et étouffa ses sanglots en mordant furieusement sa couverture en désordre.

V

> C'est pourquoi David s'enfuit et se rendit aux cavernes d'Adullam. Et celui qui était dans la misère, et celui qui était endetté, et celui qui était mécontent, se joignirent à lui et il devint leur chef.
>
> *La Bible.*

Le temps se mit au beau fixe, avec une légère brise du nord. C'est-à-dire qu'il fit très froid. La neige crissait sous les pas, et ses cristaux, sur leurs sextuples facettes polies, réfléchissaient d'une manière aveuglante chacune des couleurs du prisme, l'indigo excepté. Le thermomètre du fort fut vaincu dans sa tentative pour vouloir enregistrer les degrés de froid. La petite boule de mercure, gelée et inerte, se laissa choir au fond de son alvéole de verre, bien décidée, semblait-il, à traiter par le mépris toute cette folie de la nature. Et cela eût pu sembler une folie en effet à tout autre qu'à un habitué des régions du nord, que ce phénomène de réfraction qui, par un surprenant effet de mirage, encadrait le soleil réel, à droite et à gauche, de deux imitations un peu plus petites et beaucoup plus pâles et qui jetait à travers le firmament d'un pin-

ceau malhabile de gigantesques taches de lumière et de mauvais essais d'arc-en-ciel.

Cependant, tout le monde recommença à sortir, excepté, bien entendu, ceux que Riel retenait si poliment prisonniers. Une estafette au bonnet de fourrure enfoncé sur les oreilles et sur les yeux s'en alla gaiement, à cheval, chantant et riant, en défi aux larmes arrachées par le froid, porter à Mac Dougall une lettre de Mac Tavish. Cette lettre fut dictée par Riel qui parvint à l'imposer, malgré tous les « Ah ! » j'ai bien connu « Monsieur votre défunt père ! Ah ! c'était un homme bien estimable mon cher Monsieur Riel », que lui prodigua l'Ecossais pour tâcher de le détourner de son but. Mais, en ce moment, la colère et la douleur donnaient dans le cœur de Riel de tels coups de bélier que, poussé par leur choc même, il ébranlait inconsciemment les obstacles les plus résistants, fût-ce même la remarquable force d'inertie du placide Mac Tavish. Lorsque le vieux monsieur, regardant Riel au-dessus de ses lunettes, se fut assuré qu'il n'était pas prudent de se refuser à cette idée, il voulut tout au moins se donner le mérite de la bonne volonté, et il composa une lettre fort pathétique dans laquelle il conjurait Mac Dougall de quitter les abords de la Rivière Rouge, de peur de déchaîner une guerre de races et de religions. Riel lisait sur son épaule, approuvait ou désapprouvait, et trouva le quatrième brouillon satisfaisant. Il le prit des mains de Mac Tavish, le cacheta lui-même, afin de s'assurer contre toute addition ultérieure, et le remit tel quel, raturé, maculé, mais *signé*, entre les mains du messager.

Mais en même temps que la lettre de Mac Tavish, Mac Dougall en recevait une de Mair, qui lui pro-

mettait, tant en son nom qu'en celui de Snow, de Schultz et de Dennis, une armée de cinq cents hommes, qui se concentrait hâtivement dans les environs de Portage-la-Prairie.

*

Dans le but de décider les métis anglais à se joindre à lui, Riel prit le parti d'aller relancer le vieux Ducharme qui jouissait dans la colonie d'une estime générale. Cette estime n'était pas fondée sur l'intelligence. Le bonhomme avait toujours été assez simple, et les ans n'avaient pas augmenté ses capacités intellectuelles. Mais il avait été un fort bon chasseur de buffalos, ayant toujours eu sa maison bien approvisionnée en pemmikan et, dans les années de famine, sa libéralité s'était exercée envers tout le monde. Riel espérait qu'un peu de gratitude à l'égard du bienfaiteur gâteux amènerait les métis anglais à assister à l'assemblée générale qu'il avait convoquée le 16 novembre.

Il trouva le bonhomme sur un marais attenant à son champ de blé. Autour d'un étang, la neige s'était amoncelée en un haut et vaste bourrelet sur les joncs, et Riel, qui le suivait à la trace, remarqua que le chasseur devait être encore pas mal robuste pour s'être frayé un passage à travers cinq pieds de neige.

Le vieux, tenaillé par la passion de la chasse, et sentant qu'avec le froid, le *pelu* (la fourrure) devait être bon, était parti dès le matin avec ses pièges, pour attraper des rats musqués. Riel suivit dans la neige la trace du vieillard et il le trouva

accroupi devant une des loges, que ces castors[1] en miniature, construisent en automne, au milieu des marais, pour y entasser leurs provisions d'hiver.

Le vieillard attaquait à la hache la paroi sud-est — toujours la moins épaisse — d'une de ces cabanes. Il frappait de petits coups réguliers et précis de manière à découper un panneau assez large pour donner passage à son piège. Il ne se détourna pas lorsque Riel le salua.

— Mon oncle, je suis venu vous demander...

— Attends eune minute, mon gars (le large dos se redressa, tandis que le bonhomme s'accroupissait), j'a quasiment fini d'enlever mon morceau... Là... un coup de hache encore... Ça y est...

Le panneau se détacha, et l'intérieur de la loge apparut, une salle voûtée en coupole, de soixante centimètres de hauteur environ, et de trente centimètres de diamètre. Les parois, à l'intérieur, étaient vernissées de glace polie ou, par endroit, scintillante de givre, mais l'eau qui stagnait dans le fond n'était pas gelée.

— Hein, mon p'tit gars... C'est y des animaux fins tout de même... Ah ben, pas fins comme le *foutreau* (vison) ou comme le r'nard, pour ce qui est de l'attrape... Mais pour leur maison, il n'y a que les castors qui les bat...

— Mais mon oncle...

— T'y doiés guère y connaître la çasse, t'es guère çasseur toié, pas çomme ton défunt père, mon cousin Riel. Ils ont faite de toié un gars à maître d'écoles... C'est pas pour y reproçer... Mais quoié ça sert, savoière lire... Moié tu peux m' lan-

1. Le rat musqué, comme le castor, appartient à la famille des *fiber*.

cer dans l' bois, que j' m'écarterai jamais, et que j'saurai toujours faire çasse pour me nourrir... Des livres ça s'mange t'y ?... Ah ! la çasse, voiés-tu, la çasse, c'est ça qu'est un faraud métier... Tiens bon... tiens bon... a'r'garde voière... Oui, mon p'tit gars y a qu'...

— Mais mon oncle...

— Ah ! j' te dis qu'y a que l' castor qui les bat... Laisse-moié donc parler ! t'en sais t'y toié ?... t'y connais-t'y ?... C'est pas toié... p'tit, même pas moié, qui s'rait capable de faire une maison de même, toute en racine et en boue... Là y'ous qu'y gèle pas... pas en toute, même quand tout alentour c'est pris à troiés pieds de creux... C'est-y du travail ?

— Mais mon oncle !

— Attends un peu j'vas armer mon attrape... Ah ! c'est ben fin c't' toutil-là... tiens !

Il montra le piège à palette, tout en acier, d'invention récente, et dont il s'était procuré quelques spécimens par l'intermédiaire ruineux d'un marchand américain. Ayant admiré, Riel reprit :

— Mais, mon oncle...

— Te voiés ben, c't'attrape. Çà c'est une bonne attrape... j' tâte dans l'yeau, d' même...

Riel subitement intéressé se pencha. Dans cette minute la chasse seule valait la peine d'être vécue. Le sauvage avait reparu en lui. Il suivait haletant la démonstration du vieux métis.

— Tu voiés...

— Oui, mon oncle...

— Tu voiés... j' tâte avec ma main... L'yeau est pas frette, c'est quand on la r'tire, c'te main... Alors ça pique, à l'air... j' tâte... Trois trous qu'y a dans çui-ci... trois trous... et pis, entre, une petite

plateforme... je la sens ben avec la main... Et t'y croiés-t'y que c'est ben faite ?... juste la place pour y poser le piège... Ha ! ha ! y sont fins, les p'tits rats... moins fins qu'un çasseur... Passe-moié donc l'attrape que j'y pose. Fais ben attention à pas t'y pincer les doigts, qu' ça m'est arrivé...

Riel obéit machinalement. Il n'était plus qu'un chasseur, descendant de nombreux chasseurs, et il n'y avait plus pour lui qu'un problème intéressant sur la terre... Comment se sert-on du piège à palette ?

... Le vieux continuait sa leçon.

— ... Ah ! mon p'tit gars... On apprend avec les vieux. Il en connaît le père Ducharme... Te voiés... J' range la queue d' l'attrape pour que l' rat y s' cogne pas l' nez d'sus en nageant pour sortir du trou... je hâle la chaîne en dehiors... Là... j' vas r'mett é'l' pan d' mur en place... Passe-moié donc un peu de foin. Là ! j' vas boucher comme y faut, que l' fret il y passe pas... Si ça r'gelait, ce s'rait foutu, tu comprends... L' piège y se prendrait dans la glace, que ça f'rait bloc et qu'y faudrait tout y maganer à coups de hache... Mais, crains pas la glace !... j' vas y boucher comme y faut... j' connais, ça gèlera pas... pas en toute... Attends. passe-moié donc c'te hart dans l'anneau d' la chaîne.. comme ça... oui... te comprends... comme ça oui... te comprends... c'ty qui s'sra gaffé y pourra pas hâler la chaîne en dedans et partir avec mon attrape... La, l'as-tu vu ?... Viens-t'en à c't' heure... T'avais quelque chose à me dire ?

Riel dut faire un gros effort de mémoire... La chasse ! y avait-il quelque chose qui valût la chasse !.. A quoi bon tant de bruit quand on pouvait vivre heureux, comme le vieux Ducharme, à piéger les

bêtes à fourrure, et à traquer l'orignal dans les bois de trembles.

*

Malgré l'appui du vieux Ducharme, les métis anglais ne furent pas nombreux à la séance du 16. La salle était terne. Un immense ahurissement semblait planer sur les spectateurs. Dès qu'on parla, les vieux s'endormirent.

Par politique, Riel fit proposer Thomas Bunn comme président, et, lui-même fit fonction de secrétaire. Tous ses palabres ennuyaient d'ailleurs mortellement les métis, qui aimaient mieux agir que réfléchir. Cela leur donnait moins de peine. Ce fut au milieu de l'indifférence générale que Riel, secondé par Elzéar Goulet, le seul qui fût à même de lui rendre de réels services, lut les résolutions suivantes :

1° *Le Canada n'a aucun droit ici.*

2° *Nous ne lui devons pas obéissance.*

3° *Nous voulons négocier nous-mêmes avec lui, avant d'entrer dans les confédérations.*

Les assistants approuvèrent, sans comprendre. Du moment qu'on ne chassait pas, qu'on ne mangeait pas, qu'on ne buvait pas, qu'on ne dansait pas, qu'on ne se battait pas, la chose n'avait aucune importance. Ils étaient d'accord sur un point, c'était qu'il fallait « sacrer les Anglais à la porte ». Au reste, ils avaient fait confiance à Riel et c'était à lui à s'arranger.

*

Thomas Bunn eut quelques raisons de regretter que les métis anglais ne fussent pas venus. Pour

les mêmes considérations, exactement, Riel commença au contraire à s'en féliciter. Au cours de la réunion, chaque fois qu'un discours était prononcé, l'assemblée applaudissait d'instinct, et sans s'apercevoir que deux minutes auparavant elle avait approuvé des idées absolument contradictoires à celles que présentait l'orateur actuel. Un Johnny Grant, un Norquay eussent pu saisir l'occasion de prendre chaleureusement la défense de Mac Dougall et déposer des conclusions favorables à son égard. Il devenait hors de doute pour Riel que les métis eussent approuvé et voté par acclamation tous les désirs de leurs ennemis.

Fort heureusement, Bunn était un esprit lourd et irrésolu. Les *buns* sont des espèces de galettes, et Riel s'amusait à jouer sur les mots et à se représenter Thomas Bunn comme une galette bien soufflée lorsqu'elle sort de la poêle, alors dorée, fumante et odorante, mais que l'attente seule suffit à rendre flasque et sans consistance. Et justement Bunn était une âme cupide et mercenaire, fort attachée à l'amour d'un certain métal jaune, et les négociations secrètes qu'il avait avec l'honorable Mac Dougall n'étaient pas encore au point. Il espérait que chaque minute de temporisation lui amènerait un bénéfice considérable et entièrement personnel, peut-être même un zéro à la droite de certaine somme inscrite sur un papier, maculé par la sueur du messager, et précieusement cousu dans la doublure de la jaquette du métis anglais.

Ce ne fut que le 22 novembre au matin que Wallace, l'homme de confiance de Mac Dougall, et qui allait et venait dans la nuit avec la ruse et le silence d'un loup en maraude, apporta à Thomas

Bunn la promesse attendue. Le métis anglais, en se hâtant vers le fort Garry pour y réunir l'assemblée, rêvait à de belles prairies encloses de fil de fer et de poteaux blancs, à une confortable maison, en planches, peinte en crème (avec un toit rouge), à des meubles en faux acajou garnis de cuivreries et de peluche, à un harmonium, à tout le luxe qu'il avait eu jadis l'occasion de voir chez certains gros fermiers de l'Ontario au cours d'un voyage dans ces régions civilisées. Le seul résultat de la proposition qu'il fit de laisser entrer Mac Dougall fut que Riel, Ritchot, Lépine et Goulet le mirent, lui Thomas Bunn, immédiatement à la porte du fort Garry et qu'il s'en alla dans la neige, tout espoir de fortune subite soudain évanoui.

*

La loge orangiste des *Amis du Canada*, qui avait été fondée par le F. Dr Schultz, ne put se résoudre à rester sur un échec. Il convenait, disait le colonel Dennis, de reprendre aux métis le fort Garry et de faire un exemple qui, dorénavant, inspirerait aux *rebelles* la sainte terreur du pavillon britannique. Ce pavillon britannique, l'*Union Jack*, symbole de l'*Empire*, ils ne le possédaient pas, la terre du Prince Rupert ayant jusqu'alors méprisé le vain luxe des étendards déployés au vent. Il y avait bien dans la colonie quatre ou cinq drapeaux, mais ils étaient aux vieilles couleurs des Stuarts, emblèmes de sédition et de plus, les mites et les souris les avaient rongés de trous, qui ne pouvaient prétendre à la gloire. Stewart fournit les cotonnades nécessaires à la confection du pavillon impérial, et ne crut pas devoir refuser le paiement que lui

en fit Schultz à l'aide des fonds maçonniques.

Le pavillon fut arboré sur la maison du docteur Et par un hasard, qui était beaucoup plus humain que providentiel, Dennis arriva avec une soixantaine d'hommes armés jusqu'aux dents et ils s'installèrent chez Schultz. Depuis peu le vénérable de la loge orangiste avait fait agrandir sa maison, beaucoup plus qu'il ne semblait nécessaire pour un ménage sans enfants, et les annexes qu'il avait fait construire offraient cette particularité d'être en billots assez épais pour défier la fusillade, et d'avoir des fenêtres si étroites qu'elles pouvaient avoir des prétentions justifiées à être traitées de meurtrières.

La vue même de cette fortification et des armes qu'elle contenait, devait suffire à créer des sentiments belliqueux. C'est sans doute pourquoi le soir même de l'installation du drapeau, on envoya en patrouille trois hommes, ce Scott qui avait naguère voulu noyer Mair, et deux autres compagnons, Mac Arthur et William Dean. Ni Billy Scott ni ses deux camarades ne prirent d'ailleurs leur mission au sérieux. Il était intéressant de gagner trois dollars par jour et de toucher d'abondantes rations de viandes, de pommes de terre, de thé et de whisky. Tout cela leur paraissait d'autant plus enviable que le travail n'était pas pénible. Il y avait eu quelques petites marches et contremarches dans la neige molle, et avec un vent qui soufflait aux pommettes crispées par le froid une pluie drue et serrée de petits grésils piquants. Mais qu'était-ce que cela pour des hommes endurcis aux labeurs du Nord-Ouest ? Il est autrement pénible de faire du bois de corde et d'attaquer à la hache le chêne, l'orme, ou le tronc gelé des trembles

lorsque la sève s'est transformée en glace sur laquelle s'émousse le tranchant, de les abattre avec fracas dans la broussaille geignarde, de les ébrancher (avec de la neige jusqu'au ventre), de les débiter en morceaux de quatre pieds, de les refendre à grands coups obliques, puis de les empiler entre deux montants, ou encore, de conduire huit heures durant par un froid coupant une charge de perches qui bascule à tous les tournants et un lourd traîneau qui verse dans les bancs de neige, et qu'il faut alors décharger, recharger — après quoi il faut manier la pelle pour frayer un chemin aux chevaux — ou bien, dans la rosée et dans la boue des marais, arpenter uniformément l'espace compris entre les jalons tandis que des myriades et des myriades de maringouins se relaient en bourdonnant pour vous enfoncer sous la peau. sans arrêt, leur multitude de vilaines petits aiguilles fines, acérées et brûlantes. Mais être milicien ! c'est chanter, boire et dormir, fainéanter à loisir, manger abondamment, trousser une fille à l'occasion, et, parfois, en guise de promenade, s'en aller le fusil au dos, en une ridicule petite patrouille, sans danger et sans fatigue.

Et pourtant, ce soir-là, Billy Scott eut la désagréable surprise de voir au tournant d'une maison, luire sur un canon d'acier le jaune reflet de la lune, tandis qu'avec un accent épouvantablement mauvais et énergique Lépine leur criait en anglais :

— Haut les mains !

Mac Arthur et Dean jetèrent aussitôt leurs armes. Scott ne nourrissait contre les métis aucune animosité mais il était orgueilleux, et d'un tempérament colère. Il lui déplut de se rendre, et il dégagea vivement son arme de la bretelle qui la soutenait.

Alors Mac Arthur et Dean avec des gémissements :

— Oh ! mes bons amis, ne tirez pas !

— De grâce, de grâce, c'est un fou, nous allons le désarmer !

... se précipitèrent sur leur camarade pour le maîtriser et pour lui arracher son arme qui fut déchargée en l'air. Scott, grand, élancé, robuste, était un adversaire trop vigoureux pour les forces réunies du cagneux et petit Mac Arthur et de Dean. Ce dernier était un alcoolique invétéré et ses muscles n'étaient depuis des années que de molles éponges imbibées de whisky. Heureusement pour tout le monde, Lépine bondit comme un lynx, et, de la crosse de sa carabine, frappa à la poitrine Scott qui s'écroula, entraînant avec lui ses deux amis.

Aussitôt, les deux métis qui accompagnaient Lépine garrottèrent Scott et lui passèrent aux chevilles une longe destinée à le hâler vers le fort Garry à l'instar d'un vulgaire traîneau. Mac Arthur avait réussi à se mettre à genoux et implorait Lépine, qui, joyeux et cruel, s'amusait à l'affoler par des gestes barbares, des danses indiennes et d'effroyables bordées de mots sauvages héréditairement montés à ses lèvres, et que le malheureux Écossais, polyglotte, ne comprenait que trop. Dean, la gorge sèche, toussait et expectorait, trop brûlé par l'eau-de-vie pour songer à autre chose qu'au terrible soulagement provisoire que lui apporterait — il l'espérait du moins — une bonne goutte de boisson.

Du coin de l'œil, Lépine surveillait les préparatifs qui concernaient Scott, et quand ils furent terminés, il éclata d'un gros rire jovial. Mac Arthur, encore plus bouleversé par ce rire que par les menaces, pensa s'évanouir. Une bonne claque que lui

appliqua amicalement sur les épaules la forte main de Lépine le fit revenir à lui. Il fut soulagé par le ton des paroles du métis.

— Eh ! vas donc, mon p'tit bonhomme, on veut pas vous y faire du mal. T'en boiéras encore des bons filets d' la bouteille carrée...

Lépine remit à Mac Arthur et à Dean le soin de haler sur la neige la forme ficelée, raidie, mais blasphématrice jusqu'au bout, qui représentait maintenant Billy Scott. Les deux prisonniers s'en acquittaient fort bien, encore que Mac Arthur ne cessât de geindre et de protester qu'il n'avait jamais fait de mal à personne, et qu'il ne fallait pas lui en faire, et que Dean crachât et toussât de si lamentable façon que son plus mortel ennemi se serait interdit de le brutaliser, de crainte de voler l'ange alcoolique et tuberculeux de la Mort.

Riel interrogea les prisonniers. Mac Arthur avait épuisé toutes les postures classiques de la supplication et en essayait d'inédites ; il donnait dix fois plus de renseignements qu'on ne lui en demandait, si bien que Riel se fâcha le soupçonnant d'en inventer par lâcheté imaginative. Dean expectorait ses poumons ; il s'efforçait en même temps d'approuver les déclarations de son compagnon avec des signes de tête qui, de haut en bas, de gauche à droite renvoyaient obliquement sa figure squelettique sur une clavicule qui saillait à travers la bure épaisse du vêtement ; là, cette tête se reposait un instant, muette et hébétée. Mais Scott, sa jeune figure de demi-dieu empourprée par la colère, traitait Lépine de bâtard ensanglanté et de damné fils de chienne, en protestant que nul être humain n'a le droit de transformer en traîneau un sujet britannique.

A cause de sa colère même, il devint sympathique à Riel qui méprisait les lâches. Le métis jugeait les jérémiades de Mac Arthur et de Dean dignes de tous les supplices. Son bisaïeul indien les eut sans doute livrés aux ongles aigus des squaws ; on leur eût arraché les yeux, on leur eût ouvert la poitrine pour jeter leur cœur en pâture aux chiens, et leur scalp eût orné la queue des chevaux. Mais l'impudence hautaine de Billy Scott méritait un meilleur sort. Puisque les habitudes actuelles empêchaient qu'on les suppliciât noblement, il convenait de le mettre en liberté. Aussi Riel lui dit :

— Ne criez pas si fort, mon garçon. On vous a malmené, c'est vrai, mais convenez que vous n'êtes pas un prisonnier commode. Voici le livre *(il produisit la Bible sur laquelle Cowan (ex justice) avait coutume d'assermenter les plaignants)*. Prêtez serment que vous ne porterez plus les armes contre nous, et je vous remets tous trois en liberté.

— Libres ! cria Mac Arthur *(sa voix forte contrastait étrangement avec le murmure geignard de la nuit précédente)*. Libres !... Hallo ! Gouverneur ! passez le Livre tout de suite !... je veux jurer... je veux jurer !... je prête serment et qu'ainsi m'aide Dieu... Goddam !...

Et sur ce juron il baisa la reliure crasseuse.

Comme un écho, mais terriblement caverneux tant il toussait, le pauvre cher homme, la voix éraillée de Dean chevrota :

— Passez-moi le Livre !... je veux jurer aussi ! Goddam !... Oui... Et qu'ainsi m'aide Dieu !...

Il bava sur la Bible.

— Et vous ? Scott ? ne jurerez-vous pas ?

Il y avait une anxiété dans la voix de Riel.

Scott resta un moment silencieux. Il serra les poings tellement fort que la peau en blanchit soudain ; cependant son visage passait alternativement du violet pourpre au blanc verdâtre. Puis, brusquement, arrachant presque la Bible des mains de Riel, il prêta le serment.

*

Ces jours-là Riel perdit un temps précieux. Mgr Taché était maintenant à Rome, n'ayant laissé que des directives prudentes de temporisation. Aucune nouvelle n'arrivait à la Rivière Rouge au sujet des sympathies escomptées dans la province de Québec. O'Donoghue, qui était parti pour se mettre en rapport avec le Sinn-Fein américain ne donnait pas signe de vie. Toute l'âme chrétienne du métis se ballotta sur des flots houleux qui semblaient monter de l'enfer au ciel, et redescendre du ciel à l'enfer. Ses pensées étaient passagères d'une barque sans gouvernail, qui encaissait une lame à babord, puis une autre à tribord et qui roulait jusqu'à lui donner le mal de mer. Il avait le même sentiment que sur les grands lacs, par une journée de tempête qui fait houler des vagues courtes, sombres, frangées d'écume et sur lesquelles des nuages bas courent, sans arriver à les égaliser.

Vraiment, il comprenait que la reconnaissance des droits catholiques ne pouvait qu'être le premier des soucis du clergé ; jusque-là il s'était assuré de son appui. L'exemple du Bas-Canada avait prouvé que la conservation de la langue française était la condition même de la vitalité du catholicisme. Là aussi, il était en droit d'escompter les sympa-

thies du clergé. Mais il semblait que le seul curé Ritchot, fanatique ennemi des Anglo-Saxons, reconnût l'impérieuse nécessité d'un éveil national. Un ordre formel de Monseigneur avait seul empêché le missionnaire de devenir lui-même un des chefs militaires de la Rivière Rouge. Ce partisan en soutane se déclarait prêt à adopter la nationalité des métis français, qui, malgré leur dualité de race, s'affirmaient un peuple issu du sang gaulois par l'essentiel de leur langue et de leurs tendances (Monseigneur l'en avait doucement raillé), Le curé Ritchot, avec forces épithètes injurieuses et lyriques, ne perdait aucune occasion de publier sa haine des cochons d'Ontario et sa crainte d'être englobé « dans la raison sociale John Bull et Cie ».

C'était le gros et jovial ecclésiastique qui, avant le départ d'O'Donoghue, avait suggéré les termes de l'accord à faire avec le Sinn-Fein américain. Il avait pris plaisir à inviter l'Irlandais à sa table, et à écouter l'homme incendiaire — les flammèches de ses cheveux brûlant drôlement au-dessus de sa figure tachetée de son — promettre aux persécuteurs de sa race des supplices dignes d'eux. Mais lorsqu'il s'agissait de haine, le prêtre dépassait encore O'Donoghue.

Certains jours, il étonna et effraya Riel. Il révéla une âme d'inquisiteur. Il parlait tantôt avec un enthousiasme lyrique, tantôt avec une froide précision de technicien des divers supplices qu'il était juste, salutaire et bon d'infliger aux hérétiques pour la plus grande gloire de Dieu, et pour l'édification des âmes.

A l'entendre parler tortures, Riel se révélait physiquement un fils des Sioux et des Crees. De la façon la plus curieuse du monde, ses yeux se bri-

daient et à eux seuls abolissaient toute trace du sang français. Parallèlement, son âme devenait barbare ; une ivresse le saisissait, un éblouissement, plus exactement, comme s'il eût été entraîné dans une danse autour du feu d'enfer, où son imagination se représentait un supplice éternel infligé aux Anglais.

*

Le 17 septembre au soir, Riel n'y tint plus. Il avait toute la journée, à Saint-Norbert causé avec le curé Ritchot. Celui-ci préparait alors la fête du lendemain, celle de l'Immaculée-Conception qu'il avait accoutumé de célébrer avec une splendeur et une ferveur toutes spéciales. Choquant contre celui de Riel son verre rempli de punch, il s'écria dans un élan de foi sauvage :

— Ah ! bonne Sainte Vierge ! mère de Dieu ! jusqu'à quand tolèreras-tu sur notre terre chrétienne, arrosée du sang de tes pieux missionnaires, la présence des porcs immondes du protestantisme...

Dans sa colère, ses mains tremblèrent. Le précieux liquide se renversa et tomba sur sa soutane, où il s'épandit en une nouvelle et vaste tache. Il n'y prêta qu'une attention distraite et continua :

— ... Ces hommes de peu de féi *(il regardait significativement Riel)* ne savent pas que tu fais et que tu défais les armées... Guidés par ton étincelante épée de diamants, ils s'en iraient, comme jadis Samson, tirer hors de leur repaire les adorateurs des faux dieux et arracher à l'esclavage ton peuple gémissant !

Il s'arrêta à bout de souffle, et regarda Riel

pour s'assurer de l'effet produit par cette éloquence enflammée. Il considéra par-dessus ses lunettes le métis silencieux. Il vida ensuite d'un trait ce qui restait de liquide dans son verre... Riel partit sans mot dire.

*

A peine de retour au fort Garry, ayant gourmandé assez rudement de son manque de vigilance le jeune Hunt Morin, sentinelle somnolente et indifférente à tout (sauf au boire et au manger), Riel convoqua immédiatement Lépine et Janvier Ritchot. Tous deux se regardèrent avec une joie farouche lorsqu'il leur dit sans préambule :

— A c't' heure, grouillons-nous, mon homme ! Vous allez rassembler cent *boys*, descendre les deux canons et on s' met en route. On va déterrer c' vieux r'nard de Schultz de son maudit trou.

Aussitôt, le fort Garry s'emplit de murmures joyeux et de cliquetis d'armes. Quelque chose allait donc tromper l'ennui de ces semaines monotones... Quelque chose de nouveau... Des hommes passèrent rapidement dans la ceinture de soie tricotée et versicolore le couteau à manche de corne du chasseur... Les lieutenants firent l'appel de leurs hommes... Il fallut que Riel en personne parût et qu'il jurât avec colère pour obtenir le silence... Enfin, quatre colosses entreprirent de faire descendre de leurs niches les inoffensives pièces de bronze qui faisaient l'orgueil de la garnison.

A cent mètres du fort, Riel, qui marchait en tête se retourna, pour regarder, dans la nuit, la colonne, qui, maintenant silencieuse, ondulait sur la neige comme un souple serpent noir. Quelqu'un lui toucha

l'épaule. Il se retourna et fut surpris de reconnaître la massive carrure d'Elzéar Goulet qu'il n'avait pas commandé de service. Au moment même où il allait lui adresser une observation, le jeune homme le prévint :

— Écoute icite, Riel, murmura-t-il à l'oreille de son chef, j' suis t'avec toié jusqu'à la mort. Mais laisse-moié te donner un conseil, tu t'en r'pentiras point.

Le ton sérieux de Goulet frappa Riel. Il hocha la tête et rapprocha son oreille de la bouche de la silhouette d'ombre. Devant lui défilaient les hommes, Lépine en tête, et leur pas léger faisait à peine crisser la neige comme une déchirure de soie.

Elzéar Goulet parlait :

— Te vas prend' position sans bruit, tout alentour de la maison du sapré enfant de chienne de Schultz... Et pis moié pendant c' temps, j' vas aller chercher Hamarstyne... C'est pas un mauvais diable, Hamarstyne... L'est ben estimé dans les deux camps, y a ren à dire sur lui, pas eune saprée miette. On va y envoyer faire dire à Schultz qu'y vienne à s'rend avec la vie sauve.

— Et si Schultz y s' rend pas ?

— Alors j'ai pus ren à t' dire... Voiés-tu Riel, j'ai la doutance que si on attaque les v'limeux sans y offrir à s' rend ça va faire du vilain !... eune saprée maudite affaire... Ça r'virera en mal, cré Mausus !... Et pis, te comprends ! jongle moié un peu tout ça, y vaut mieux qu'y ait pas de sang versé... y font des bonnes cordes en Ontario.

— J' m'en sacre ben d'être pendu, gronda Riel.

Et tout haut à ses hommes qui s'arrêtaient :

— Eh ! avancez donc vous aut' ! j' vous r'joins dret de suite !

— Oui, dit Goulet, froid et lucide, les yeux brillant soudain d'un reflet d'étoile. Oui ! te t'en sacres... Moié itou... Malgré que j'ai femme et enfants. Mais te vas-t'y faire tuer eun' pauv' douzaine do bons métiffs et faire des veuves et faire des orphelins, si te peux faire autrement. Crés-moi, crés-moié pas Riel, je...

— Va-t'en quérir Hamarstyne, consentit Riel d'une voix sourde.

A grandes enjambées dans la neige bleue, il rattrapa ses hommes, qu'il se mit aussitôt en devoir de poster sans bruit autour de la maison de Schultz, à cent ou cent cinquante mètres de celle-ci.

Malgré toutes les précautions des métis, leur avance fut éventée. Une porte s'ouvrit et un rai de lumière en découpa les angles dans la nuit, puis encadra une silhouette noire, qui cria :

— Qui va là et qu'est-ce que vous voulez ?

— Attendez deux minutes, docteur, et j' vas vous l' faire dire, répondit la voix railleuse de Riel. En attendant, fermez la porte et votre gueule si vous ne voulez pas servir de cible à ma carabine.

La porte se referma.

Pesant et effaré, mais consentant, Hamarstyne, balancé sur sa démarche d'ours, ambla, auprès de Riel. L'honnête marchand, tiré de son lit par Goulet et mis au courant, avait, tout le long du chemin, regretté la chaleur du lit conjugal et le doux contact de son aimable femme. Mais il s'agissait, lui avait dit Goulet, de sauver des vies humaines, et en dépit de son allure, Hamarstyne était moins ours que terre-neuve. Il hocha la tête d'un air ennuyé, en écoutant Riel lui faire ses recommandations. Il coupait sans respect le discours du chef par des : Oui... Oui... Parfaitement... je sais ! pour faire

comprendre au métis qu'il avait hâte d'en finir avec cette corvée désagréable.

Il partit d'un pas lourd qui fit crier la neige. Derechef la porte s'ouvrit et une voix cria :

— Halte-là ou je tire !

Hamarstyne s'immobilisa et répondit :

— Absolument inutile de tirer, je suis un ami.

— Damné ami ! railla une voix. Hamarstyne, est-ce que vous êtes saoûl ? ou bien croyez-vous parler aux métis ?

— Envoyez-leur votre femme ! ricana un autre compagnon de Schultz.

Malgré le froid, une chaleur subite empourpra le visage de Riel... Savait-on quelque chose ?... Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir plus loin. Hamarstyne répondait d'une voix parfaitement égale :

— Ma femme ? elle emm... celui qui dit ça et moi je lui donne mon c.. à baiser... C'est une surface. S'il n'est pas content, il sera difficile... Maintenant parlons affaire.

— Oui, parlons affaires, dit une voix, évidemment celle de Schultz. Qu'est-ce que vous voulez, Hamarstyne ?

— Moi personnellement, rien. Vous êtes une bonne paye, docteur Schultz, et nos comptes sont balancés. Mais il y a là je ne sais combien de centaines *(il crut bon d'exagérer)* d'hommes qui attendent que vous sortiez et il vaut mieux accepter leurs conditions que de risquer qu'ils enfoncent la porte avec leurs canons.

Une voix de femme, d'une plainte aiguë, déchira la situation. Schultz se retourna dans l'encadrement lumineux, et on vit sa barbe se lever et s'abaisser, comme une marionnette noire, signe

qu'il prononçait à ceux du dedans quelques paroles, que Riel ne put saisir.

Puis, s'adressant à Hamarstyne :

— Des canons ! Seigneur ! Pour l'amour de Dieu ! des canons ! Hamarstyne c'est un damné mensonge, cela. Des canons !

— Je vous jure, Docteur ! je les ai vus moi-même. Ils ont descendu et traîné dans la neige les canons du fort Garry. Après cela ils sont capables de tout faire...

Il y eut un silence pendant lequel Schultz se concertait évidemment avec ses compagnons. Il reprit :

— Hamarstyne ! c'est un sacré bluff ça, c'est un mensonge et vous êtes leur complice ! Comment voulez-vous qu'ils traînent ici les canons du fort !... Dans cette neige ! Il faudrait des diables !... je ne coupe pas là-dedans moi !

— Sur mon âme, docteur, c'est vrai ! Pour l'amour de Dieu, docteur, ne jouez pas avec la vie. C'est une marchandise que je ne pourrais pas vous procurer, et il n'y a pas de pièces de rechange pour une bonne jambe humaine. C'est une folie... une sacrée folie... je vous jure que j'ai vu les canons, docteur !... Un d'entre eux va sûrement envoyer un boulet à travers votre porte et en ce cas... le paradis, je l'espère, sera votre lot...

— Et les conditions ?

C'était au tour de Riel d'entrer en scène, et sa voix s'éleva dans la nuit, grave et si solennelle, qu'elle sembla augmenter l'obscurité.

— La vie sauve sur mon honneur ! et... et c'est tout.

— Moi, ajouta Hamarstyne, pour mon courtage, je demande une petite faveur, une petite condition

additionnelle ! Oh... toute, toute petite. Il y a un de vous, tout à l'heure qui a proféré des paroles qui n'ont pas été de mon goût. Avant que vous sortiez de votre tannière, je désire qu'il vienne me les répéter ici... Un beau ring ! amis ! et franc jeu !...

Mais l'amendement d'Hamarstyne fut rejeté. Lui-même n'insista pas. Il avait confiance dans sa femme et il était d'un naturel pacifique. Comme il le fit remarquer, « il faut passer quelque chose aux gens qui viennent d'avoir une émotion ». Il alluma sa pipe qu'il fuma placidement, et regarda sortir les premiers prisonniers. Il serra la main des trois premiers, qui étaient, dans l'ordre, Ferguson, le beau-père de Schultz, puis le docteur lui-même, et enfin le docteur Lynch. Il donna une poignée de mains d'une égale cordialité à Riel et à Goulet, puis, sans plus se soucier du reste, il reprit joyeusement le chemin de son lit, certain de n'avoir pas trop mécontenté sa clientèle et de s'être fait des amis de l'un et l'autre parti, autant qu'il se pouvait à une époque aussi troublée.

Cependant, des plaintes déchirantes s'élevaient de la maison où trois femmes mises en liberté étaient demeurées. Madame Schultz avait trop entendu Schultz promettre à Riel six pieds de bon chanvre tressé au cas où le métis lui tomberait sous la main, pour ne pas se livrer aux pires conjectures sur le sort de son mari... Une promesse verbale ne lui suffisait point... Madame Lynch qui était jeune, jolie et douce, pleurait parce que son amie pleurait... Et enfin, il y avait une vieille (et les ruines de son antique beauté dégringolaient, monument par monument, le long de ses pentes graisseuses), qui déplorait que les métis n'eussent aucun usage de la guerre. Elle s'était attendue

jusqu'au dernier moment à ce qu'un gars robuste et brutal lui fit subir des outrages. regrettables sans doute au point de vue de la morale générale, mais qui peuvent être aussi considérés par telles dames âgées comme un pis-aller nullement méprisable. Il n'en avait rien été, et certaine désormais que Dieu, dans la nuit, ne reconnaît pas toujours les *siennes*, elle se demandait si vraiment, au bout de ce monde, il y a un paradis.

VI

Qu'est-ce que le drapeau Britannique? Vents du Monde, répondez.
(Kipling : *Barrack rooms ballads*).

Dans une petite cabane de trappeurs, au bord de la Rivière Rouge, non loin de Pembina, un homme se réveilla dans la nuit, se dégagea des couvertures avec d'infinies et presque tendres précautions, pour ne pas déranger le compagnon qui avait partagé sa rude couche, — à même le sol — et dont on entendait le ronflement égal. A tâtons, l'homme se dirigea dans la nuit. Il battit le briquet, et alluma un fanal dont une des vitres était cassée. Puis il regarda l'heure à sa lourde montre d'or. Il calcula le retard causé par le froid qui rétrécit le balancier, et mit les aiguilles sur l'heure probable. Il s'assit et grelotta, prit une branche de bois sec, et tirant son couteau, commença à la réduire en copeaux. Trois minutes après, une flamme claire ronronnait joyeusement dans le fourneau de tôle démontable, du modèle employé par les arpenteurs, et un jeune homme, à la figure énergique et fine à la fois, faisait dégeler de la neige

pour se faire la barbe. Tout en surveillant cette opération, il se dévêtait de sa chemise, et le torse maigre et émacié, exposé à un vilain petit vent qui se faufilait entre les crevasses des murs et venait lui pincer méchamment la peau, il faisait une exploration rapide de son corps ; il y découvrait des poux, qu'il tuait avec un sec crépitement d'ongles. Il se rhabillait alors, et s'étant rasé et lavé les mains, il sortait au froid terrible de la nuit.

Les alentours se dessinèrent à l'encre de Chine sur un fond bleu ; ombres noires et rampantes, les chiens de traine, les uns après les autres, sortirent de la neige, se secouèrent en grognant avec une hargne assourdie ; ils pointèrent leurs oreilles de loup, et hérissèrent les longs poils raides de leur fourrure épaisse. Mais ils se turent tout de suite, et vinrent flairer l'homme sans trop de colère. Minguen, le gros chien-loup, le chef de file, condescendit même à remuer le cylindre touffu de sa queue — une vraie queue de loup — et à venir flatter l'homme de son museau effilé et humide.

Cependant, une à une, s'éteignaient les étoiles. Le velours outremer du ciel, lentement et mystérieusement coulissait comme un rideau, de bas en haut, pour montrer une fenêtre d'un vert jade laiteux et transparent derrière laquelle, dans un recul infini, glissaient les premières clartés du jour. La neige était encore bleue, la forêt sombre encore ; mais déjà les loups, qui sont les hérauts des crépuscules et des aubes, stridulaient le glapissement mélancolique dans lequel ils disent adieu à la nuit.

Donald A. Smith écouta avec une curiosité grave. Il avait longtemps désiré être un voyageur, comme son frère, mort à la tâche dans les neiges du Nord-Ouest. Mais la fortune s'était acharnée

sur lui, contre sa volonté, et un héritage imprévu avait fait de l'étudiant et de l'apprenti arpenteur un gros actionnaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, un membre du conseil d'administration de cette importante entreprise, et finalement, depuis quelques jours, un commissaire délégué par le gouvernement britannique pour enquêter sur les troubles de la Rivière Rouge, et chargé d'assurer l'exécution des mesures les plus désirables pour ramener à l'ordre la terre du Prince Rupert, et l'annexer sous le nom de Manitoba à l'impérial édifice sur lequel flotte, joyeux et hautain, le pavillon de l'Union Jack...

C'est pourquoi il avait, comme une ombre furtive, traversé les silences neigeux, escorté du seul Carruthers, son secrétaire (dont les ronflements gargouillaient à travers les murs de la cabane), et de Pierre Lavallée, un métis, et qui par conséquent ne comptait pas. Il était arrivé la veille, à une étape de Fort-Garry, et il se proposait de la couvrir ce jour-là même, en dépit des patrouilles de Riel, et cela que Dieu le voulût ou non.

A l'est le ciel avait encore pâli. C'était maintenant une cymbale de métal clair, et l'aube la frappa doucement d'un coup de baguette vermeille. La cymbale résonna doucement sous le choc... Alors s'éveilla la Vie... Une gélinotte perchée sur un arbre voisin s'envola dans un battement d'ailes ardoisées... Un lièvre traversa la clairière, tout blanc, plus blanc que la neige, s'assit un instant, comme s'il avait oublié ce qu'il avait à faire, et pour réfléchir, pointa ses longues oreilles tachetées de noir, puis fila... Un geai bleu sillonna la forêt d'un trait de saphir...

Mais Smith fut arraché à cette poésie, parce

qu'à l'intérieur de la cabane dont les billots écorcés luisaient maintenant sur le fond sombre de la forêt, on entendait le bruit joyeux d'une poêle qu'on remue sur le feu, et la conversation de deux hommes. Il rentra pour presser le déjeuner et pour recommander à Lavallée de se dépêcher de faire les préparatifs de départ.

*

A travers la prairie nacrée, le traîneau fila. Au soleil du matin, tamisé par une brume d'incendie, la neige parut d'un rose pâle dans ses lumières, d'un vert passé dans ses ombres. A l'avant du traîneau, Lavallée, courbé sur ses raquettes, courait presque, en avant des chiens, foulant la voie d'une large trace sur laquelle n'enfonçaient ni les animaux ni leur charge. Frileusement, presque égoïstement enveloppé dans sa fourrure de racoon, Carruthers se taisait, toute parole gelée en lui. Il avait une grosse figure obstinée et maussade, des bouffissures aux yeux, et la peau de ses joues tombait. Smith, qui n'avait jamais été gras et qui avait fait le voyage comme une machine indéréglable — c'était un faisceau de muscles, de nerfs et de tendons — s'étonnait en voyant Carruthers qu'un homme put perdre autant de graisse pour si peu de chose. Ce qu'il appelait peu de chose, c'était un bon millier de milles, franchis en moins d'un mois, par la tempête et le froid, et avec des provisions insuffisantes. Mais il y allait de la prospérité de l'Empire, et Smith était de ceux chez qui ce mot « Empire » éveille un orgueil brûlant et cordial comme une bonne eau-de-vie, nourrissant et succulent comme un rôti cuit à point. Il suffi-

sait qu'il songeât au pavillon de l'*Union Jack* pour que disparût aussitôt toute vaine idée de fatigue, de faim ou de soif, et pour que ses forces décuplées, il trouvât en lui le ressort nécessaire pour mouvoir ses hommes, ses chiens et son traîneau.

Il avait envie d'arriver.

— On va soulager les chiens, dit-il à Carruthers.

Et sans attendre une réponse, que cette simple constatation de sa volonté ne lui paraissait pas comporter, il sauta dans la neige et courut derrière le traîneau. Les chiens poussèrent un petit cri joyeux, et redoublèrent de vitesse. Lavallée tourna par-dessus son épaule sa tête en jambon fumé dont la couenne dure était à peine fendue aux yeux, et montra à Smith toutes ses dents, dans un sourire de reconnaissance... pour ses chiens. Il força l'allure, et Carruthers poussa un gémissement.

*

Au bout d'une demi-heure, Smith remonta sur le traîneau et s'enveloppa dans sa pelisse. Carruthers le considéra avec une sorte d'effroi : de quoi était donc fait ce Smith ? pour n'attraper ni fluxion de poitrine, ni pleurésie, pas même un rhume, à courir dans la neige jusqu'à transpiration complète, et puis ensuite rester immobile, au grand froid, avec un vent de face qui vous gerce la peau des pommettes et qui vous tire les larmes des yeux. Mais Smith ne semblait nullement se soucier des maladies. Il était remarquablement indifférent au froid, et Carruthers, pour qui les manières de Smith avaient quelque chose de vraiment diabolique, se demanda si le haut commissaire serait

plus sensible aux flammes de l'enfer. Cependant le futur damné (Carruthers était un méthodiste terriblement bigot et distribuait volontiers, en son esprit, le jugement de Dieu), le futur damné mordait à même une plaque de tabac comprimé pour en extraire une chique. La joue de Smith s'orna d'une fluxion mobile qui se dégonflait, petit à petit, au fur et à mesure qu'il expectorait une salive noire. Au bout d'un instant, Smith, la bouche pleine de tabac, bredouilla :

— Eh ! là, mon garçon... Carruthers, mon vieux garçon, vous n'êtes pas un compagnon de voyage bien gai, ne savez-vous pas ?

Carruthers le regarda d'un air hébété qui fit, comme de coutume, la joie de Smith. Le haut-commissaire éclata de rire, cracha sa chique, et dit :

— Courage, vieux garçon, courage. Ce soir nous coucherons à Winnipeg. Ah ! Ah ! Ce n'est pas une sinécure d'être le secrétaire du « vieux Smith ». *(Le « vieux Smith » et son « vieux garçon » pouvaient avoir quarante-cinq ans à eux deux)*. — ... Non, pas une sinécure... Carruthers... N'est-ce pas ?

— Un damné chemin, frissonna Carruthers.

— Un damné long chemin, mon vieux... Carruthers, votre nez gèle, frictionnez-le... un damné chemin, très inconfortable... Mais un jour il sera moins long... Attendez que j'y mette un bout de rail, avec un morceau de locomotive.

— C'est encore lointain, soupira Carruthers, avec un souvenir ému du chaud confort des chemins de fer... Encore lointain, hélas !

— Encore lointain ? tonna Smith. O Carruthers, vous me faites une peine infinie... Dans dix ans... Qu'est-ce que c'est que cela, dix ans ? mon rail sillonnera la prairie.

— Oh ! croyez-vous ainsi ? fit Carruthers, sceptique.

— Si je le crois ?... Je le parierais ! je le parierais !... Il y a quelque chose à faire de cette contrée, quelque chose de grand... Regardez, Carruthers, comme ce pays est beau !

Smith tendit la main vers l'horizon où le ciel pâle se confondait avec la fuite de la plaine. De verte et rose, la nacre de la neige, au fur et à mesure que montait le soleil, s'était changée en reflets bleus et orangés, sous lesquels transparaissait la blancheur. Mais Carruthers ne vit que l'immensité monotone et le calme froid, et il se rejeta dans ses fourrures, d'un air maussade.

— Ah ! Carruthers, Carruthers mon vieux garçon, vous ne voyez pas la vie, la beauté de la vie.

— Vous êtes un poète, Smith.

— Et, par conséquent, un créateur... C'est le lyrisme qui fait les nations, c'est l'analyse qui les défait. Que serait l'Empire sans le chant des poètes, et du plus grand de tous : la Bible.

— O Smith ! ne plaisantez pas par ce froid ! Il est douloureux de rire... Que vient faire la Bible dans tout ceci ?

— Carruthers, mon cher garçon, vous êtes émoussé comme un rasoir qui a coupé du cuir. La Bible... Comment ne voyez-vous pas que la Bible est le plus beau manuel d'impérialisme ?...

— ... O Smith ! de grâce ne blasphémez pas... cela nous porterait malheur... La Bible, manuel d'impérialisme !... Des livres saints !... O Smith !... c'est une honte !

— Il n'y a aucune honte, mon cher Carruthers, à comprendre la Bible... John Knox, dont vous vous réclamez, nous a appris qu'il fallait inter-

prêter la parole sainte dans un sens personnel... Je ne me crois pas plus païen que vous en y découvrant que le peuple élu, c'est le peuple anglais.

— Mais cela s'appliquait aux Juifs, Smith !

— Non-sens !... La terre de Chanaan est pour ceux qui appliquent la politique de Jéhovah ! Elle est pour nous... Et, la voilà !

— ... Quelques arpents de neige !

— Vous devriez être Français, Carruthers. Voltaire l'avait dit avant vous !

— Qui cela ? Voltaire ?

— Un écrivain quelconque, que vous n'avez pas lu. Je l'ai lu, moi... Ah ! Ha ! Ha !... Entre parenthèses, vous si pieux, si bon protestant, Carruthers, n'empruntez plus de citations à ce Voltaire. C'est un infâme païen...

— Mais je vous assure que je ne l'ai pas lu. Smith. Pas une ligne !

Smith sourit. Il avait un sens assez fin de l'humour, chose que Carruthers comprenait à la façon d'un gros dogue. Le haut-commissaire s'amusait fréquemment à taquiner son secrétaire pour le plaisir toujours nouveau de voir le gros garçon peiner à chercher le trait amusant, soigneusement enfermé dans un carquois d'apparence quelconque.

— Mais, Smith *(c'était au moins la millième fois que Carruthers lui posait la question)*, comment pensez-vous entrer à Winnipeg ?

— Mais le plus naturellement du monde.

— Et les patrouilles de métis ? les patrouilles qui ont arrêté l'honorable Mac Dougall ?

— En voyez-vous trace ? Carruthers ?

Carruthers roula autour de lui deux gros yeux inquiets... Smith souriait. Il avait eu la veille un entretien mystérieux avec deux métis anglais,

Hardisty et Johnny Grant. A la suite de cet entretien les deux compères étaient partis tout de suite avec un traîneau chargé de whisky, de jambon, de farine. Smith connaissait assez bien l'état d'âme des gens de la Rivière Rouge, pour être assuré que toutes les vedettes étaient en ce moment groupées dans un bas-fond quelconque de la rivière, bien à l'abri du vent, autour d'un bon feu, en train de boire et de manger, et oubliant, jusqu'à épuisement complet des provisions, tout devoir et toute responsabilité.

— Eh bien, Carruthers ? vos vedettes ?

— Je... Je n'en vois pas.

— Alors... commencez-vous à croire que nous arriverons à Winnipeg ?

— Mais là-bas, comment serons-nous reçus ? Ces gens sont de terribles rebelles.

— Ils sont victimes d'une grosse maladresse, Carruthers.

— Mais Smith, avez-vous réfléchi ?... Il est possible... il est possible qu'ils nous tuent.

— Tout est possible, Carruthers... Mais dans ce cas-là notre mission sera accomplie.

— ... ?

— Ne me regardez pas ainsi Carruthers, avec la faute de ponctuation de vos sourcils qui marquent un accent circonflexe au lieu d'un point d'interrogation. Vous savez très bien qu'en ce cas, le gouvernement britannique enverrait immédiatement un nombre suffisant de soldats pour faire régner l'ordre et respecter l'*Union Jack*. Ainsi, notre mort vengée (ce qui nous importerait peu alors), mettrait le suprême et parfait accomplissement à notre mission... Vous êtes assez bon Anglais pour approuver mes paroles.

Le visage de Carruthers refléta un étonnement candide.

— O Smith, désirez-vous réellement la mort ?

— Carruthers *(il y eut une légère impatience dans la voix de Smith)*, Carruthers, vous ne me comprenez pas du tout... Je dis que notre mort atteindrait au but que nous poursuivons... Je ne dis pas que je désire la mort. Je ne la désire pas... Elle me fait horreur... C'est absolument stupide ce que vous dites là... Un homme mort ne vaut pas plus qu'un chien crevé.

Il y eut un silence que Carruthers rompit.

— C'est affreux de penser à cela.

— Mais n'y pensez donc pas, dit Smith avec un rien d'irritation. Il ne faut jamais penser à la mort, c'est déprimant, et cela empêche d'agir... J'ai eu un frère, peut-être le savez-vous, Carruthers ? un frère qui dort dans le cimetière de Kildonan, à quelques milles à peine de Winnipeg. Il est mort de froid en explorant ces régions... C'était un homme et un gentleman, Carruthers... Cependant, je n'irai pas voir sa tombe.

— Pourquoi ? Smith.

— Parce que, mon cher garçon, il ne faut jamais regarder la Mort, mais la Vie... C'est pourquoi, assez sur ce sujet, je vous prie...

— Mais, Smith, ce pays vaut-il vraiment la peine...

— S'il vaut la peine ? interrompit Smith avec chaleur... S'il vaut la peine ! O Carruthers ! Ce pays tout entier est une mine d'or. Vous le voyez glacé, comme mort, et vous croyez que c'est un cadavre qui dort sous son linceul... Non Carruthers. *(Il fut extraordinairement lyrique, ne connaissant pas le ridicule)*. Non, Carruthers, ce n'est

pas un cadavre. C'est une jeune vierge cachée sous ses voiles blancs... une jeune vierge en robe de noces, et qui dort... Et moi Smith, comme dans les contes de fée, je viens éveiller cette jeune vierge, je vais la baiser sur la bouche, je vais la féconder...

— O Smith, vous êtes *improper !*

Smith éclata de rire, tout son effet poétique coupé par la réflexion de Carruthers. Cet homme épais et lourd était pour le haut-commissaire le plus précieux des enseignements. Il essayait sur lui son éloquence, pour savoir quels sont les mots qui portent, et quels sont ceux qu'il faut éviter lorsqu'on veut convaincre les financiers de la beauté d'une opération. Il prit bonne note de la remarque de son secrétaire, et décida de ne plus employer d'images *improper.*

— Toutes mes excuses, Carruthers. Toutes mes excuses... Mais ce pays sera couvert de champs de blé qui onduleront au vent sur les mêmes rythmes que les plis du pavillon de l'*Union Jack...* Les gentils sèmeront ce blé. et les fils du peuple élu le récolteront.

— Vous comptez vraiment dépouiller ces gens ?...

— Qui parle de les dépouiller ?... Nous leur ferons la place qui leur est dûe. S'il en est quelques-uns qui nous paraissent intéressants, nous les élèverons à nous, à condition bien entendu, qu'ils deviennent de bons et loyaux sujets de l'Empire... Les autres travailleront, ou crèveront.

— C'est affreux, Smith, les pauvres gens...

— Oh ! Carruthers ! pour un protestant, vous m'étonnez. Était-ce la peine que nos ancêtres libérassent notre formation intellectuelle de toute la sensibilité du Nouveau Testament, pour ne garder que la Bible et ses enseignements virils ?

L'Évangile, c'est un rêve socialiste. Que serait l'Angleterre si elle était catholique ?... Un pays d'utopies humanitaires. C'est-à-dire rien... Qui a fait l'Angleterre ?... Cromwell et John Knox.

— Et Guillaume d'Orange ?

— Je ne suis pas orangiste, mon cher garçon. Guillaume ne fut qu'un instrument. Il fut le levier, il ne fut ni le cerveau ni le bras... Ce qui ne m'empêche pas de rendre hommage aux orangistes... Rappelez-vous mon cher, le bel élan de loyalisme qui, lors de la déclaration d'indépendance des États-Unis, secoua tous ces gens-là... Ils quittèrent leurs fermes prospères, et le home fondé par leurs pères, et à pied, à travers des milliers de milles de forêt, pleines de sauvages cruels et affreux, où la mort sous toutes ses formes... et les plus hideuses... les guettait à chaque détour du sentier, ils sont venus fonder la colonie d'Ontario... Le Dominion est en grande partie leur œuvre... Ce sont eux qui nous ont conservé le Canada au temps des insurrections de la province de Québec... Mais aujourd'hui... Carruthers ! Carruthers ! chut... là... là... regardez. Carruthers... le loup.

De derrière un petit monticule de neige, effronté et tranquille, vaquant à ses propres affaires, sortait un *coyotte*, un petit loup des prairies. Il leva en l'air son museau pointu. Une seconde, il regarda les intrus, qu'il jugea simplement ridicules, et non pas, pour l'instant, dangereux... Il les méprisa... Il tenait depuis des heures la trace d'un lièvre, et il avait quelques raisons de supposer qu'un excellent repas n'était pas loin... Il fit un bond dans la neige, le dos courbé un instant, la gueule déjà basse et ouverte. La seconde d'après il lançait en l'air le « jack » énorme, fourré de blanc,

et qui s'empourprait déjà de sang... Cui... Cui... u...u...ui... Cu... ui... Les pattes de la victime griffèrent inutilement l'air, avant de pendre inertes... Le chasseur, sa proie à la gueule, fila la queue basse.

— Pas besoin de métaphysique, mon vieux Carruthers, dit Smith... La voilà la leçon de choses toute trouvée.

Carruthers réfléchit un instant, avant de s'écrier, tout à la joie d'avoir compris :

— Oh ! je vois, je vois.

— C'est encourageant, dit Smith entre ses dents.

Il songeait que *son* peuple, était peut-être un peuple de loups... mais combien de ces loups mourraient de faim, s'ils n'avaient de temps à autre un bon chef de file...

*

Le traîneau fila. A l'ouest et au sud, l'horizon de neige se confondit avec les vapeurs claires, qui suintaient le long de la coupole argentée du ciel. A l'est et au nord, une ligne d'arbres ourlait la plaine d'un feston brunâtre.

Smith murmura :

— Une perle, ce pays. Une perle chatoyante en hiver... Une couronne d'épis d'or en été... Beau joyau, pour l'impériale collection...

Il rit et continua :

— Il y a des gens qui mettent leurs colonies en devanture... Elles ne servent à rien qu'à tenter le marteau du cambrioleur... Pas de ça au Canada... Du commerce, du commerce... et du blé, du blé, encore du blé pour faire rouler *mes wagons*.

Carruthers, assoupi, ne releva point ce propos. Smith continua à monologuer :

— Ce Riel... un rude gars tout de même... *(Il rit dédaigneusement)*. Un primaire évidemment, mais de l'énergie... Ha... Ha... Et dire que la France entretient un consul dans ce pays... Pourquoi faire ? Mon Dieu, pourquoi faire ?... Pour faire des politesses et dire : « après vous mon cher Gaston »... C'est ce qui a remplacé le « tirez les premiers, messieurs les Anglais »... Évidemment, un consul doit être poli... pour masquer autre chose... Des hommes comme ce Riel... Et il ne leur servira à rien, à rien... Ha ! Ha ! quel gaspillage... Ah ! ce n'est pas nous qui aurions laissé échapper l'occasion, quitte à la désavouer en cas d'échec... Ah ! Ha ! Ha ! Nous avons une fière chance d'avoir affaire à ces gens-là... Un bon conseil à Riel, une petite difficulté diplomatique, quelques millions au Sinn-Fein, et nous étions perdus, à moins d'arriver à lâcher sur la France le dogue prussien... Gageons que M. de Bismarck a plus de renseignements que le quai d'Orsay... Le dogue prussien sur la France... Cela viendra... Cela viendra... Il n'est pas bon pour un pays d'être le rival de l'Angleterre...

Il claqua l'un contre l'autre les moufles de fourrure à crispins qui protégeaient ses mains contre la morsure du vent. Carruthers réveillé eut un sursaut. Il balbutia :

— Vous dites ?...

— Je dis, Carruthers, priez le Seigneur que notre pays continue à se laisser guider par les faits, et à ne point se leurrer d'idées, c'est-à-dire de mots, c'est-à-dire de rien du tout.

— C'est un verset des Livres saints ? interrogea

sérieusement Carruthers, en tournant une tête grave (comiquement grave, remarqua Smith en lui-même).

— Oui, Carruthers. C'est un verset du Livre des Rois.

Smith ne sourcilla pas.

— Ah ! je ne le connaissais pas, bâilla le secrétaire. ...Pour l'amour de Dieu, Smith, quand arriverons-nous ?

*

Cependant, le soleil baissait sur l'horizon, attiré par quelque ressort invisible derrière une gaze presque transparente, tissée de fils pourpres. L'astre hésita un instant à choir, et les nacrures de la neige changèrent encore, dans un jeu très délicat d'ombres et de mauves translucides, et qui laissaient, à travers leurs glacis, transparaître quelques blancheurs. Un fil d'or oblique retenait encore le soleil suspendu au firmament, et se reflétait en zig-zag rouge. Le fil se cassa, se renoua ; puis se rompit définitivement, et le soleil, entraîné par son poids, dégringola lourdement dans l'au-delà. Il jeta encore quelques lueurs roussâtres avant de s'éteindre. La plaine devint d'un bleu argenté.

Cependant se levait un mauvais petit vent du Nord-Ouest. Il travaillait très bas comme un ouvrier accroupi, à niveler la neige, d'une rape mordante qui faisait : sip... sip... sip... sip... et il soufflait cette limaille au fur et à mesure de son labeur. Elle roulait en volutes légères, pailletées de phosphorescences, s'attardant dans un creux, sautant sur une crête, s'attardant encore dans un creux

nouveau, jusqu'à ce qu'elle atteignît les voyageurs qu'elle fouaillait cruellement au visage.

Mais déjà Lavallée avait contourné Saint-Norbert, où il était dangereux de chercher à passer. Il avait pris un sentier, qui serpentait à travers un bois, où la neige était coupée de profondes pistes de lièvres qui avaient rongé l'écorce des jeunes trembles. Abrité du vent, maintenant, le traîneau fila, fila, faisant à peine gémir la neige au passage. A l'est des chiens aboyèrent.

Puis, tout à coup, les voyageurs descendirent un brusque raidillon. Smith, toujours prêt à tout, se cramponna ; Carruthers, endormi, fut violemment projeté dans la neige. Il se releva sans mal, mais poudré de blanc, et blasphémant atrocement (« chose grave pour un chrétien », ironisa Smith).

On traversa l'Assiniboine, on remonta l'autre berge, plus escarpée encore. Un mille ou deux à travers bois... Puis, une grosse masse percée de lumières... C'était le fort Garry.

*

Un métis les arrêta. Déjà Lavallée se faisait reconnaître...

— Eh ! là ! mon doux ! c'est toié, Pierre Ouellette ?... C'est moié Lavallée, te sais ben, Lavallée... Pierre Lavallée, ton cousin.

— Eh ! j' pouvais-t'y donc t'y r'connaît'... Y a des années quasiment qu'on s'est pas vus.

Tandis que Lavallée parlementait ainsi, jouant dans la perfection le rôle qui lui était assigné, les deux compères, Smith et Carruthers (ce dernier mal éveillé), se faufilèrent aussi adroitement que

possible dans la salle commune. Quelques vigoureuses bourrades du haut-commissaire empêchèrent son secrétaire de tomber endormi par terre, pendant qu'il suivait l'irrésistible impulsion donnée par la main gauche de Smith.

Dans le grand hall s'élevait une telle fumée de pipes, qu'au milieu des volutes bleues (et acres). Smith ne distingua tout d'abord qu'un indistinct grouillement de têtes et de voix. La seconde d'après, c'était déjà une cohue de bavards qui riaient et s'interpellaient dans tous les idiomes en usage dans la prairie. Et il commença à distinguer quelques figures, celle par exemple d'Antoine Morin, pentagonale *(Un angle aigu formant crâne — et sans doute des idées à trancher le nœud gordien, sourit Smith)*. La face était aplatie, couleur de saumon fumé, fissurée obliquement de deux trous de tirelire. *(Commode pour mettre ses économies, pensa le haut-commissaire... Ces trous de tirelire, a bien considérer, n'étaient pas si commodes que celà, à cause de leur forme en accent circonflexe renversé qui nécessitait une monnaie spéciale... tiens... c'étaient les yeux)*. Deux pinceaux de poils gris, irréguliers et faunesques, complétaient le signalement de Gros-t'Ours... Alors quelqu'un appela par son nom Lépine, à la grande joie de Smith qui savait de lui que c'était le plus actif des lieutenants de Riel. Il examina à loisir ce profil tout en nez et en menton, l'un et l'autre crochus, et qui cherchaient visiblement à se joindre. *(C'était sans doute pour cela, supposa Smith, que Lépine ne parlait qu'à regret, parce qu'alors ces deux appendices, violemment séparés, le lui reprochaient avec véhémence)*... Puis il se demanda si, dans la ronde et rieuse figure de Charlie Gosselin, pareille à un fro-

mage de Hollande, il aurait quelque chance de rencontrer le rat de la fable.

Une gigantesque théière ronronnait sur le poêle, et des hommes allaient et venaient, un sandwich au lard d'une main, une tasse de fer-blanc de l'autre, chercher le liquide noir et brûlant dont ils arrosaient leur frugal repas. Smith se décida à traverser la cohue. Il entraîna Carruthers, que l'odeur de la mangeaille réveillait, en lui rappelant qu'il avait le ventre vide. Le pauvre secrétaire pestait en lui-même contre l'indifférence de son chef en matière de bons repas copieux, faits trois fois par jour, à heures fixes.

Confiants dans leurs sentinelles, et d'ailleurs totalement indifférents, pour l'instant, à tout ce qui n'était pas boire et manger, les métis n'accordaient aucune attention à ces deux hommes vêtus de fourrures qui circulaient tranquillement entre les groupes.

Le haut-commissaire monta les marches de l'escalier sombre, pour se mettre à la recherche de Mac Tavish. Il se heurta à un homme qui jura en français et qui demanda sévèrement :

— Qu'est-ce que vous sacrez icite ?

— Pouvez-vous m'indiquer la chambre de Mac Tavish ? demanda Smith en trop bon français.

L'accent, presque celui de la mère-patrie, si différent de l'accent métis, et le « vous » auraient seuls suffi à la trahir... La voix dit avec une grande autorité :

— Oh ! qu'est ceci ?... Des Anglais... Mac Tavish ?... Venez avec moi, je vous prie...

Ce « je vous prie » eut pour Smith la valeur d'un ordre formel. Il ne chercha pas à le discuter, et suivit docilement, arrangeant dans sa tête des com-

binaisons dont aucune ne lui paraissait la plus simple, et par conséquent la seule bonne. Avant qu'il eut eu le temps de faire son choix parmi les stratagèmes qui s'imposaient à lui, il se trouva dans une petite pièce, mal éclairée par une lampe à huile dont la mèche charbonnait. L'inconnu se retourna, et Smith vit un géant aux yeux intelligents, à la figure énergique; et, en même temps, assez douce. *(Il fallait en profiter, songea Smith)*. L'homme portait une jaquette brodée, en peau d'orignal, dont les franges pendaient à ses épaules, et à ses bras.

Smith eut une inspiration :

— Vous êtes monsieur Riel, n'est-ce pas ? Je suis heureux de vous connaître.

Et il lui tendit la main, que Riel prit machinalement. Cependant le métis se ressaisit.

— Oui, je suis Riel. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Oh ! pas un ennemi, fit Smith en riant avec bonhomie.

Il admirait tout en parlant la belle stature du chef, et celui-ci, qui s'en aperçut, fut flatté. Le haut-commissaire continuait :

— Je suis Smith. Donald A. Smith est mon nom. Je suis un des directeurs de la Compagnie et je venais voir notre agent, monsieur Mac Tavish, pour le règlement de nos comptes qui sont en retard.

— Je connais votre nom. Mais comment diable êtes-vous passé ?

— Ma foi, répondit Smith en riant, je n'en sais rien non plus... Le plus naturellement du monde, je suppose... Nous autres, gens paisibles, nous n'inspirons évidemment de crainte à personne.

Riel fronça le sourcil. Mais cela, c'était une affaire

avec Janvier Ritchot, et elle ne regardait pas l'Anglais. Il continua son interrogatoire.

— Quelles sont les nouvelles d'Ontario ?

Smith le regarda en dessous :

— On dit que la Confédération Canadienne a été proclamée le mois dernier.

Riel fit un mouvement si violent que le parquet trembla ; sur les étagères, sur les meubles, les objets les plus divers vibrèrent. Smith retint Carruthers qui, endormi debout contre la porte, allait glisser sur le plancher. Le métis s'éleva en protestations véhémentes :

— La Confédération, la Confédération... Sommes-nous du bétail ? Monsieur Smith ? je vous le demande ? pour qu'on nous vende de la sorte... Et votre damnée Compagnie encore... Qui vous a fait vivre ?... Nous,, n'est-ce pas, nos pères et nous... Et vous nous vendez, nous des gens paisibles, nous les fils des hommes qui ont conquis ce pays sur les sauvages, et qui ont ainsi permis à votre Compagnie de vivre et de s'enrichir... Monsieur Smith !... Et maintenant vous...

— Pas nous ! coupa sèchement Smith.

— Pardon ! ne m'interrompez pas !... Vous disposez de nous sans même daigner nous consulter... On a envoyé un gouverneur, un gouverneur illégalement nommé ! puisqu'il y a trois mois, quand il s'est mis en route, la Confédération n'existait pas... Ce Mac Dougall... L'avez-vous vu ? demanda-t-il brusquement.

Smith éluda la question.

— Monsieur Mac Dougall n'est plus gouverneur. Il a été relevé de ses fonctions. L'ignoriez-vous ?

— Eh ! que m'importe ! Après celui-là, on en enverra un autre.

Smith tâta le terrain.

— On parle d'un haut-commissaire, avec pleins pouvoirs pour arranger les choses au mieux des intérêts de chacun...

— Au diable votre commissaire... Nous ne le laisserons jamais arriver... Ah ! ce qui s'est produit pour vous ne se reproduira plus... Oh ! je vais donner des ordres...

— Soit, dit Smith imperturbable. Me laisserez-vous voir Mac Tavish, maintenant ?

— Le diable, si vous voulez.

— Merci, je n'en demande pas tant.

*

Riel descendit quatre à quatre les escaliers. Il bouscula les groupes, et sa colère visible fit baisser d'un ton les conversations les plus animées.

— Qui est de garde ? demanda-t-il d'une voix qui ne présageait rien de bon.

Il y eut un silence. Mais Riel ayant répété sa question avec un juron, quelqu'un se décida à répondre :

— Pete Ouellette.

Riel sortit et une voix dit :

— Ah ! c' pauv' chien d' Pete, quoi c'est-y qu'y va y prend'. A r'garde mal pour cettuy-là quand not' Louis Riel y s'bardasse de même.

Pierre Ouellette causait encore avec Lavallée, auquel s'étaient joints Johnny Grant et Hardisty, qui, après avoir rempli leur tâche, c'est-à-dire saoûlé à mort les vedettes de la prairie, étaient venus au fort pour avoir des nouvelles de Smith — et sans doute aussi pour taper dans sa bourse si l'occasion s'en présentait.

Ils en étaient aux :

— Et comment ma cousine Flora y s'arrange-t'y ?

Et aux :

— Ah ! ben, mon homme, not' oncle Hermidas ? ah ! pour cettuy-là, on l'a mis en terre à c't'automne.

A ce moment-là, Riel, comme un bolide, fonça dans le groupe, et il ne fut plus question de parents, morts ou vifs, ou pauvres, ou riches.

— Ah ! mon sapré maudit torvieu d'enfant de chienne, tonna le chef. C'est-y d' même que tu fais ton métier. Ah ! t'en es un joli bâtard de laisser entrer icite des étrangers... Des Angliches encore...

Emporté par la colère il frappa Ouellette au visage. Le métis chancela sous le poing de Riel, et une moitié de son visage devint noire, tandis que l'autre devenait livide. La figure mi-partie ouvrit la bouche pour balbutier

— Ah ! j'a fauté ! j'a fauté !

— C'est bon, s'impatienta Riel. J' t'a compté ça, on n'en parle plus. C'est fini ; t'as fauté, t'es puni, c'est *absolutionné*, tu redeviens bon homme à présent... Mais toié, mon maudit Pierre Lavallée, face d'Iscariote ! combien que t'as touché d'argent du diable pour nous vendre ? Ah ! t'amènes des Angliches, à c't'heure, que tes frères sont en guerre avec eux.

Lavallée se rebiffa.

— Oh ! Oh ! Louis Riel... Qu'est-ce que je te doiés ? T'es pas mon patron... J' suis pas assermenté à toié ; ni à personne... J' t'ai-t'y d'mandé un maudit sou ?... C'est-y toié qui m' fait vivre ?... Y en a qui disent que la politique y fait des fainéants... Moié, j' travaille... J' suis t'engagé à Smith que t'as rien à y voière. Ça t'argarde pas.

— Et t'y penses-t'y mon torvieu de Christ ? dit Riel, qui parlait savamment le patois métis, et tu penses-t'y que moié, Louis Riel, je suis revenu des États pour les chiens ?... Non, je suis revenu pour vous faire libres, vous aut', métiffs, dont je suis et dont tu es. Entends-tu, sacré bâtard ?

— Bâtard, moié...

Sous le coup de la colère, Lavallée mit le pistolet à la main. Mais le coup partit en l'air. Avec une prompte décision, Johnny Grant, courtaud, rond et pansu comme un tonneau, mais agile, l'avait, d'un revers de bras, ceinturé et jeté par terre. Il s'assit sur Lavallée, dont le corps à moitié étouffé restait immobile, tandis que les jambes gigotaient dans le vide, à la hauteur des épaules de Grant. Celui-ci le maintenait de son poids, et lui, encerclant les deux poignets d'une seule de ses énormes pattes, lui dit :

— Fais-y pas l'idiot... Tuer un chrétien, c'est du vilain çà...

Et s'adressant à Riel :

— Tu sais bien que je suis-t'un métiff anglais, moié, et pas trop avec toié, rapport que je sais guère si tu es ben l'homme qu'y nous faut. *I dont care a damn*, ajouta-t-il en anglais, *I saved your life, Louis, and I guess you owe me that much.* (Cela ne fait rien, je t'ai sauvé la vie, et je crois que tu es mon débiteur).

— Je m'en sacre bien d'être en vie, s'écria Riel emporté par la colère.

Il eut tout de suite honte de son ingratitude. Sa voix s'adoucit et il continua en tendant la main à Grant :

— Tu as raison, Johnny. Je te dois la vie, et je ne suis pas homme à l'oublier.

— C'est bien, dit Johnny sobrement. Considère les deux Anglais comme nos amis, et nous sommes quittes.

— Tu n'as pas peur que je les mange ? demanda Riel. En tous cas je ne leur ferai pas de mal.

Terriblement agité, gesticulant de ses longs bras maigres, Lépine accourut.

— Riel ! criait-il, Riel ! où es-tu ?

— Me v'là, laisse-moié donc causer avec Johnny Grant.

— Que l' diable y emporte Johnny, te bavasseras avec lui eune aut' fois, répondit avec impatience le lieutenant. Y a ben d'aut' affaires, là-y-haut. Viens que j' ty dis... Viens-t'en... Viens-t'en vite.

Il prit Riel sous le bras et l'entraîna. Tout en courant, dans la cour neigeuse d'abord, puis à travers la grande salle encombrée mais qui livra un passage, comme frayé par une faux, enfin dans les escaliers, le chef métis demandait des explications, mais il n'obtenait que des réponses confuses et exaspérantes, et les noms de Mac Tavish, Cowan, Smith bourdonnaient à ses oreilles, sans qu'il sût au juste comprendre de quoi il s'agissait.

Il se trouva dans la chambre de Mac Tavish, en présence des trois hommes dont les noms dansaient ainsi leur gigue incohérente sur les lèvres de Lépine. Smith était assis sur une chaise, les pieds sur la table encombrée de papiers, pouponnant son coude droit replié dans sa main gauche ; Mac Tavish se tenait debout derrière lui, étirant sa longue barbe blanche, et disant d'un air très grave : Aoh ! Aoh !... Aoh ! Aoh !... ; Cowan, sa figure scotto-judaïque toute en courbe, dans un encadrement de crépelures, riait d'un air particulièrement satisfait, qui donna à Riel l'envie de le gifler ;

et sur le lit de Mac Tavish, une forme humaine ronflait, reniflait et bavait, — un Carruthers endormi dans un cauchemar pesant, qui le secouait de soubresauts nerveux.

A l'entrée de Riel, Smith enleva de table ses pieds chaussés de pantoufles de feutre, éculées, trop grandes, prêtées par Mac Tavish. Il se leva et tendit la main au métis.

— Monsieur Riel, veuillez vous asseoir je vous prie. Ce monsieur avec vous, monsieur Lépine je crois...

— Oui, mon premier lieutenant.

— Enchanté... Eh bien, mais il n'est pas de trop, je suppose. *(Smith se tourna vers ses deux compagnons)*. Vous permettez, n'est-ce pas ? *(Ils acquiescèrent d'un signe de tête)*. Monsieur Lépine, charmé de vous rencontrer... mais je n'ai pas de siège à vous offrir... Monsieur Riel, vous êtes, me dit-on *(il regarda du coin de l'œil l'effet de ses paroles)*, le chef du Gouvernement Provisoire. *(Ces deux mots prononcés avec emphase)*. Nous avons donc à collaborer ensemble. *(Riel eut un haut-le-corps)*... Prenez connaissance de ces papiers qui m'investissent de certains pouvoirs... de certains pouvoirs... *(Il retarda son effet en cherchant ses mots... Riel l'observait avec attention)*... de certains pouvoirs... Oh ! qui n'infirment en rien le titre que vous tenez du vœu de la nation... Je suis le haut-commissaire du gouvernement canadien.

Et il poussait vers le métis un large parchemin orné d'un sceau gigantesque en forme d'étoile rouge.

— Le haut-commissaire ! s'écria Riel ébahi en jetant les yeux sur le document... Le haut-commissaire...

L'étonnement fit place à la fureur. Il rugit si violemment que Carruthers s'éveilla presque.

— Nous ne reconnaissons ni haut-commissaire, ni gouvernement canadien... Et d'abord monsieur Smith, quel que soit votre nom... vous m'avez... vous m'avez... *(sa voix s'étrangla de colère, et il porta la main à sa gorge comme pour en extraire les mots les plus acides à la façon dont on exprime le jus d'un citron)* vous m'avez menti.

— Menti ! hurla Smith très rouge.

Mais le haut-commissaire se calma par un violent effort, et reprit doucement :

— Ne nous emportons pas, monsieur Riel, en quoi vous ai-je menti ?

— Vous m'avez tout au moins caché votre véritable qualité... Vous m'avez dit que vous étiez un employé de la Compagnie.

— Certes, je suis un employé de la Compagnie. et des plus grands. Je suis un des directeurs, et je puis profiter de l'occasion, monsieur Riel, pour vous assurer que *notre* Compagnie ne vous cherchera pas noise pour certaines irrégularités, ou pour des réquisitions... dont nous admettrons la légitimité. et qui seront, si vous voulez bien, notre contribution à votre... à votre beau mouvement national.

— Vous moquez-vous de moi ? gronda Riel... Voilà de bien belles paroles. — Elles peuvent habiller de bien laides choses.

Avec son incompréhension habituelle des finesses, Mac Tavish crut bon d'intervenir ; il passa une main caressante sur sa barbe et dit :

— Ah ! monsieur Riel, j'ai bien connu votre défunt père, c'était un...

— Oui, interrompit le métis, vous me l'avez déjà

faite, celle-là, mille fois... Chacun de vos mensonges débute ainsi... Je ne donne plus là-dedans, moi !

Smith reprit d'un ton de voix égal :

— Monsieur Riel, nous nous écartons de la question. Permettez-moi de la poser de nouveau.

— Je... Je...

— Mais laissez-moi donc parler à *mon tour*, vous verrez qu'on arrivera à s'entendre. Voici ce que vous voulez. Vous voulez être consulté sur les compensations à accorder aux métis par la Couronne britannique... C'est une demande juste... Vous voulez qu'on respecte votre langue et votre religion... C'est encore une demande juste, et Mgr Taché, qui est d'origine française, et qui est votre chef religieux, sera chargé de cela... Vous voulez qu'on reconnaisse votre gouvernement provisoire... Je suis là pour cela... Nous sommes d'accord, n'est-ce pas, et voyez comme c'était simple.

Machinalement, Riel murmura :

— Oui.

Smith dissimula sa joie. Elle n'en était pas moins réelle. Il avait su dès le premier contact éluder la question dangereuse : la promulgation de la constitution du Manitoba et de la Confédération Canadienne sans l'aveu des principaux intéressés. C'était pour lui le plus important, parce que tout son système de chemin de fer reposait financièrement là-dessus. Il se flattait qu'ayant réussi à donner quelque satisfaction aux métis, il leur imposerait, à son heure, sa volonté. Il s'attacha immédiatement à poursuivre ses avantages :

— Vous autres, métis français, vous formez environ la moitié de la population, n'est-ce pas, monsieur Riel ?

— Environ, dit Riel.

— Ah ! monsieur Riel, laissez-moi vous dire combien j'ai été heureux de lire le sage appel que vous avez fait à vos frères d'origine anglaise... Vous êtes tout à fait digne d'être le chef de ce gouvernement provisoire, et comptez sur mon appui pour réunir à vous les suffrages des métis anglais... Vous leur donnerez dans le conseil un nombre de représentants égal à celui des vôtres, et ce sera parfait... Je suis votre homme, monsieur Riel.

Et baissant tout à coup la voix, il décocha à Riel la flèche qu'il gardait pour la dernière, la plus aiguë, la plus barbelée...

— Monsieur Riel, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner d'un de vos amis... Monsieur O'Donoghue revient... Il n'a pas pu s'entendre avec ses frères irlandais.

Il omettait de dire que lui, Smith, à grand renfort de promesses et d'argent, avait tenu dans ce jeu les cartes de la diplomatie britannique... Il vit pâlir Riel ; il lui tendit la main, et avec une sympathie qui n'était pas feinte cette fois, et qui alla droit au cœur du métis :

— Monsieur Riel, ne vous désolez pas. Vous ne savez pas tout ce que vous vous épargnez d'ennuis pour l'avenir. Vous pouvez absolument compter sur moi pour faire de ce pays un grand pays... C'est une belle contrée ténébreuse, et il n'y manque qu'un peu de lumière. Donnez des ordres, je vous prie, pour qu'on n'entrave pas mon action qui vous sera propice.

*

Sa joie d'avoir gagné la première bataille empêcha Smith d'aller prendre un repos immédiat.

Il exultait d'avoir si adroitement engagé la partie. De son terrible voyage, il ne sentait plus ni fatigue, ni lassitude, mais seulement un violent désir de respirer largement l'air de la nouvelle province qu'il allait donner à l'Empire.

Il descendit dans la cour. Les poumons dilatés, il se laissa emporter par son lyrisme. Il se traduisait toutes les émotions en images riches et magnifiques... La journée avait été de nacre et de perles, serties d'argent et de vermeil... maintenant la nuit était une gemme non pareille, la neige toute d'améthyste, le ciel taillé dans un immense saphir... Il tendit les mains pour y laisser pleuvoir l'or des étoiles... Mais c'était le présent cela... Il se complut à imaginer le futur, suivant les mêmes décors de joaillerie... Un printemps de turquoise et d'aigue-marine... un été de lapis-lazulli et d'émeraudes... Un automne de rubis, de topazes et d'opales, enchâssés dans l'or le plus pur... Puis il éclata de rire, car il professait pour les mauvais poètes le mépris le plus profond. Il sentait en lui palpiter de plus vastes choses, et il se demandait combien de paroles éloquentes seraient perdues, avant qu'il parvînt à convaincre les milieux financiers d'allonger, à travers les rivières, les forêts, les lacs, la prairie, les marais et les montagnes, rail après rail, l'immense serpent du *Canadian Pacific*, qui devait, un jour, selon l'estimation de Smith, faire ruisseler dans les cargos à destination de l'Europe, le blé dur et roux de l'immense Empire, et remplir les caisses des financiers anglais de tout l'or, sué goutte à goutte, par le labeur acharné de milliers et de milliers d'émigrés.

VII

Riel convoqua les assemblées. Les petits traîneaux, garnis de foin, et traînés par des chevaux caparaçonnés de grelots, amenèrent au fort Garry la foule nerveuse et bruyante des métis anglais, venus à travers des pistes neigeuses, vernies par les patins criards des véhicules. Fiers de leurs harnais bien entretenus, de la peinture rouge, verte ou noire de leurs traîneaux, de leur origine dominatrice, les métis anglais toisèrent de haut leurs demi-frères. Pour eux, les métis français étaient issus de deux races vaincues. D'ailleurs, tous ces jours derniers, et particulièrement à l'occasion du nouvel an (1870), Smith, mince et souple, était descendu de traîneau à toutes les portes, à Selkirk, à Headingsley, à Kildonan, suivi de Carruthers, morne et parfaitement inutilisable, sinon comme contrepoids au véhicule (dans les virages), et de Johnny Grant, qui portait avec un respect averti, une cruche de grès, inépuisablement pleine de whisky acre et fort, qui servait à amorcer la conversation. Quand les intéressés avaient pu se former sur la liqueur une opinion étayée sur des arguments nombreux, Smith prenait la parole.

Il parlait d'abord de conciliation ; puis des grands

projets du gouvernement canadien, et de la prospérité future du pays ; à ce moment, il s'interrompait pour appeler les enfants, et leur distribuer quelqu'argent, avec la certitude calculée que, dès qu'il aurait tourné les talons, cet argent passerait, — non sans braillements, pleurs et grimaces, — de la main des morveux à la poche des parents ; alors, insidieusement, par des chemins détournés, connus de lui seul, il amenait les métis anglais à parler du mépris (véritable ou imaginaire), que les blancs avaient pour eux. Alors se révélait l'astuce du haut-commissaire... Il baissait la voix, approchait héroïquement sa figure de l'haleine empuantie de tabac et d'alcool de son interlocuteur, et lui soufflait dans le nez cette insinuation : c'est que, chez le métis, ce n'est pas le sang indien qui fait le sauvage, mais bien le sang français. Ayant fait son profit de maints racontars de Johnny Grant et de Pierre Lavallée, il prouvait ses dires par des exemples concluants. Après quoi, il achevait, quelque peine qu'il y eût, à emplir de whisky des hommes, dont certains pouvaient être soupçonnés d'avoir une communication avec le sous-sol, tellement ils pouvaient absorber de liqueur, (pensait-il). Certain, alors, d'avoir atteint son but, il partait plus loin recommencer le même petit jeu, toujours gagnant.

*

Cependant, au fort Garry, Lépine et Goulet s'aperçurent de ce mépris. Ils en parlèrent hautement, amèrement, et Smith, qui circulait de groupe en groupe, sournoisement affairé, put craindre un instant qu'une bagarre ne se produisit. Mais Mac-

Dermott, Grant, Norquay, étaient des politiciens avisés, sachant que celui qui s'abaisse sera élevé, et, avec forces excuses, ils arrivèrent à rétablir une cordialité, toute apparente peut-être, mais suffisante pour éviter une catastrophe.

Hamarstyne, placide et de bonne humeur, se multipliait. Il était parfaitement bien disposé, sa femme, lui donnant maintenant plus de preuves de tendresse que jamais, et il se sentait pour Riel une véritable affection.

Mais, dès les premiers discours, l'assemblée devint une houle de têtes s'élevant et s'abaissant, ondoyant et déferlant, au milieu d'une tempête de cris et de huées, et l'on put craindre un instant que Riel se portât à quelques voies de fait envers Mac-Dermott. Ce dernier, monté sur l'estrade, réclamait impérieusement la présidence, parce que, disait-il, « il était plus capable de parler longtemps que Riel et de sortir à n'importe qui un nombre d'arguments suffisant pour le faire dormir deux heures ». Smith fut le seul qui comprit tout ce que l'involontaire naïveté de Mac-Dermott contenait d'inconsciente, mais définitive satire contre le régime démocratique envisagé en général. Riel répondit par des considérations du même ordre, qui mirent le comble à la fureur de Mac-Dermott. Une bataille fut imminente. Des encouragements volèrent à l'égard des champions des deux camps. Il fut un instant probable que le chef du gouvernement serait le meilleur boxeur des deux. Mais Hamarstyne sauva la situation. Il surgit entre Riel et Mac-Dermott, et les sépara de son épaisse personne. Il prit leurs mains droites et les unit dans la sienne. La main dans la main, Mac-Dermott et Riel continuèrent à s'accabler réciproquement d'in-

sultes, curieusement documentées, au point de vue généalogique. Mais la foule, trompée par le geste, se répandit en une acclamation soudaine. Des voix diverses demandèrent que Riel et Mac-Dermott se donnassent le baiser de paix. Hamarstyne, avec un sérieux comique, leur prit le cou, et les étranglant à moitié, inclina l'une vers l'autre les deux figures rageuses. Les deux hommes avaient envie de mordre, mais, entraînés par le côté drôle de la situation, ils ne purent s'empêcher de rire, ce qui les réconcilia presque. Riel dit à mi-voix :

— Quel bétail !

Mac-Dermott approuva de la tête, et, du coup, tendit à son adversaire une main que celui-ci serra. Les deux hommes, d'un seul regard, échangèrent leurs impressions désespérées sur la sottise humaine.

Pour couper court aux discours, Hamarstyne, qui jouait le rôle difficile d'un arbitre absolument neutre, demanda, avec l'appui de Riel et de Mac-Dermott, qu'on nommât immédiatement vingt représentants français et autant d'anglais. Les acclamations s'enflèrent au point que les murs semblèrent se déformer. Des noms prononcés au hasard furent approuvés à mains levées. Le pandémonium empêchait d'ailleurs toute voix de se faire entendre. Et il fallut aussitôt renvoyer la séance au lendemain. parce que l'assemblée réclamait avant tout qu'on bût à la santé des nouveaux élus.

Riel, la mort dans l'âme, dut se couvrir, et s'empresser de consigner le piquet de jour, sachant bien que deux heures plus tard, toute la colonie, saoûle, se diviserait en deux nouveaux partis, d'ailleurs nullement hostiles l'un à l'autre, celui des ivre-

morts, qui cuveraient leur whisky dans les écuries, dans les étables, ou même dans la neige, et celui des ivre-vivants, qui danseraient des gigues au son des violons criards, ou qui pinceraient dans l'ombre les fesses des femmes excitées et des vierges en péril.

*

Riel sentait bien que Smith le roulait, le « bittait », comme il disait en canadien. Mais, Smith était un adversaire insaisissable, si petit, si mince, si fluet, parlant avec une politesse exquise, d'une voix douce et irrésistiblement insinuante, toujours prêt à obliger, même ceux qui lui témoignaient le plus d'animosité, leur donnant volontiers de très sages consultations, parfaitement capable de soigner une vache malade, ou sortant de sa poche un cachet de quinine pour un gosse fiévreux, et, surtout, ayant une inépuisable réserve de whisky et de menue monnaie.

Par exemple, Schultz s'échappa mystérieusement de sa prison, et il n'y eut pas moyen de convaincre Smith de la moindre complicité. Au contraire, il offrit spontanément ses services, et parut véritablement désolé, quand Riel les déclina ; lorsque Pat' O'Donoghue revint, furieux d'avoir manqué son entrevue avec les chefs du parti sinn-feinner américain, il ne put jamais soupçonner (tant Smith lui offrit de lui faciliter un nouveau voyage), que le haut-commissaire avait passé par là, — et, avant lui, — et qu'il y avait laissé une partie de son escorte ordinaire, *la cavalerie de Saint-Georges.* D'ailleurs, Smith s'en allait, « très heureux de voir régner la concorde ». *(Ici, il souriait, et serrait*

avec effusion la main de Riel)... « Il rendrait compte à Ottawa de l'excellent état d'esprit, et du parfait génie d'organisation de monsieur Riel »... *(Un regard de coin, pour s'assurer que la flatterie avait porté)*... « Mgr Taché, dès son retour de Rome, serait muni de tous les pouvoirs nécessaires »... *(En lui-même, Smith ne pouvait alors s'empêcher de se décerner un magnifique brevet de grand diplomate, Il avait semé la discorde, et laissait à l'archevêque une situation telle, que ce prélat serait obligé de capituler, ce qui le brouillerait avec les métis)*... « Pour lui, Smith, il s'estimait très flatté d'avoir rencontré M. Riel, d'avoir eu le grand honneur de collaborer... oh ! si modestement avec lui... et d'avoir pris de lui des leçons qu'il n'oublierait jamais ».

Riel, lui-même, bien que la flatterie endormît un peu sa rancune d'une berçante mélodie, trouva que Smith allait un peu fort... Il se retint mal de le gifler... Il regretta qu'un homme fût si difficile à faire disparaître, surtout quand il y a des gens puissants qui guettent son retour... Oui, le gifler... Lui botter le derrière... Mais quel prétexte trouver avec un homme si poli... Et tout le temps que Riel regardait ainsi Smith, tâchant de faire passer au moins dans son regard une haine oubliée la minute d'avant, puis neuve, une haine vacillante, le petit homme lui plantait dans les yeux un regard naïf et candide, qui finissait par désarmer le soupçon... Après tout, Smith était peut-être un imbécile remuant qui avait maladroitement pataugé dans toutes les mangeoires... Riel se raccrocha à cette pensée et désarma le ressort bandé de sa conviction... Eh bien ! puisqu'il manifestait le désir de s'en aller, il valait mieux lui faciliter son départ, et s'en débarrasser le plus vite possible... Et il alla lui-même

choisir pour Smith ses deux meilleurs trotteurs, et le plus confortable des traîneaux.

*

Deux heures après, sur la route de Pembina, Smith disait à Carruthers :

— Je vous assure, Carruthers, que ce Riel, au fond, n'est pas bête... Mais on ne s'improvise pas diplomate. Notre force, à nous autres Anglais, c'est de continuer une tradition. Notre originalité même, lorsque nous en avons, prend un point d'appui plus fort dans cette certitude de faits établis... Ne méprisez pas ce Riel, Carruthers. Il ne lui manque qu'un bon maître... Tel qu'il est, malgré sa corpulence, je l'ai joliment bien mis dans ma poche... Un sacré beau pays pour l'Empire,... Plus vite, Lavallée ! je veux coucher ce soir à Pembina.

Et il se réjouissait en son âme, car il savait qu'il venait de rendre à l'Empire un inestimable service.

*

Le 8 février, Riel apprit — ce que Smith aurait pu lui dire depuis plus de quinze jours déjà — que Schultz et Dennis avaient organisé à Portage-la-Prairie une bande de cinq cents hommes, dont ils avaient confié le commandement à un jeune écervelé : Boulton, qu'ils avaient promu major, *au nom de la Reine.*

Le jeune Bruce, un métis écossais, mais fiancé à une fille Brazeau, lui apporta ces nouvelles.

Le messager but une bonne goutte de whisky, cracha d'un air satisfait, et s'essuya la bouche

d'un revers de manche. Puis il raconta qu'on lui avait proposé un engagement, qu'il avait naturellement refusé. Il donna à Riel les noms d'un certain nombre des soldats de Boulton. Riel lui fit répéter deux fois le nom de Scott, et, à la seconde fois, frappa violemment la table du poing.

— Cré batèche !... Soyez donc généreux avec ces cochons-là !... Il avait prêté le serment de ne plus porter les armes contre nous... Scott, dis-tu ? Un grand gas blond ?... Thomas Scott ?...

— Oui, oui, le même, je crois, répondit Bruce. Je l'ai entendu dire qu'il avait été votre prisonnier.

— Ah ! si je le regaffe, celtuy-là...

Riel n'acheva pas sa phrase, mais un rictus lui déforma la bouche... Bruce comprit, et haussa les épaules avec indifférence, avant de redemander un second « filet » de la bouteille... Il le but d'un trait, et ses paroles devinrent alors aussi fluides que le whisky... Il fallait se tenir sur ses gardes... Ces hommes devaient marcher sur Headingley et Fort-Garry, puis de là sur Winnipeg... Le plan était extrêmement simple, mais le bavard réussit à l'embrouiller et à le rendre complexe aux yeux de Riel.

Le chef s'empressa de prendre ses mesures. Il laissa le fort Garry à la garde de Pat' O'Donoghue. Les orangistes avaient depuis longtemps manifesté le désir de brancher le rouquin, et la perspective de ce sort faisait de l'Irlandais le plus solide des appuis que pût trouver Riel.

Depuis son échec, Pat' O'Cork, comme on l'appelait communément, avait encore senti grandir en lui la haine de tout ce qui était anglais. Il en alimentait le feu avec beaucoup de mauvais alcool.

Il buvait énormément, ne dépassant guère une ivresse furieuse, mais lucide, et entre deux bouteilles il chantait volontiers les quatre premiers vers d'un refrain appris dans on ne sait quels « suburbs » de Cork... On entendait sa voix rauquer :

Here is to the lass of the Lily White Label.

(A la santé de la fille à l'enseigne du *Lis Blanc*).

Il descendait encore de trois tons, comme s'il eut dégringolé les escaliers d'une cave, pour chanter le second vers :

The cheeks of her ass are as round as an apple.

(Les joues de ses fesses sont rondes comme une pomme).

Puis, comme remontant à l'étage supérieur, il chantait d'une voix aiguë les deux derniers vers qui étaient franchement obscènes, dans une pittoresque description des charmes secrets et des mœurs de la belle. Il s'y complaisait et sopranisait les variations les plus imprévues, jusqu'à ce que quelque jeune écervelé, admirateur du couplet, manifestât le désir de l'apprendre, et de le chanter avec lui, non pas à l'unisson, la chose étant impossible, mais en faisant des discordances suffisamment bruyantes pour satisfaire l'énergumène aux cheveux de flamme.

*

Profitant de sa supériorité numérique, Riel envoya Lépine défendre, avec un fort détachement, les abords d'Headingsley ; lui-même se retrancha à Saint-Boniface, où, en cas de revers, il serait couvert à l'ouest par la Rivière Rouge, et au sud par la Senne, qui, quoique gelées, constituaient, à cause de leurs berges escarpées, des fossés que le

feu des bons tireurs métis rendrait difficiles à franchir. Et, malgré un froid de 30 à 40°, il fit incessamment circuler des patrouilles.

*

Le 17 février au soir, Lépine vint lui-même annoncer la victoire. Les patrouilles des métis s'étaient heurtées aux troupes de Boulton, qui avançaient à travers les étendues neigeuses dans un désordre présomptueux. Aussitôt les gens de Portage-la-Prairie s'étaient scindés en deux troupes. La plus nombreuse s'apercevant que c'était vraiment sérieux, avait immédiatement rebroussé chemin, pour aller se chauffer à Portage et s'y bourrer de bacon et des poissons du lac Manitoba ; la seconde, composée de quarante-huit hommes seulement, avait poursuivi les vedettes, qui se retiraient sans faire feu, conformément aux ordres donnés par Lépine. Les Anglais, eux, avaient fait plusieurs décharges inoffensives, malgré lesquelles ils s'étaient vus tout à coup entourer par le gros des troupes de Lépine, accourues au bruit de la fusillade. A la première sommation, l s orangistes s'étaient rendus. Un seul avait tenté de résister... Un nommé Scott (Riel sursauta) ; il avait tué un fils Ouellette, et blessé deux autres hommes, avant qu'on pût s'emparer de lui. Lépine racontait toute cette histoire avec un grand décor de gestes descriptifs, et la coupait de rires gutturaux et excités : ouah !... ouah !... absolument comme un sauvage.

Riel fit immédiatement mettre en liberté quarante-six des prisonniers. Il ne garda que le pseudo-

major Boulton, leur chef, et Scott, le parjure et meurtrier du jeune Ouellette.

Le père de la victime, ses frères, ses oncles, vinrent crier vengeance. Ils apparaissaient farouches, le visage déformé par les grimaces de la haine et par les contorsions des sanglots, et leurs poings tremblaient, tandis que, d'une voix de gorge, mal assurée, ils réclamaient que Scott fût jugé. Des spasmes hachaient leurs phrases en copeaux de syllabes informes, et l'éternel refrain des qualités de « leur garçon » rythmait leur douleur. Une plainte aiguë déchira l'air, et, drapée dans son châle vert et rouge, bossuée de douleur, flasque de larmes répandues, les doigts bruns s'ouvrant et se fermant convulsivement, fléchissant sur ses jambes cagneuses, la vieille Ouellette se fit jour à travers le demi-cercle de « ses hommes », et vint s'abattre aux pieds de Riel. Elle ouvrit la bouche par des sons inarticulés. Elle commença en cree une phrase qui s'acheva dans un chevrottement de sanglots. Elle fit enfin un grand signe de croix, et s'en alla, loque misérable et bariolée, soutenue par deux de ses fils, qui mêlèrent leurs blasphèmes à ses prières.

*

Riel prit la décision de réunir une cour martiale. Elle se composa de trois membres : Riel, Elzéar Goulet et Lépine. Un jury de douze membres fut nommé par voix de tirage au sort, et la procédure fut immédiate. Suivant les usages de la prairie, le père de la victime se constitua accusateur.

Le major Boulton et Scott comparurent à la barre. Riel leur fit subir l'interrogatoire d'identité, auquel tous deux répondirent. Le métis demanda

ensuite si quelqu'un se portait partie civile contre Boulton. Ses yeux errèrent autour de l'assemblée rangée en hémicycle... Le vieux Patrice Gagnon, chef du jury. se chauffait les pieds au poêle, d'un air indifférent, et la neige qui fondait sur ses mocassins brodés, en trempait la souple peau grise de larges taches noirâtres... Le vieux Ouellette, les yeux ruisselants et entourés de bouffissures vineuses, avait un tremblement de la mâchoire. La bave découlait des commissures de ses lèvres et huilait ses deux petits pinceaux de barbe grise et frisée. N'obtenant pas de réponse, Riel répéta la question en le regardant d'un air significatif. Mais le vieux passa son avant-bras sur ses paupières sans cils, et fit un signe de dénégation. Puis, il concentra sur Scott le feu mauvais de ses deux petites prunelles noires, subitement séchées par la chaleur de sa haine, et quelque chose monta dans sa gorge, qui fit se gonfler et dégonfler sa pomme d'Adam comme un gosier de dindon en colère. Riel répéta une troisième fois sa question, et, après un moment de silence, il consulta ses assesseurs. Puis il déclara à haute voix :

— Thomas Boulton, en l'absence d'accusation contre vous, la cour ordonne votre mise en liberté immédiate.

Boulton se leva.

Il était très pâle, beaucoup plus pâle qu'avant le verdict. D'une voix mal assurée. il dit :

— Je... je... je... vvvvous r...reremercie... *(Puis sa voix s'affermit, et il continua)* : — Puis-je demeurer ici, pour assister Thomas Scott en qualité de défenseur ?

Riel interrogea de l'œil Lépine et Goulet, qui firent un geste affirmatif :

— Vous le pouvez, dit-il.

Et, immédiatement, il demanda si quelqu'un accusait Scott d'avoir commis un crime.

C'était le moment qu'attendait le vieux Ouellette, qui se redressa comme relevé par un coup de pied quelque part. Il commença un abondant discours polyglotte, en cree, en chippeway et en français. Il parlait très vite, changeant constamment de dialecte, et Riel avait peine à le suivre, car le bonhomme mêlait à son accusation des choses parfaitement étrangères à l'affaire Ouellette contre Scott. Le bonhomme rappela l'enfance de la victime, et décerna à son fils un brevet de bon gardien de troupeaux. Il parla d'une vache difficile à traire, d'un cheval rétif, et dont seul son « défunt garçon » pouvait venir à bout. Mais il aurait oublié de parler du meurtre de son fils, si Riel, l'interrompant, ne lui avait posé une question précise. Sur quoi, Boulton engagea avec Riel une discussion qui menaça de tourner fort mal, le major anglais ayant eu la maladresse de parler de l'inaptitude des « sauvages » à observer les formes de la justice. Ce fut Goulet qui sauva la situation, en parlant avec beaucoup d'autorité et de sang-froid, et en menaçant de faire évacuer la salle.

Le vieux Ouellette parvint enfin à extraire de sa mâchoire, ainsi que de vieux chicots de dents, les débris informes de son accusation. Alors, tout de suite on passa à l'audition des témoins. Ils étaient nombreux. Contrairement à tous les usages, leurs témoignages furent brefs, précis et mordants, et, au fur et à mesure que l'évidence s'amoncelait sur Scott, elle semblait étouffer la salle toute entière sous son poids formidable. Les visages

étaient blêmes, les respirations muettes, les poitrines inertes, et, par instants, un tressaillement nerveux témoignait que les forces étaient à bout.

Enfin Riel posa une dernière question au prévenu, et lui demanda s'il reconnaissait avoir naguère prêté le serment de ne plus porter les armes contre les métis. La figure de Scott s'empourpra, mais il garda le silence, ce dont la cour prit acte.

Boulton se leva à son tour. Il avait repris quelque maîtrise de soi, et il parla d'une voix assez assurée. Il convint de l'exactitude des faits, mais plaida l'état de guerre, et fit appel à la clémence du jury. On l'écouta dans un silence plus tragique que le bruit, et dès qu'il eut fini de parler, et que Scott eut, d'une dénégation de tête, fait signe qu'il n'avait rien à ajouter, le jury se leva pour délibérer.

*

Dix minutes après, la nouvelle de la condamnation de Scott filait comme un vent d'orage à travers Winnipeg, courbant les têtes et faisant grelotter les cœurs. L'exécution était fixée au lendemain matin, neuf heures.

Toute la nuit des pétitionnaires assiégèrent le fort Garry, où Riel se tenait enfermé et inaccessible. A sa fenêtre, tremblait la petite clarté d'une veilleuse à huile et on voyait passer et repasser son ombre agitée et pensive.

A sept heures du matin, les yeux pochés d'insomnie, il appela Lépine, et lui donna ses ordres. Les métis se réunirent immédiatement dans la salle, et Riel arriva.

On tenta immédiatement de l'approcher pour lui arracher la grâce du condamné. Mais Lépine et

Ritchot observaient une stricte consigne, et tenaient les importuns à l'écart. Riel enleva son bonnet de fourrure, et, les cheveux rejetés en désordre autour de la tête, enfouit sa figure dans ses épaules, tandis qu'il entassait dans la coiffure un grand nombre de petits papiers soigneusement pliés en carré, et qui portaient chacun le nom d'un homme. D'un geste las, il appela Hunt Morin et lui fit signe de tirer. Loterie tragique. Les noms sortaient... Janvier Ritchot... André Nault... Lépine... Et celui que le sort venait de désigner, blêmissait, écœuré, et ses voisins s'éloignaient de lui, comme si sa malechance eût été contagieuse.

Lorsque les noms des douze hommes qui devaient constituer le peloton d'exécution eurent été prononcés, ceux que le sort avait épargnés laissèrent l'un après l'autre échapper la gamme des soupirs de soulagement.

D'une voix tellement étrange qu'il en eut un sursaut, — était-ce bien lui-même qui parlait ? — Riel annonça qu'il y avait là en faisceaux (il les montra qui luisaient cruellement dans la pénombre), douze fusils, dont *un seul* était chargé à balle. Ainsi, personne ne saurait jamais le nom de celui qui aurait accompli « le dessein de Dieu ».

Puis, laissant à Goulet le soin de vaquer aux derniers préparatifs de l'atroce chose sans nom, il remonta précipitamment à sa chambre.

*

Les vitres fleuries de plantes de givre ne purent rafraîchir son front brûlant. Il se sentit suffoquer, et il porta la main à sa gorge, pour y agrandir le passage de l'air...

La porte s'ouvrit, et il se retourna brusquement... *Ah !... Ce n'était pas le fantôme de Scott...* Il eut *quand même* un cri étouffé, un frisson qui lui souffla de l'air froid tout le long de la colonne vertébrale... Des bras l'étreignirent nerveusement, des doigts agités griffèrent ses vêtements, une bouche brûlante but ses lèvres déjà si sèches... Madame Hamarstyne était coiffée d'un bonnet de laine rose, d'où s'échappaient en mèches folles des boucles blondes, et ses yeux étaient voilés, noyés de larmes... et de volupté.

Elle murmura :

— O Riel... Riel... O Riel... je suis venue... Scott... Scott... Mon Dieu... le ferez-vous mourir ?

Caressante, elle lui prit la tête entre ses mains, et le regardant dans les yeux, guetta la réponse.

Celle-ci tarda. Avec un mélange de tendresse, de coquetterie et de reproches, la belle femme ferma et ouvrit les yeux, puis elle écrasa contre la poitrine de Riel ses seins palpitants... Ce fut un long, long baiser.

— Ah ! murmura-t-elle défaillante, j'avais pourtant juré... mon éternité. *(Elle eut un sanglot).* Prends-la Riel... mon âme, prends-la, mais sauve Scott.

— ... Oui... Oui...

Ce fut murmuré très bas, comme le plus bel aveu d'amour.

— Mais laissez-moi, que je donne les ordres... Il n'y a plus qu'une demi-heure à peine...

— Une demi-heure... Mon Dieu. Il faut faire vite... Oh ! Riel... Riel... je t'aime... je t'aime... Encore une demi-heure ?... Oh !... je ne puis plus... Oh ! oui... embrasse-moi...oh ! oui... comme cela... comme cela... une demi-heure... nous avons le

temps... Oh !... Oh !... Oh ! Riel... Prends-moi... prends-moi tout de suite.

*

Un commandement bref retentit dans la cour. Riel s'arracha aux bras trop aimés. Il se précipita vers la fenêtre, pour l'ouvrir, pour crier l'ordre de surseoir... Dans sa rage, il arracha le battant... Il ouvrit la bouche... Déjà la détonation roulait comme un tonnerre. Des stries de flamme rayèrent la neige... une fumée grise tomba des canons dans le brouillard... Il y avait par terre une tache immobile.

Riel et madame Hamarstyne se regardèrent l'un l'autre. Si atrocement pâles tous deux, défigurés presque... subitement vieillis... Ils savaient maintenant devoir se haïr mutuellement à jamais, et que l'énoncé même du nom de l'un serait pour l'autre une douleur inguérissable.

D'un bond, le chef dégringola les escaliers, fut dans la cour. Il questionna d'une voix haletante Elzéar Goulet penché sur Scott.

— Dis ?...

— Mais, il vit, répondit Goulet, Dieu merci.

Goulet essuya de la sueur avant de continuer :

— On pourra p'têtre le sauver.

Riel (un regard de gratitude à Goulet), se baissa, et enleva dans ses bras le corps de Scott ; il y mit presque de la tendresse... Le cœur battait encore, et le petit trou noir, par où s'échappaient un souffle et du sang, n'était peut-être pas mortel.

Lentement, Riel le porta dans les escaliers. Il s'en allait vers sa chambre, mais une pensée le retint... Cette chambre, il ne la voulait plus revoir

jamais, plus jamais... Il s'en alla vers une autre, au hasard, celle de Pat' O'Donoghue.

A l'entrée de Riel, l'Irlandais fit un geste maladroit et précipité, pour cacher une bouteille que le métis ne songeait nullement à remarquer. Pat' regarda avec stupéfaction le chef du gouvernement métis poser sur son lit cet homme qui était un ennemi et qui respirait encore... De quel droit Scott trichait-il avec la mort ?... Pat' fut plus visiblement surpris encore, quand Riel lui demanda impérativement sa bouteille de whisky, et, ayant déshabillé Scott, commença à laver la plaie à l'alcool. L'Irlandais offrit cependant ses services, qui furent acceptés. Scott reposa sur le grabat sale et malodorant, et Riel dit à O'Donoghue :

— Pat' O'Cork, il va falloir me garder et me soigner cet homme-là. Il n'y a plus un maudit médecin à Winnipeg, et j'ai envoyé un exprès à Portage-la-Prairie pour demander au docteur Lynch de venir. Garde-le d'ici là. Je t'enverrai une bouteille de whisky pour te tenir compagnie.

Il sortit aussitôt que Pat' eût acquiescé. Il se sentait maintenant un grand soulagement. Pourtant, bourdonnait encore à son oreille, comme un frelon venimeux, le vol agaçant d'un remords... Et il se demanda à quels abîmes de l'enfer madame Hamarstyne pouvait bien rêver... Un rêve ?... non, c'était le mot cauchemar qu'il fallait employer.

*

Il tenta de se distraire, en s'accablant d'un surcroît de besogne. Le courrier lui apprenait l'arrivée prochaine de Mgr Taché, muni de pleins pouvoirs. Le clergé obtenait naturellement satisfaction en-

tière en ce qui concernait la question des écoles catholiques subventionnées par le gouvernement. Les métis obtenaient un demi-quart de satisfaction : une illusoire compensation en terres. A lui, Riel, ainsi qu'à Lépine on laissait entrevoir l'exil...

Pour la première fois, il mettait en doute l'infaillibilité du clergé ; ainsi, Rome avait, aux dépens de la France, fait le jeu de l'Angleterre protestante... Puis, subitement raidi, repris par l'atavisme indien, qui exige le stoïcisme dans la défaite, il écrivit et parapha d'une main ferme, un rapport sur les derniers événements.

*

Il faisait nuit, lorsqu'il le termina. Sa première pensée fut alors pour le blessé, et, désireux d'en avoir des nouvelles, il se dirigea vers la chambre d'O'Donoghue.

Il s'échappait de cette chambre un vacarme incohérent, qui semblait filtrer sous la porte et ramper sur le parquet du couloir obscur, bloquant le chemin à la lumière. Pat' chantait d'une voix saoûle son fameux refrain et il était tellement ivre, qu'il recommençait perpétuellement le second vers :

Les joues de ses fesses sont rondes comme des pommes...

Puis, furieux de son manque de mémoire, il lançait des imprécations et des blasphèmes. Riel pressa le pas, en l'entendant jurer contre « ce damné enfant de chienne d'orangiste qu'il fallait garder, ah bien oui. comme le diable ! »

Avant que le métis eût atteint la porte, il y eut dans la chambre, un coup de pistolet, puis un rire

démoniaque... Un jet glacé doucha le dos et les aisselles de Riel... La voix reprit :

— *Les joues de ses...*

D'un coup de pied, Riel enfonça la porte. A travers la fumée, le cadavre de Scott saignait... Pat' O'Cork tourna vers le chef des yeux hébétés et constata d'une voix tragique :

— Il n'y a plus de whisky dans la bouteille !

VIII

A grand bruit de fanfares, étendards bariolés flottant au vent et se haussant sur le ciel clair, le général Wolseley enfonça la porte ouverte du fort Garry.

Enfoncer une porte ouverte, c'est encore la seule victoire véritable ; la seule fructueuse et économique. Grand politique et grand soldat, le général avait attendu, pour pénétrer en Manitoba, que Riel et Lépine, bannis, fussent partis à cheval, tous deux, tranquillement, à travers les flaques d'eau du dégel, dans la prairie, où l'émeraude des jeunes pousses commençait à cacher la terre, comme pour rapiécer l'usure que le soleil rongeait, trou par trou, au linceul de neige pourrie. Wolseley donna aux deux exilés tout le temps voulu pour gagner le Montana, où le printemps est plus précoce, où, sous les sautes de vent, les nuages se déchiraient déjà, et s'effilochaient en loques, tandis que houlaient, sous son souffle, les ondulations, bleu sur bleu, des vallonnements herbus.

A Winnipeg, la Rivière Rouge, métallique, coupait comme d'une lame de couteau les berges d'argile rousse... Derrière les cornemuses criardes,

à contre-temps du rythme, défilèrent, l'arme sur l'épaule gauche, les Écossais aux genoux nus, aux jupons quadrillés, à la bourse de chèvre blanche, aux toques à plume d'aigle. Les fifres aigus, et les bugles enroués scandèrent la démarche maladroite, inégale et pesante des miliciens raides et empruntés dans leurs tuniques rouges. Imperturbable, digne et sérieux, le conquérant pacifique prenait possession du sol au nom de l'Empire Britannique. Et, dans l'unique rue de Winnipeg, une foule, rapidement oublieuse de Riel et de Lépine, acclama la pompe des vainqueurs... Les hommes en jaquettes de chasse (désormais démodées) ; les vieilles squaws aux visages noirs et ridés, dont la pipe branlait entre des chicots déchaussés ; les filles narquoises, échauffées par le prestige de la soldatesque, et qui se jalousaient le rose vif ou le bleu tendre de leurs robes d'indienne ; les gosses morveux qui écarquillaient leurs yeux obliques, firent fête aux vainqueurs...

*

Derrière ce cortège officiel, après des jours et des jours de peine, de souffrance, de découragement et de ressauts inattendus d'énergie, parurent les émigrants, entassés avec leurs provisions, dans les charrettes aux roues terreuses, aux essieux vingt fois raccommodés ; ils étaient gauches, maladroits et volontaires, bien décidés à faire leur ce pays, avant même que le rail promis par la publicité de Donald A. Smith y lançât ses deux antennes parallèles et voraces.

Les orangistes, soutenus par les nouveaux venus, relevèrent la tête. Ils racontaient leurs exploits,

et accablaient Riel de la malédiction de Scott. Leur premier soin fut de débaptiser le plus grand nombre possible de souvenirs français et de remplacer ces « damnés noms » par des commémorations à la gloire de Guillaume III d'Orange, qui, selon la formule consacrée, *délivra l'Angleterre des prétendants et des papistes, et des bassinoires et des sabots de bois.* C'est ainsi, par exemple, que la rivière des *Ilets de bois* devint la *Boyne,* et perpétua pour les fils des colons, le souvenir de la défaite infligée, le 1er juillet 1690, aux troupes franco-irlandaises, par le roi Guillaume lui-même.

Des spéculateurs, par exemple, « l'honnête » John Haverland, fanatique champion du méthodisme, et ses amis furent alors, — par la grâce du Seigneur, — pris d'une inspiration vraiment prophétique, et acquirent pour rien, c'est-à-dire à la valeur de l'époque, les terres données aux métis. On vit alors, certains soirs, discrètement voilés de brume bleue, de fervents partisans de la Tempérance totale, trotter de ferme en ferme, et produire au bon moment la cruche de whisky qui devait faire la ruine d'une famille — mais de cela, ils s'embarrassaient peu — et leur propre fortune.

*

En 1873, Riel, amnistié, revint dans le pays, et fut élu par acclamation, député du comté de Provencher. Il reprit en mains la cause des métis, et protesta contre ceux qui, abusant de leur confiance et de leur ignorance, les incitaient à de tels marchés de dupes. Des ministres faillirent en choir dans la boue, et, au début de 1874, Riel fut, pour leur salut, exclu de l'assemblée. Il est vrai qu'on

le réélut immédiatement. Mais dès qu'il eut de nouveau agité la question des spoliations, tout ce qui valait la peine d'être acheté le fut par des chèques impudents (mais conscients de leur force) ; un *veto* de cent vingt-quatre voix contre soixante-huit invalida l'élection de Riel. Il fut encore réélu par acclamation, une troisième fois, le 3 septembre 1874. C'est pourquoi, le 15 octobre suivant on le mit hors la loi, et on le condamna (par contumace) à cinq années d'exil, et à la perte de ses droits politiques.

Ses deux cent quarante acres de terre à blé, son bétail, sa maison récompensèrent des voix, hésitantes jusqu'au dernier moment, mais qui donnèrent comme une réserve précieuse, à l'instant décisif.

*

Sur un cheval aussi las que son maître, Riel, les épaules courbées, s'en alla vers le Montana, où des amis américains lui avaient fait offrir une place d'instituteur. Il l'accepta avec indifférence.

Sculpteur patient, le chagrin lui cisela aux tempes des emblèmes de tristesse.

Bien qu'il promît d'apporter peu de joie en ménage, les filles le suivaient longuement des yeux, lorsque, vêtu d'un complet de bure, il s'en allait après la classe, errer dans la campagne. On savait qu'il avait tenu tête à l'Angleterre (ce qui n'était pas pour déplaire, à l'ombre du pavillon étoilé), on s'exagérait même les détails de son épopée, et, après qu'on s'était chuchoté son histoire, on se faisait remarquer une inexistante auréole héroïque nimbant le front (aux yeux des seules péronnelles

averties). D'ailleurs, quand elles l'examinaient de plus près, elles s'apercevaient qu'il avait de grands yeux profonds et pensifs, et, le trouvant beau, malgré son air taciturne et farouche, les filles rêveuses aimaient à s'imaginer la volupté de reposer leur tête sur sa robuste poitrine.

Pourtant, il les dédaigna. Indifférent à leurs offrandes, il ne parut s'appliquer qu'à faire sa classe avec douceur et patience. Les plus petits s'enhardirent à lui sourire quand il tournait vers eux la mélancolique pensée de son regard velouté. Alors, quand il sentait que ces petits, — issus de métis ou de Canadiens français émigrés aux États-Unis — étaient en sympathie avec lui, il ouvrait sa large main musclée, et élevait la paume en l'air pour commander le silence. Puis, prenant un volume fatigué, il leur lisait quelques pages de l'histoire de France, « afin », disait-il, « qu'ils se souvînssent toujours du pays qui avait nourri leurs pères ». Et les petits admiraient sans le comprendre, ce pays lointain dont le nom faisait passer un frisson sur la figure du maître.

*

Puis vint l'heure des colères jalouses... Smith, devenu sir Donald A. Smith (en attendant de devenir Lord Strathcona), avait su, par un prodige d'audace et de foi, lancer à travers le Canada, d'un océan à l'autre, son fameux chemin de fer *Canadian Pacific*. Financièrement, l'entreprise paraissait ridicule. Par millions et par millions, les dollars avaient volé avec chaque pelletée de terre. De formidables équipes avaient frayé un chemin à travers la forêt, percé des murailles de rochers,

jeté des ponts sur des rivières, édifié des chaussées dans des marécages, et, rail après rail, devant la locomotive, — il semblait qu'elle avait peine à suivre, — les serpents de métal avaient ondulé à travers le pays vierge. Une importante concession de terres faite par le gouvernement canadien promettait seule, un jour lointain, la rémunération des dépenses engagées, et seulement quand le pays serait peuplé, et que chaque pied carré en aurait centuplé de valeur. Mais Smith avait su convaincre les bureaux d'immigration de la nécessité de faire une publicité intensive, et, aux gares de fortune, composées d'un vieux wagon hors d'usage, et isolées dans quelque immensité incolore, les trains débarquaient les Islandais aux larges fronts, les Norvégiens longs et souples, les Anglais toujours affamés, les Écossais avares et actifs, les Irlandais batailleurs et ivrognes, les Allemands entêtés et persévérants, et enfin les Bretons, aux costumes archaïques (c'était un rude coup porté à l'orgueil national de Riel), et dont les métis se moquaient, pour leur saleté, pour leur routine et pour leur ivrognerie bruyante et sans limite.

Cela sonnait comme une insulte personnelle à ses oreilles, le rythme de l'étonnant poème de la réussite anglo-saxonne. Les labours roux découpaient d'immenses carrés dans la prairie argentée et bleue, et, à l'automne, les champs de blé ondulaient au vent, moisson d'or en petites pépites arrachées à quelque mine mystérieuse du sous-sol... Des machines à battre, dans une poussière de vermeil et d'ambre, triaient, vannaient et ensachaient le grain dur et ferme... Déjà, Smith se plaignait du manque de wagons pour emporter précipitamment vers les ports de l'Atlantique les

dépouilles arrachées à l'Ouest conquis... Des villes poussaient sous un rayon de soleil, entre deux averses, « des villes champignon », pensait Riel, et dont le mycélium, emporté par le vent, s'en allait en rayonnant féconder la prairie, et créer d'autres villes, — au hasard de sa chute, — d'autres villes aussi étonnantes, aussi grouillantes, et, disait Riel, avec amertume, — aussi ridiculement vaines.

*

Certains soirs de printemps, il aima s'en aller à la lisière de quelque bois regarder le jour s'endormir dans les opales du soir.

Les poules de prairie *(grouse cupidon)* affolées d'amour, dansaient sur quelque butte de sable, inattentives à tout ce qui n'était pas le rut. Riel les voyait sortir de l'herbe, le cou tendu, la tête mobile, courant très vite sur leurs trois orteils, et chantonnant une mélopée ronronnante, un hymne à la gloire de l'accouplement. Les mâles, leur gorgerette hérissée, se redressaient, vaniteux et importants, et se mettaient à tourner sur place, gauchement, en se dandinant lourdement sur leurs jambes empennées, puis, brusquement, ils relevaient d'un seul coup l'éventail ogival de leur queue, et montraient un croupion nu, ridicule et lubrique. Alors, toutes les poules en chaleur admiraient et gloussaient d'amour et de désir... Un Riel nouveau, devenu philosophe, constatait combien ces mœurs étaient « humaines » en somme, et partait alors d'un bruyant éclat de rire qui effarouchait toute la compagnie dans un clabottement d'ailes, et une série de ka... ka... ka..... ka... ka... ka... avertisseurs et terrifiés.

Tandis que le ciel lavé de son rose revêtait les unes après les autres les gazes, vertes d'abord, puis de plus en plus bleues — jusqu'à celles constellées d'or — le premier hurlement partait d'un fourré voisin. C'était — Riel le savait — une louve qui stridulait son cri de tendresse, d'inquiétude et d'appel. — Gna... gna... hou... hi...i... disait la voix, et le métis, fils de chasseurs, traduisait : — Où es-tu, mon monsieur loup chéri ?...

Sans doute sur le rebord de sa tanière, la mère jouait avec ses enfants, s'arrêtant de temps à autre pour lancer son cri d'amour et d'impatience. Et, pas très loin, une autre voix plus grave (avec un rien de brusquerie dans la voix), répondait : — Gna... gna... hi... Voilà... voilà... on vient... (Puis un appel de tendresse de la même voix) Hi...ï...ï... je t'aime, madame loup, ne t'en fais pas... (Et une minute après, la première voix) : Gna... gna... hï... Tâche de rapporter un beau lièvre pour la fe-femme chérie et pour les gogosses...

Et, dans ce duo, Riel sentait frémir et trembler toute l'âme de la forêt, pétrie d'amours exaltées et violentes, et prêtes aux actes nécessaires et définitifs du drame de la vie.

Riel fut frère des loups. En marge de la civilisation, comme eux ; habitué à la libre nature, comme eux ; et comme eux, encore, obligé de mendier ou de voler sa subsistance à un quelconque des poulaillers de la civilisation... Ah ! la prairie ensoleillée d'émeraude et d'argent... Et la forêt mystérieuse aux parasols vernis entre les dentelles desquels filtre parfois un obstiné rayon de soleil... Alors, imprévu, chante comme les facettes d'un diamant, la flaque d'eau jusqu'alors endeuillée et taciturne...

Le sang indien parla le plus fort en lui... (Il s'était libéré, à grand'peine, de certain souvenir lancinant, le seul qui l'attachât vraiment à la race blanche)... Plus Indien, il devint pourtant moins farouche. Le mépris lui tenait lieu de résignation, et lui donna un peu d'indulgence pour autrui. On le vit parfois s'arrêter dans une chaumière en tourbe rousse ou en troncs d'arbres gris, et y accepter une platée de lard grillé et de pommes de terre bouillies, des crêpes au sirop d'érable, une tarte aux myrtilles arrosée de crème fraîche... Il causait peu, cependant, et détournait la conversation dès qu'on lui parlait de « l'Insurrection ». Mais il écoutait complaisamment les histoires de chasse des vieux, trouvait un remerciement aimable pour l'hospitalité de la vieille, et disait aux jeunes filles un mot, qui les faisait le soir se tourner et se retourner indéfiniment dans leur grabat, mordues de désir d'amour, à pleine peau, comme par des poux, et cherchant sans le trouver un sommeil qui ne venait pas.

*

Ce fut Marie Belhumeur qui parvint à fixer Riel... Elle n'était point laide, elle avait des yeux noirs et vifs, un peu bridés, un nez légèrement retroussé, les lèvres un peu fortes, mais dont le sourire montrait des dents blanches, et ses cheveux bruns, partagés sur la tête par une raie, étaient tressés par derrière en catogan, et retenus par un large nœud papillon, ainsi que là-bas le voulait la mode. Elle avait été à l'école des Sœurs ; elle en était sortie avec un brevet d'institutrice, et elle enseignait

les enfants à Fort-Ellice, à quelques milles seulement de l'école de Riel.

Dans un buggy aux roues hautes et grêles, attelé d'un seul cheval pie, Riel, le bras gauche à la taille de Marie, promena à travers la prairie vallonnée et les « coulées » boisées, leur idylle lente, tranquille et silencieuse.

Marie Belhumeur était encline à la rêverie, et la pression de la main de Riel sur ses côtes lui faisait timidement courber la tête. Elle s'efforçait alors de se donner un air gêné, et n'arrivait qu'à prendre un air délicieusement ravi. Elle guetta l'obstacle qui, soulevant à l'improviste une des roues du véhicule, la lancerait contre Riel, d'une façon si habile que la bousculade ne pourrait pas ne pas se terminer par un baiser. Et ces baisers qu'elle trouvait toujours trop rares à son gré, elle les savourait longuement, longuement, jusqu'à ce qu'elle sentît courir tout le long de son corps le trouble de se savoir la chose de l'être qu'on aime.

Les grands troupeaux sombres de chevaux et de bœufs qui tachaient les ondulations de la prairie lui devinrent hostiles, parce que Riel, à les regarder, l'oubliait un instant.

Le soir, chez les Napoléon Moreau, qui la logeaient, elle écoutait avec une rage visible et qui la trahissait, les plaisanteries indiscrètes et parfois égrillardes des vieux, au sujet de ses amours avec Riel. Et, de jour en jour, elle s'irritait davantage de l'indécision que manifestait le métis pour aller faire publier les bans.

Les dernières hésitations de Riel avaient pour origine la crainte que ses amis le rappelassent à la vie publique... Il avait souvent d'atroces et curieux cauchemars... Dans un cadre d'insurrection, il

voyait serpenter une corde qu'on lui destinait comme cravate... Et ce qui était le plus grave, c'est qu'il avait fréquemment un tressaillement du mollet droit, ce qui chez lui correspondait à un présage d'un grand malheur. C'est là un des dons particuliers que la nature a départis aux métis... Un chasseur vous dira très bien : « J'ai mal au côté gauche... je tuerai une biche demain... » Et naturellement, l'événement se produit.

*

... Ce pauvre Elzéar Goulet, qui avait été assassiné par les Anglais — soupira Riel... Avec lui, avec Lépine, avec Janvier Ritchot, nous avons, sur un traîneau, transporté le corps de Scott, dans la nuit... l'obscurité était peuplée de fantômes frissonnants qui gémissaient avec le bruit des patins du véhicule... Il avait des poids aux pieds... Le trou était noir, carré, et l'eau faisait : flouc... flouc... flouc... Les arêtes de la glace étaient sombres et la surface de cette glace ressemblait à un fer de hache... Flouc... flouc... flouc... Le corps nous a éclaboussés quand nous l'avons jeté... Ah ! grand Dieu ! ce qu'il était lourd à balancer... Oui il nous a éclaboussés... On s'est regardé tous les quatre et on s'est empressé de tourner la tête... Flouc... Flouc... Flouc... Le cœur n'y était plus... La nuit et le silence étaient lourds comme un couvercle de cercueil... Flouc... Flouc... Flouc... Si je pouvais m'éveiller du méchant rêve...

Et chaque fois que l'implacable cauchemar venait, d'un doigt osseux, marteler le cerveau du métis, il se précipitait hors de sa cabane, devenue soudain inhabitable, peuplée de gémissements,

de plaintes, de reproches... et puis le cri d'agonie de la femme parjure... Alors, il plongeait dans la nuit, et traînait sa fièvre parmi les herbes froissées où chaque goutte de rosée reflétait le caprice d'une étoile.

*

Ce fut un jour d'été, en 1881.

Il l'avait emmenée en buggy, le long d'un petit chemin désert, aux ornières cahoteuses, qui serpentait à travers le bois, s'enroulant et se déroulant à toutes les souches, ondulant sur la prairie, se levant autour des huttes. Le marais auprès duquel ils s'arrêtèrent, frémissant de maringouins vicieux, était ceinturé de joncs bleus, dont les hautes tiges se dandinaient... Le sol, autour, tremblait... Cela sentait un mélange pervers d'odeur de vase et de parfum de menthe... Ils regardèrent sur l'eau les ébats des canes qui apprenaient à leurs jeunes halbrans à nager dans le sillage maternel ; ceux-ci, ballottaient maladroitement... De gros nuages gris berçaient leur paresse sur le ciel, et l'eau de l'étang paraissait terne comme une assiette d'étain... Tout à coup, le vent déchira les nuées, et en rejeta les flocons dépenaillés vers le nord, comme des hardes de rebut. Tout l'azur du ciel plut par les déchirures, tombant à verse dans l'eau, et s'étalant en larges nappes concentriques, jusqu'à la frange écumeuse du bord. Le soleil embrasa la cime des arbres... Ils restèrent un moment muets... L'astre changeait lentement de place... Il sembla s'arrêter pour, comme par jeu, cribler l'étang de mille sagettes éblouissantes, qui frappaient l'eau, et rebondissaient aussitôt

en brusques traits de lumière. Ce fut si brutal, que Riel eut juré qu'il entendait se tendre et se détendre l'arc invisible, et résonner les flèches contre le but.

Alors quelque chose s'amollit dans son cœur... Il se sentait une stupide et inutile envie de pleurer, qui se traduisit par un rire nerveux... Et, comme Marie le regardait avec étonnement, il lui passa le bras autour des épaules, et l'attirant à lui, entre deux baisers, murmura :

— Nous irons demain faire les publications !

X

Nous sommes de pauvres agneaux
égarés... Bée bée bée...

KIPLING (*Gentlemen Rankers*).

RIEL était à la chasse.

Il était allé tendre des bricoles pour les lièvres et des collets pour les grouses, à la lisière d'un champ de blé, un peu mince, dont les tiges commençaient à s'enfler pour former l'épi, et sur les feuilles duquel les sauterelles dansaient, en décliquant comme des ressorts d'acier.

Marie, vêtue de guingamp à carreaux bleus et blancs, la tête abritée du soleil de juillet par un mouchoir rouge à pois blancs, sarclait laborieusement son jardin ; des gouttes de sueur perlaient au bout des mèches folles et luisantes échappées à sa coiffure. Elle reculait tout au long du sillon, envoyant de petits coups de binette qui retournaient la motte arrachée, montrant au soleil le noir luisant de la terre tranchée par l'outil, et dans laquelle se tortillait tout un monde grouillant de vers roses et de larves argentées. De temps à autre, la jardinière se retournait pour envoyer un regard de tendresse anxieuse

vers la maison. C'était une pauvre cabane en troncs d'arbres écorcés, équarris avec art — c'était une œuvre d'amour de Riel — et, couverte en bardeaux soigneusement peints d'un rouge vif. Elle était ombragée de quelques trembles rabougris, auxquels était fixée la corde d'un hamac minuscule fait d'un tartan plié en quatre, et sous lesquels une petite fille de deux ans, moricaude et joufflue jouait avec une poupée en chiffons.

Le rang de pommes de terre fini, Marie Riel n'y put tenir. Elle laissa tomber son outil, essuya ses fortes mains brunes sur sa robe (pas très propre déjà), et s'approcha de la petite fille. Elle caressa les boucles noires sur lesquelles, parfois, un rayon de soleil jetait de fauves reflets, et la petite, lâchant la poupée, se cramponna aux jupes de sa mère, se releva avec une grimace d'effort, et se frotta contre les jambes de Marie avec des grâces de petite chatte.

Mais Marie ne lui accorda qu'une tendresse d'occasion. Comme chez la plupart des femmes primitives, tout son élan allait au dernier-né. Et ce dernier-né, qui était un garçon, tellement gras qu'on ne lui voyait pas les yeux, dormait paisiblement dans le hamac, sans souci des mouches, qui bourdonnaient autour de lui, effrontées et bleues, dans l'ombre mobile des feuilles.

Elle se penchait déjà pour réveiller l'enfant, se sentant le sein lourd de lait, lorsqu'elle entendit sur la route le pas lent de plusieurs chevaux. « L'un d'eux, au moins, bronchait », pensa-t-elle, car elle entendait : ta-pa-ta... taf... ta-pa-ta... taf... et l'hésitation entre les troisième et quatrième temps était bien marquée.

Presqu'aussitôt apparurent, montés sur des

poneys, moirés de sueur et de poussière, trois cavaliers, dont les longues jambes pendaient très bas. Marie les vit s'arrêter, se consulter, et l'un d'eux, un géant basané, presque aussi grand que Riel lui-même, jugea-t-elle, descendit de cheval. Il enleva son chapeau roussi, et montra une figure qui était tout en mâchoires.

Cet homme, s'avançant vers Marie, la questionna :

— C'est-y pas icite qu'y reste, monsieur Louis Riel ?

Il roulait son chapeau entre ses grosses pattes vernies par la graisse de la bride.

— Et, quoique vous lui voulez, à Riel ? dit la jeune femme, défiante sans savoir pourquoi.

L'étranger sourit.

— Je suis son propre cousin, Gabriel Dumont, qu'est mon nom. Et les gars qui sont avec moié sont itou ses cousins : Napoléïon Nault, le garçon au défunt André ; et Michel Dumas. Si c'est vous qu'êtes madame Riel, vous êtes itou not' cousine qu'on est ben fiers de saluer, et comme on venait de la Montagne de Tortue, on est v'nu fumer avec not' cousin.

— Oui, dit Marie. C'est bien moié que j' suis madame Riel ; et c'est ben icite qu'on reste. Ça, c'est la maison qu'il a montée y a trois ans quand *il m'a mariée*... J' sais pas si y a d' la place dans l'écurie rapport que Louis a toujours été ben r'gardant de ses chouaux, et que je m'sens pas d'les mett' dehiors sans en être commandée... Mais, vous pouvez les amener dans la p'tite île verte, là-bas... *(elle indiquait un bosquet de trembles qui bleuissait à vingt mètres)*, y a ben des pois sauvages... La *chaillère* (le seau) est pendu dans l'étable. Le puits, il est dret icite, là y-ousque vous le voyez,

et quand Louis r'viendra, y vous donnera de l'avoiène, qu'y a ben de quoi.

Elle prononça ces derniers mots avec l'orgueil qui convient à la femme d'un homme capable de faire régner l'abondance dans sa maison. Comme Gabriel Dumont, tenant son poney boiteux par la bride, et suivi de ses deux compagnons muets, se dirigeait vers le bouquet d'arbres indiqué, elle les rappela, hospitalière, pour leur dire :

— Mon cousin, dret que vous aurez soigné vos chouaux, vous aurez qu'à rentrer dans la maison. J'vas préparer tout de quoi pour vous débarbouiller. et j'vas faire le manger pour vous aut'. Ça donne soif et faim de faire la route, et j' sais-t'y si Louis est paré à s'en r'venir avant deux bonnes heures d'icite.

Lorsque les trois hommes entrèrent dans la maison, Marie Riel avait déjà allumé le feu, et le saindoux neigeux fondait en grésillant dans la poêle. Elle indiqua d'un signe de tête la cuvette émaillée et la serviette rugueuse, et les hommes, enlevant leurs vestes, apparurent chemisés de satinette noire (pourrie aux aisselles) et commencèrent à se savonner avec des glougloues et des borborygmes... Puis, ils s'assirent sur un banc, — encore une œuvre de Riel — et fumèrent en silence, tandis que Marie retirait de la poêle les tranches de *bacon* rissolées à point, et les remplaçait dans la graisse par des pommes de terre, que la gosse apportait une par une à sa mère, dans les plis de sa robe, montrant ses petites jambes grasses d'enfant bien nourrie, hâlées et terreuses de petit animal bien sain, poussé en plein air et au grand soleil.

Gabriel Dumont happa l'enfant à la volée

et voulut l'embrasser. Mais elle fit une affreuse bouche carrée et commença à crier. Sur quoi les trois hommes sortirent de leurs poches de la menue monnaie de nickel et la lui donnèrent. Le gros chagrin se calma aussitôt, et elle courut s'amuser avec ces jolies choses brillantes, sans vouloir écouter sa mère qui lui criait :

— Eh ! p'tite savage ! dis merci aux oncles !

Et, s'excusant vis-à-vis des « oncles », Marie Riel ajouta :

— Les enfants faut pas leur'z'en vouloir ; y'z'ont pas de connaissance !

Elle posa sur la table, des assiettes de grosse faïence, craquelée, mais d'une propreté irréprochable, une soucoupe en verre ciselé (ébréchée), dans laquelle suintait une motte de beurre, un pain léger et blanc, le *bacon* aux pommes de terre, un pot de confitures de myrtilles, une théière, une tasse en porcelaine de Chine, et deux en étain, un sucrier plein, un verre dans lequel brillait un faisceau de petites cuillers... Et ce fut seulement après qu'elle eût songé au bien-être de ses hôtes, qu'elle s'excusa d'être obligée de faire têter le dernier-né.

Dumont s'exclama. Malgré les « Eh ! laissez-donc, mon cousin », il se précipita vers le hamac et rapporta lui-même l'enfant, lui soutenant délicatement la tête de ses gros doigts spatulés, et le remit avec un bon rire entre les mains de la jeune femme. Celle-ci, pudique, rabattit devant elle un voile de tulle, derrière quoi elle dégrafa son corsage, pour présenter à l'enfant un sein strié de veines bleues, et dont les pointes étaient nimbées d'un halo mauve.

Les trois hommes mangeaient en silence, affa-

més, avec des bruits de mâchoires voraces et des cliquetis d'assiettes et de fourchettes. On entendait le bébé qui suçait, suçait, et, parfois, s'arrêtait brusquement... Alors la mère avait une menace terrible. Elle montrait du doigt Gabriel Dumont, et disait au gosse :

— Eh ! prends-le donc le lait, ou bien l'oncle Dumont va le boière !

... Un cri de joie retentit dehors, et la petite fille traversa, comme une tache d'ombre, l'allée ensoleillée, en criant :

— Pouppa ! Pouppa ! Pouppa ! mon Pouppa !

— V'là Louis qui rentre, dit Marie.

La haute taille de Riel se courba, puis se releva, et le métis arriva, portant sur le bras gauche la petite fille vers laquelle, de temps en temps, il se penchait pour l'embrasser. Arrivé à la porte, il déposa l'enfant par terre, et jeta sur le plancher inégal un lièvre et quatre ou cinq grouses liés par les pattes, et qui s'étalèrent en un fouillis roux et argenté, sous les caprices de la lumière. Il mit ses mains en abat-jour, pour regarder les hôtes imprévus. Ceux-ci se levèrent avec un automatisme simultané.

— Gabriel Dumont ! s'exclama Riel.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis de nombreuses années, et, bien qu'ils se fussent reconnus du premier coup d'œil — infaillible — ils s'étonnèrent des changements que le temps avait apportés en eux.

Gabriel Dumont, l'homme aux fortes mâchoires, atteignait la cinquantaine ; il avait le front dégarni, et quelques fils blancs se mêlaient à l'inculte chevelure noire qui, du sommet de son crâne, tombait sur ses épaules en tresses lustrées et nattées à l'an-

cienne mode de la prairie. Des rides grimaçaient sur sa figure, et, malgré la barbe, Riel put voir que ses lèvres étaient amères et déformées par le rictus de la misère... Mais le feu de ses yeux n'avait pas changé, depuis l'époque déjà lointaine où Gabriel Dumont, le meilleur tireur de la prairie, trappeur audacieux et solitaire, vivant seul au milieu d'Indiens hostiles, apparaissait parfois à la Rivière Rouge, et où l'on disait de lui qu'il était un guerrier sans peur et sans pitié.

Riel, au contraire, avait rajeuni de tout ce que la vie familiale lui avait, en trois ans, donné de paix et de sérénité. Sa barbe était taillée avec soin, et ses cheveux étaient coupés assez courts, à la façon des blancs. Ses traits avaient perdu leur amertume, et ses yeux bleus erraient, calmes et profonds, avec une interrogation souriante.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Dumont nomma ses compagnons : Michel Dumas, mince et presque imberbe, la figure ronde, cuivrée et luisante, et Napoléon Nault, anguleux, le nez busqué, la face maigre barrée de grosses moustaches tombantes et roussies par le tabac.

Riel prit place à table, faisant signe à Marie de ne pas se presser et de bien laisser têter l'enfant, avant de remettre, à l'intention du maître de maison, de nouvelles grillades sur le feu.

Il écouta, avec un intérêt profond, le récit que lui fit Gabriel Dumont du long voyage que les trois hommes venaient de faire à travers la prairie, « marchant face au soleil à midi, toujours dret au su' », depuis les vallées boisées de la Saskatchewan, « où y a ben du poisson, ben du chevreux et ben d'la biche, mon homme », traversant les marécages et les saulaies qui couvrent le pays entre les deux branches

de la rivière, puis s'engageant dans la prairie vallonnée et nue, couverte de buffalo-grass petit et maigre, pauvre en eau, si ce n'est en eau salée, et où « on voyait les *cabris* (antilope) *boquer* (faire des sauts de mouton) dans un nuage de poussière brune »... Dumont déplora la disparition du buffalo, dûe à l'imbécile imprévoyance des blancs, et à l'avidité sans limites de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils n'avaient rencontré qu'un tout petit troupeau ridicule. En revanche, les antilopes étaient encore nombreuses, et il mima une chasse qui leur avait procuré une bonne provision de viande « sèche ». — Il disait de la viande « chèche », mais par contre, il prononçait : la « çasse ».

Puis, tout de suite, il se mit à parler des rapports des métis avec les Anglais. Cela tomba comme une volée de coups de bâton sur la nuque de Riel. Les Anglais — Dumont guetta l'effet de ses paroles sur le visage de Riel — les Anglais devenaient à l'égard des métis d'une insolence incroyable. Ils affectaient de les traiter en sauvages « barbares », destinés à disparaître devant la civilisation. Cette civilisation, d'ailleurs, ne consistait qu'à inculquer à la jeunesse le besoin de beaucoup de choses inutiles, dont on s'était passé jusque-là dans la prairie, et dont on se serait passé aussi facilement jusqu'à la fin du monde. Ah ! ces Anglais ! ils profitaient de leur connaissance de lois injustes... *(Qui a jamais entendu dire qu'un Anglais peut être juste ? coupa Riel)*... Oui, des lois injustes, continua Gabriel Dumont, grâce auxquelles ils ne donnent jamais leur *dû* aux *pauv' métiffs !* — Comme leurs frères de la Rivière Rouge, les métiffs de la Saskarchewan avaient réclamé des terres, deux cent quarante acres par tête... Mais les « enfants de

chiennes » *(Napoléon Nault approuva l'injure d'un hochement de tête)* — les enfants de chiennes avaient prétendu que la signature de l'acte 18 ne les engageait que vis-à-vis des métis du Manitoba.

A ce moment, Riel, vivement, et plus que vivement, violemment intéressé, intervint. Il rejeta la tête en arrière et claqua sa cuisse de sa large paume pour affirmer :

— Les v'limeux menteux ! les chiens ! fils de chiennes !... Alors, s'ils n'ont pas d'obligations envers les métis des territoires du Nord-Ouest, si leur acte de crotte ne les engage qu'envers les métiffs du Manitoba, ça m' paraît r'garder comme si les territoires n'étaient pas « achetés » par le Dominion, et alors, là-bas, c'est encore n'ot pays à nous, et non aux Anglais... Pas de paie, pas de marchandises ?

— C'est justement quoi c' que me disait le père Ernest, te sais ben, le père Ernest des Oblats, le p'tit père Ernest... s'écria Gabriel Dumont, ravi... Oui, lesv'limeux bâtards. Y nous r'fusent des terres... les terres que *tu* nous a gagnées *(Riel remercia le flatteur d'un sourire)* et y nous r'fusent que nos enfants y z'y parlent françâà et qu'on ait des écoles séparées pour leur z'y apprendre le catéchisme... les voleux...

— Alors, quoique c'est-y qu' vous allez faire, vous aut' ? demanda Riel.

— Ah ! on veut point s' laisser *maganer* comme ça, te penses ben, mon cousin... On a l' cœur à la bonne place, nous aut' métiffs, mon cousin. Te sais ça, toié... Et y a encore des fusils dans les « chantiers des métiffs ».

— Ça, interrompit Riel, c'est de la saprée folie... les Anglais sont des bâtards, des enfants de chiennes,

des v'limeux voleux... mais y sont forts, les torvieux de chienne. Y z'ont d' l'argent, des soldats...

Dumont s'esclaffa :

— Des soldats ? ces capotes rouges ?... te ris, mon cousin... ça tire pas... ça « ride » pas... ça marche pas... Et ça n'a pas pus d' cœur qu'un vieux chien... des *matchicounas*... Ça, des soldats ?... Un métiff y en vaut cent...

Riel hocha la tête et fit la grimace, parce que sa jambe gauche, celle des mauvais pressentiments lui faisait mal. Il ne répondit pas à Gabriel, et broya entre ses paumes le tabac qu'il venait de hacher. Comme il allait bourrer sa pipe, Dumont lui prit le bras et une partie du tabac se répandit sur la table. Tandis que l'ancien chef des métis le ramassait avec précaution, triant soigneusement les débris de miettes de pain, son interlocuteur continua :

— Fais excuse, mon cousin... mais te voiés, nous, on est brave, nous ; on est armés, mais y nous manque un chef. On est venu te quérir pour ça.

— Ah non ! trancha Riel, très net.

Il se rappelait la bourrasque de 1869-70 et il n'avait pas du tout envie de recommencer l'expérience de la bêtise et de l'ingratitude des hommes.

— Mais mon cousin, c'est-y Dieu possible, que tu nous laisses de même... dans la « marde » ! qu'on est... dans la « marde »... et comment en sortir... nous aut' les métiffs ? On n'a pas d'intruction... Toi t'es maît' d'école, t'en as d' l'instruction...

— Assez pour savoière qu'on est pas les plus forts. J'ai appris l'histoire d'un pot de terre...

— Moié j'la pas apprise... si j'avais su, je t'aurai pas d'mandé d'et' not' chef... je m' serais fait le chef moi-même.

— Moi j' lai apprise deux fois, gronda Riel. Une fois à l'école, il y a longtemps... Une autre fois à la Rivière Rouge, y a quatorze ou quinze ans.

Il s'emporta et continua rageusement :

— Et qu'est-ce que j'en ai tiré ?... Moié ?... La peau... oui... la peau... J'ai fait avoièr des terres à tous les métiffs. J'ai fait avoièr la liberté r'ligieuse à tous les catholiques... Moi j'a pas de terres à défendre, hormis c'te p'tite parcelle d'une acre... Tout juste si on m'a pas mis les chiens au derrière... Mes deux cent quarante acres du Canada, confisqués. On m'a pris toute...

— Et qui c'est-y, mon cousin, qui t'a fait tout ?... Les métiffs ? ou les Anglais ?

— Vous m'avez-t'y soutenu, vous aut' ? Quand j' manigançais la chose, toié tu t'engraissais dans ton Nord-Ouest, avec tes buffalos bien en ordre, et tes gros chevaux de la Saskatchewan... T'es-t'y venu m'aider ?... quand on faisait des réunions, j' trouvais tout l' monde paré à parler... personne qui voulait agir... Oui, Janvier Ritchot ? où est-il?... mort... Lépine... ? En exil, comme moié... Goulet ? où est-il ? Assassiné par les Anglais ?... vous aut' vous avez pas grouillé le p'tit doigt pour m'aider, pour m'empêcher de partir en exil ! pour empêcher Lépine de partir ! pour venger Goulet !... Ah ! vous êtes des chétis hommes... et tu viens me chercher à c't'heure, Gabriel ?... Fallait v'nir m'aider y a quatorze ans. Y aurait pas eu un Anglais au Canada...

— Mais l'Père Ernest...

— L' Père Ernest ?... la crotte...

— Oh ! Louis ! se scandalisa Marie. Un monsieur prêtre !

— La paix ! Marie... Ferme-toi... Les prêtres,

y z'avaient qu'un mot à dire pour faire rebeller le Bas-Canada... Oui, que t'je dit. On les aurait foutus dehors, les Anglais... Moié, j'a r'fait ma vie, j' suis heureux... j'ai ma vieille, mes p'tits et d' quoi manger... l' Canada ?... j' m'en sacre que l'diable !

Il sembla vomir l'écœurement profond de l'ingratitude humaine. Il fronçait son nez, comme dégoûté par les gens qui l'avaient appelé, qui avaient fait de lui leur chef, qu'il avait trouvés incapables d'une action d'ensemble, et qui, ayant pourtant, grâce à lui, obtenu la consécration de leurs droits, l'avaient laissé exiler avec une indifférence imbécile et veule... Il songea — aïe ! que sa jambe gauche le démangeait ! — il songea que pareils à ceux de la Rivière Rouge, les métis du bords de la Saskatchewan, au dernier moment, se désintéresseraient de son sort, et que l'appât de l'or anglais suffirait à faire d'eux des Iscariotes définitifs.

— Je n'irai pas, répéta-t-il sourdement.

Alors, Marie s'avança vers lui, et lui mit la main sur l'épaule :

— Voyons, Louis. Tu es un grand homme. Celui que j'ai toujours admiré... Vas-tu les laisser seuls ?... La nation métisse... la langue française... notre sainte religion...

Une douleur ridait de contractions pénibles le front de la jeune femme. Elle eût voulu crier à Riel tout ce qu'elle sentait, qu'il l'avait éblouie par son auréole et que son adoration réclamait impérieusement la lueur fulgurante de la gloire... Mais le moyen d'exprimer de telles paroles, quand on ne sait pas les mots... Cependant, ses yeux, ses mains imploraient... Sa bouche se crispait en un appel

désespéré... Elle jetait le poids de son amour tout entier dans la balance...

... Riel la regarda. Une tristesse subite lui pinça les paupières et les lèvres. Il baissa un instant la tête, d'un air las, comme s'il eût vraiment porté le faix de toutes les misères du monde. Car il savait maintenant qu'il irait, malgré qu'il répétât obstinément :

— C'est une saprée folie !...

*

Avec la précipitation d'un homme qui se jette à l'eau, Riel donna sa démission de maître d'école, vendit ses meubles et la plus grande partie de ses effets, acheta une petite tente, un chariot, deux bons chevaux, et prit la direction du Nord. Les trois métis caracolaient autour du véhicule que conduisait Riel. Nault et Dumas, qui parlaient rarement, s'amusaient, durant l'étape, à faire assaut d'acrobaties, tandis que Gabriel Dumont, pour s'entretenir la main, abattait au vol, à balle, avec une merveilleuse et infaillible sûreté, les grouses qui s'élevaient bruyamment devant les pattes de son poney boiteux.

Une chaleur sèche pompait toute l'humidité de la terre, fanant sur pied les touffes gris-bleu du buffalo-grass clairsemé, nain et savoureux — et brouillant les lointains d'une vapeur qui cernait d'indigo la ligne d'horizon, et voilait de mauve décoloré le ciel pourtant sans nuages.

Le soir, à la halte, tandis que les trois chasseurs, couchant à la belle étoile dans leurs couvertures élimées, se relayaient pour surveiller les bêtes entravées des deux pattes de devant, et qui,

silhouettes noires, sautillaient gauchement à la recherche d'une broutée appétissante, Riel s'enfermait dans sa tente avec Marie. La lumière de la mèche graisseuse révélait les gestes de la mère, couchant les deux enfants sur leurs robes de buffalo ; puis cette lumière s'éteignait.

Avec une avidité extraordinaire, Riel jouissait alors de l'amour de sa femme. Il la possédait avec une fougue, avec une passion décuplées par l'incertitude de vivre.

— Qu'au moins, se disait-il, si je dois mourir de cette maudite affaire, je prenne de la vie tout ce qu'elle peut me donner d'amour et de tendresse. Pauvre Marie qui m'aime, et que j'aime, et qui me perd, et que je perds, par la bêtise de nos orgueils.

Et, après l'amour, tandis que Marie anéantie s'endormait d'un sommeil lourd sur l'épaule de son mari, celui-ci, les yeux grands ouverts dans les ténèbres, se demandait si cette nuit ressemblait à celle du tombeau.

*

Dans la vallée de la Saskatchewan, leur arrivée fut une fête... Riel s'impatientait de voir que tous ces gens-là qui avaient été si pressés de le faire venir, ne pensaient plus qu'à boire, et à manger, et à chanter, et à jouer du violon, et à danser, alors qu'il voulait agir, se rendant compte qu'il fallait, avant tout, faire vite, et que les Anglais étaient autrement plus forts dans le pays qu'ils ne l'étaient au Manitoba, en 1869.

Il se heurtait à un : « Grouille-toié pas tant, on a l' temps », qui l'irritait comme une roue cassée au cours d'un voyage. Le Père Ernest

lui-même, le supérieur des Oblats, si pressé de faire venir Riel, se répandait en paroles inutiles, dont il n'y avait aucune directive à tirer. Le sentiment national, qui était pour le chef métis le premier des éléments de succès d'une rébellion, et qu'il rapportait tout entier à la France, lui valait de la part du prêtre des paroles décourageantes :

— La France ! Ah ! mais non !... Une république qui répudie le droit divin, qui soutient des francs-maçons, pires que les orangistes d'Ontario, un pays gouverné par des Gambetta ou des Lockroy... Ah ! mais non !... Rien de commun... La question catholique d'abord... La question catholique...

Sur quoi, Riel impatienté, rétorqua :

— Rome est une chose ! Le sentiment national en est une autre... Ne mêlons pas la religion à la politique !

Alors, le Père Ernest, sa barbe noire semblant projeter en avant toute sa courte silhouette, exhala à travers toute la contrée des plaintes malodorantes, qui découragèrent les métis, et avertirent les Anglais.

— Riel, disait-il, c'est un sapré fou... Pas du tout l'homme que je croyais... Il veut changer toute la religion... c'est un hérétique !

*

A l'automne, lorsqu'octobre découpa des horizons de rouille et de vert de-gris, sous un ciel panaché, les palabres furent plus actifs. Mais déjà, bien des métis, travaillés par le missionnaire, commençaient à reprocher à Riel sa « païennerie ». Il se croyait, au contraire, profondément chrétien, et cette injustice l'affecta.

Ce fut encore bien pire, lorsque Marie, quelques jours plus tard, exprima nettement le désir de s'en retourner. Elle n'avoua pas à son mari que les mœurs des métis de la Satkatchewan étaient pour elle un objet de dégoût profond, et qu'elle avait grand'peine à se défendre contre des ivrognes ignobles qui venaient lui souffler dans le nez leurs relents d'alcool, et leurs propositions directes et dénudées.

— Donnez-moié une p'tite « chance » *(et avec un rire idiot qui fendait la figure d'une oreille à l'autre)*. Ça portera ben du bonheur à vot' vieux.

Elle craignit trop l'emportement de son mari pour lui rapporter ces paroles ou d'autres analogues, qu'elle entendait tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, tandis que Riel discutait à dix pas de là. Le chef métis eût insisté pour savoir les noms et il y aurait eu mort d'homme. Mais elle se borna à supplier, à gémir, à pleurer, ne sachant donner comme prétexte que l'ennui et le désir de retourner au Montana. Elle mentait mal, comme tous les gens qui manquent d'imagination.

Cette versatilité prétendue indisposa Riel. Pour la première fois, il fut envers elle violent et emporté :

— Il fallait penser à cela plus tôt... A c't'heure, il est trop tard... Ah ! tu t'ennuies ? et moi... Ah ! tu t'ennuies ?... fallait pas me faire venir... pars-t'en seule si tu veux... moié j' reste... j'aime mieux mourir que de reculer et d'être pris pour un imbécile... Et si j' meurs, ce sera ta punition, tu entends ? ta punition...

Il éclata de rire, d'un rire sauvage... Elle (la vision du cadavre brusquement évoquée) laissa choir la tête entre ses mains ; ses beaux cheveux

noirs se déroulèrent dans ce mouvement, et son dos fut secoué de sanglots convulsifs... Elle releva pourtant la tête et implora Riel, de ses yeux troubles, de tous ses traits subitement vieillis par l'atroce douleur... mais il ricana cruellement... Elle restait sans voix, la mâchoire allant et venant, et elle ouvrait et refermait alternativement une bouche carrée, baveuse et inintelligible... Il haussa les épaules, rageur et méprisant, parce qu'il croyait qu'il s'agissait, en somme, que d'un simple caprice de femme... Et, comme elle joignait les mains pour l'implorer, il la railla d'une façon presque insultante... Alors, Marie se raidit, et, dans ses yeux, passa une lueur de colère, tellement brûlante, qu'elle sécha du coup l'humidité des prunelles... Elle souhaitait en cette minute les choses les plus diverses, les meilleures et les pires... Mais Riel refusa la querelle, et s'en alla vers la vanité bruyante des palabres.

*

Tout l'hiver il en fut ainsi. Marie n'opposait à son mari ni cris de détresse, ni appels farouches, mais une hostilité muette et maussade. Il la déserta donc, plus qu'il n'était nécessité par ses agitations politiques, et il s'en alla porter sa rancœur à des assemblées tapageuses et stupides.

Cependant, des Anglais parcoururent le pays. Ils causaient peu, et le plus étourdi aurait pu voir que leur but était l'espionnage. Ils avaient avec eux d'importantes provisions de mauvais whisky, grâce auquel ils étaient les bienvenus partout, ou à peu près. Le whisky déliait la langue des ivrognes, et à partir du troisième verre, les étrangers obtenaient sur Riel et sur Gabriel Dumont tous ces renseigne-

ments contradictoires dont la superposition constitue la vérité. Parfois, lorsque l'ivrogne était bien disposé, il y avait moyen de lui laisser entendre que Riel et Gabriel Dumont n'avaient en vue que l'appât d'un gain sordide vis-à-vis de leurs frères. Cette calomnie alla son chemin, rampant dans les sous-bois avec la vivacité d'une hermine en chasse. Riel, averti, n'osa chasser ouvertement les intrus. Les cavaliers de la Police montée du fort Carlton et du fort Pitt, eussent immédiatement profité de l'occasion pour intervenir de la façon la plus désagréable. Mais, de jour en jour, le chef métis s'apercevait que l'affaire se gâtait. Il fit part de ses craintes à Dumont, qui proposa de soulever les Indiens crees, sur lesquels sa réputation de chasseur lui donnait un ascendant considérable. Riel accepta, et Dumont s'en alla à travers bois, chaussé de ses longues raquettes sous lesquelles la neige gelée faisait crrri... crrri... et qui laissaient dans la broussaille les empreintes de sa forte foulée.

*

La sérénité ne revint pas au cœur de Riel. Le Père Ernest, dans une minute d'emballement, lui avait promis que le clergé soulèverait le Bas-Canada... Maintenant, le religieux détournait la conversation, chaque fois que le métis lui demandait des nouvelles précises au sujet de ce beau projet politique... Il coulait ses mains dans les larges manches de sa soutane, roulait à droite et à gauche des yeux mal à l'aise, puis, se regardant le bout du nez d'un air soucieux, disait : « Dieu y pourvoira en son temps ». Lorsqu'il s'était ressaisi,

l'oblat prenait à son tour l'offensive, et reprochait à Riel d'être un mauvais chrétien.

— Dieu te punira... Dieu te punira... Ah ! tu te défies de l'Église !... Ah ! tu m'as dit un jour que Rome était un sujet de division, qu'il ne fallait pas mêler à la politique... Et, maintenant, tu viens demander l'appui du clergé ?... Ah ! Riel ! Riel ! si tu échoues ce sera parce que Dieu aura voulu te châtier... Tu seras l'exemple !

Riel haussait les épaules sans riposter. Son échec à la Rivière Rouge lui avait donné de sérieux doutes sur l'infaillibilité du clergé catholique, et (ce qui lui semblait plus grave) sur lui-même ; il commençait à entrevoir que son instruction primaire pouvait faire de lui un instituteur passable, mais ne suffisait pas à lui donner les armes qu'il faut pour vaincre un peuple représenté par des hommes d'action et d'organisation. Évidemment, les métis ne se lassaient pas de l'entendre parler, si ce n'était pour le stupéfier parfois de considérations ahurissantes et d'arguments insensés. Mais ils semblaient incapables d'actions autres que celles qu'exige la vie la plus élémentaire : couper du bois, chasser le cerf, trapper les bêtes à fourrure... se chauffer, manger, se vêtir... Et, lui-même, était-il capable d'organisation ?... Sincèrement, non !... Il eut la conscience d'aller à sa ruine, d'y entraîner les autres... Cela était-il permis ?... Oui, se répondit-il. Ces *enfants de chiennes-là* ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier... Qu'importe qu'ils périssent ?... Et, ne vaut-il pas mieux mourir dans un bel effort que de crever de misère et de vices... Et, lui-même ?... Marie lui était odieuse depuis qu'il la croyait en proie aux caprices les moins raisonnés... Allait-il



traîner pendant des années une vie imbécile et plate de vaincu et de résigné ?... Il préférerait un beau suicide...

Une sympathie subite le repoussa vers Dumont, Dumas et Nault... C'étaient des brutes et il les sentait prêts à tuer et à mourir... Le souvenir de Scott lui revint à la mémoire... Il haït la victime, qu'il revit, loque ensanglantée, auprès d'un grotesque et furieux ivrogne... Qu'était devenu Pat' O'Donoghue ?... Il eut fait un bon bourreau... Ah ! oui, Pat' O'Cork... Riel tâcha de se rappeler les vers de sa drôle de chanson : « *The cheeks of her ass are as round as an apple* »... et puis ?... Bah ! qu'importait ?... Sacré Pat' ! va.

Il se promit que, dès le printemps, le sang anglais vengerait ses déboires... Gabriel Dumont s'en revint. Il avait vu des chefs crees, tous prêts à déterrer la hache contre l'Anglais... Le gros métis raconta à Riel sa réception chez l'un de ces Indiens *Wah-Wah-Sehn-Owa* (l'Homme-Bien-Vêtu).

Gabriel avait trouvé le sauvage en train de rendre la justice. Le chef tenait ses assises dans un vaste *teepee* (tente) pyramidal, au centre duquel charbonnait un tout petit feu. Le chef était habillé d'une couverture usée. Il fumait d'un air indifférent, tandis que parlant tous à la fois, et gesticulant, un homme et deux femmes braillaient des choses contradictoires, sur le ton de la plus véhémente colère. Au milieu des beuglements discordants et des piaillements aigus, il avait fallu toute la connaissance que Dumont possédait de la langue cree, pour lui permettre de comprendre que la femme accusait l'homme de l'avoir répudiée sans raisons valables, pour aller vivre avec sa maîtresse. Le chef, sa pipe en pierre rouge à la bouche,

avait l'air aussi détaché de ses fonctions de juge que s'il eut été un magistrat blanc. Sa figure s'éclaircit, lorsqu'il vit, dans l'arrivée du métis, une diversion providentielle à cette affaire si compliquée, et de si peu d'importance. Il se leva, et congédia de la main les trois importuns, tout en rendant une sentence définitive :

— Le queen-saqua-comec (le polisson) *a jeté* (quitté) une *fendue* pour prendre une autre *fendue*, qu'ils se débrouillent tous trois.

Gabriel avait tout aussitôt profité des bonnes dispositions du chef à son égard pour lui faire part de sa mission, et en avait eu la réponse suivante :

— Ça va... il y a longtemps que je n'ai tué de chiens à peau blanche... Tu remercieras ton *nichta* (ami) Riel du plaisir qu'il m'offre, et tu lui diras que je vais arranger la chose avec les autres chefs, mes frères, pour lever quatre ou cinq cents guerriers.

*

Sous ces hautes latitudes, au Canada, la nature après son hivernal coma de six mois a hâte de se reprendre à la vie. Tout dormait. Sous le linceul crasseux de neige sale, un beau jour, le vent du Sud-Ouest apporte, malgré la barrière des Montagnes Rocheuses, les tiédeurs lointaines de l'Océan Pacifique, réchauffé par le thermo-siphon du Kouro-Shivo. C'est un vent violent et continu dont l'œil peut suivre la marche. On le voit, par ondes irrégulières et successives, ternir l'éclat de la neige ; il en pétrit le grain amolli en une pâte poreuse ; puis l'eau ruisselle de partout, charriant avec elle, on le dirait, d'innombrables reflets arra-

chés à la lumière du soleil ; le suaire élimé, pourri, craque et se déchire, et la terre apparaît, saine, un peu froide seulement, mais déjà frissonnante ; elle n'était pas morte, elle dormait seulement, cataleptique peut-être ; voici que les premières herbes pointent timidement, buvant à grands traits les flaques d'eau ; les corbeaux arrivent, impudents et criards, parfaitement grossiers — ce sont des parvenus en habit noir — et décidés à s'arroger des droits de préemption sur toutes les charognes qui vont apparaître ; les canards suivent, par couples, un peu ridicules, déjà très amoureux, à la recherche d'un meublé d'oseraies et de saules nains, propices aux nidifications, et d'une mare où s'ébattre et se laver ; les bourgeons éclatent comme s'ils étaient trop pressés ; les feuilles essaient un ton vert, trop clair, trop voyant qu'elles ont assez de bon sens pour ne pas garder, et, changent peu à peu pour une couleur plus harmonieuse, savamment nuancée de bleu ; par myriades, les maringouins éclosent de toutes les gouttes d'eau, et tourbillonnent en volutes bourdonnantes, agaçantes et cruelles ; dès que les frondaisons protègent les pudeurs farouches, des êtres invisibles emplissent la forêt de désirs amoureux, de palpitations voluptueuses, de frémissements inapaisés... Non, ce n'était pas la mort, c'était le sommeil, et voici la vie qui revient, avec une vengeance toute prête.



Le printemps de 1885 fut semblablement fulgurant et passionné. Mais, tandis que les berges de la Saskatchewan s'écroulaient avec grand fracas dans les eaux turbulentes, et que les troncs d'arbres à la dérive se heurtaient avec des craquements formidables, dans l'écume sale et les éclaboussures

irisées, les hommes indifférents à la nature se livraient aux ridicules grimaces de la politique.

Les métis tinrent des réunions de plus en plus bruyantes, sous l'influence du whisky... Ils étaient plusieurs milliers d'ivrognes bavards et criards, qui se déssaoûlèrent d'un seul coup, le jour où il fut question de se battre. Une cinquantaine seulement, avec Gabriel Dumont, Nault et Dumas se décidèrent à une manifestation belliqueuse qui, dans leur esprit, devait suffire à leur faire obtenir tous les droits qu'ils demandaient.

Pédant par métier, Riel prit le titre assez singulier d'*Exovède*, voulant montrer sans doute qu'il se tenait hors du troupeau. Sans armes, il se joignit à ces fous, autant par ennui, peut-être, que par lassitude. Et, encore qu'il fut bien décidé à n'être qu'un spectateur narquois et désintéressé, ce fut justement lui que, malgré ses protestations, les énergumènes acclamèrent comme chef. Il se laissa faire, bien qu'il protestât n'avoir nullement posé sa candidature, et ce fut une grande mortification pour Gabriel Dumont qui, voyant depuis quelque temps, Riel parfaitement dégoûté, aspirait naturellement à prendre sa place. Mais Dumont, quoique bien bâti, avait tout de même moins de prestige.

*

D'autre part, le major Mac-Duff, qui commandait au fort Pitt de petits détachements de police, fit diligence pour les rassembler. Quelques centaines de volontaires vinrent grossir la petite troupe. C'était pour des orangistes exaltés une fameuse occasion de déployer leur bannière d'orphéon, brodée de la devise : NI PAPE, NI PRÉTENDANT.

Le fort Pitt devint une sorte de covenant, d'où les psaumes et les chansons obscènes montaient pêle-mêle vers le Seigneur. Le révérend Mac-Donald dut faire appliquer la loi qui punissait d'amende les blasphémateurs. Ils étaient nombreux, et comme la loi récompense le dénonciateur avec la moitié du produit de l'amende, il y avait l'occasion pour les débrouillards de se faire quelques bonnes journées. Le révérend Mac-Donald semblait le plus débrouillard de tous ; il avait le goût de l'embuscade, et une famille qu'il désirait mettre à l'abri du besoin. Il est à présumer qu'il y réussit pleinement, car au bout de quelques jours, il apparut avec un parapluie neuf (luxe inusité), de grosses lunettes à monture d'or, et un col en celluloïd qui lui donnait un air presque propre. qui étonna.

*

Les deux troupes se rencontrèrent entre le fort Pitt et le fort Carlton. De part et d'autre on était plutôt gai que féroce, et, au fond des cœurs, il y avait une conviction solide que tout se passerait en paroles. Le premier mouvement simultané des deux partis fut de faire demi-tour et de prendre une direction de tout repos, en criant très fort des injures inutiles. On ne sait trop pourquoi le révérend Mac-Donald ouvrit malencontreusement son parapluie. L'exhibition de ce monstrueux produit de la civilisation fut considéré par les amis de Riel comme une provocation, et Osias Ouellette, parmi tant d'autres, n'était pas homme à supporter une telle insulte... Une minute plus tard, le révérend roulait par terre, assez contusionné, les lunettes cassées, une pointe de son col de cel-

luloïd cruellement rentrée dans les replis dindonnesques de son maigre cou, et Riel, profondément attristé et découragé, luttait contre Osias Ouellette. Celui-ci venait de manifester son envie frénétique de plonger l'instrument fermé dans le fondement du pasteur, puis de l'y ouvrir. L'immense portée de cet acte philosophique, en tant qu'insulte définitive contre la civilisation, échappait au chef métis... A ce moment, le major anglais fit une sommation à laquelle les métis répondirent naturellement en mettant en joue. Ce geste fut interprété par les miliciens comme une invitation (à laquelle ils obéirent) d'avoir à jeter leurs armes. Ils se constituèrent prisonniers, ce qui était le plus grand embarras qu'il était possible de créer aux métis. Il n'était guère facile à cinquante hommes d'en garder cinq cents. Riel conseilla de leur enlever leurs armes, et d'aller s'installer au fort Pitt puisque la garnison de cet ouvrage était en promenade.

Ce qui fut fait.

*

Du fort Pitt, Dumont rédigea un ultimatum au gouvernement anglais. C'était la plus grosse plaisanterie de l'époque, et Riel moitié furieux, moitié rieur, apposa sa signature sous ce document qui fut envoyé au marquis de Landsdowne, gouverneur général du Canada, personnage grave et sévère, et absolument incapable d'apprécier une farce réellement gauloise. Cet homme d'État, au lieu de le prendre sur le même ton, répondit à ce poisson d'avril en mobilisant d'un seul coup les trois divisions qui constituaient l'armée cana-

dienne, leur procurant toute l'artillerie et toutes les munitions disponibles, en levant le ban et l'arrière-ban de la milice, et en donnant au général Littletown des ordres formels et emphatiques.

Les orangistes, qui avaient encore sur le cœur le meurtre de Scott, se levèrent en masse. Il s'agissait, n'est-ce pas, de combattre le catholicisme. On publiait dans les journaux de l'Ontario les portraits de Riel et du Père Ernest. D'autre part, le service des renseignements avertit le marquis de Landsdowne que Riel avait dit un jour que Rome était une cause de divisions et d'ennuis politiques. Le gouverneur ne pouvait négliger cette carte. Il la fit jouer par les curés du Bas-Canada, dont plusieurs prêchèrent à travers la province de Québec la croisade contre l'*hérésiarque* Riel.

Si bien, qu'un étonnant bataillon de Canadiens-Français, qui n'avaient rien du tout à faire dans une querelle britannique, partit un jour de Montréal, à bord du chemin de fer Canadian-Pacific, à destination de Winnipeg. A une portière, le porte-enseigne (intelligent comme un porte-parapluie) agitait fièrement le drapeau de cette unité, brodé de la devise : JE NE RECULE PAS, qui suffisait à montrer le peu de notions que ces gens-là avaient de l'art militaire. Lorsque ce bataillon s'arrêta en gare d'Ottawa, le marquis de Landsdowne l'alla passer en revue. Jusqu'à sa mort, il eut coutume, en se rappelant ce beau spectacle, de se frotter les mains, en disant — « Oui Messieurs. c'est là mon chef-d'œuvre politique ».

Grâce au chemin de fer de Smith, cette armée put opérer rapidement la concentration de ses forces. Elle n'avait qu'à paraître entière, et l'insurrection se terminait sans effusion de sang.

Mais le général Littletown était un vieux militaire, qui, ayant servi aux Indes, en Crimée et en Égypte, savait calculer à un homme près le pourcentage des pertes nécessaires pour qu'une campagne soit intéressante au triple point de vue de l'honneur, de l'avancement et des décorations. Il savait également le chiffre des pertes au-dessus duquel des parlements hargneux vous aboient aux mollets d'un général, même victorieux, avec l'obstination d'une bande de roquets. Il était bien décidé à intégrer d'une manière analytique la courbe de ses équations ou de ses opérations entre ces deux limites positives. On n'est pas mathématicien pour rien.

*

Cela suffit à expliquer pourquoi de fortes et absurdes patrouilles s'amusèrent à provoquer les métis à Duck-Lake, puis à Batoche. L'hostilité évidente du déploiement en tirailleurs des compagnies, soutenues par le vacarme à peu près inoffensif des obusiers de quatre et des canons Gattling, amena de la part de Gabriel Dumont et de ses cinquante métis la réaction prévue par le général Littletown, et les troupes britanniques refluèrent dans un désordre très suffisant, laissant sur le champ de bataille les taches brillantes de quelques uniformes rouges, qui faisaient paraître plus sombre la verte livrée de la nature. Il y avait des faces hideusement sales qui saignaient un œil en bouillie et de la cervelle grise et visqueuse ; des cadavres étendus sur le dos, poings crispés, avec à la poitrine, un petit trou sombre, sur lequel bourdonnait la joie gloutonne des mouches métalliques, des agonisants qui gémissaient : « Maman... maman... »

et qui passaient avec un juron et des hoquets ; des blessés lamentables, qui se traînaient, suppliaient et demandaient à boire, et que Riel soigna, lui-même, comme des frères.

Entre temps, la tactique du général Littletown s'exerçait aussi à l'égard des sauvages. Les reconnaissances de cavalerie violèrent suffisamment de squaws crees, pour que Wah-Wah-Seh-Owe (L'Homme-Bien-Vêtu), se rappelât la promesse qu'il avait dans un jour d'enthousiasme depuis longtemps oublié, faite à Gabriel Dumont... S'étant dévêtu, le chef indien se peignit le corps d'emblèmes cubistes, et, appelant ses frères, répondit aux vexations anglaises par un procédé égal, servilement calqué, et sans originalité réelle...

Il massacra quelques colons anglais, ahuris jusqu'à la mort, et qui emportèrent dans l'autre monde une interrogation sans réponse (exactement, selon la méthode Littletown). Il fit quelques prisonniers, pour s'offrir le spectacle classique de la torture, et embêta tout le monde, jusqu'au jour où ayant pillé un magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ses guerriers trouvèrent de l'alcool en quantité suffisante pour une belle ribouldingue. Ce butin leur permit de supposer qu'ils étaient vainqueurs, et ils ne songèrent plus qu'à s'enivrer joyeusement.

*

Cependant, le général Littletown, ayant enfin reçu, à double titre d'encouragement et de récompense, la promesse attendue depuis longtemps du grade supérieur, se décida à faire marcher ensemble ses trois divisions. Aussitôt, les cinquante rebelles s'égaillèrent de tous côtés, et Riel, sans trop savoir



pourquoi, prit la fuite, comme s'il avait réellement participé à la rébellion.

Certain soir de juin, assez tard, il se trouva en sûreté aux États-Unis. Il alluma son feu à l'abri d'un bouquet de trembles, au bord d'un petit étang dans lequel le soleil, blessé à mort, saignait goutte à goutte le reste de son sang, qui s'allongeait en lourde flaque huileuse sur un miroir d'argent oxydé.

Il commençait à dîner d'une bonne portion de viande sèche, quand Osias Ouellette apparut, fuyant, lui aussi, la vindicte britannique. Affamé, le jeune métis accepta l'invitation de Riel, et, en retour, lui fit part des nouvelles fraîches qu'il venait d'apprendre... Dès les premiers mots, Riel sut que sa femme et ses deux enfants étaient tombés entre les mains du général Littletown, qui les gardait comme otages.

X

Deux jours plus tard, auprès de ce même petit lac, Riel fumait, calme en apparence, mais intérieurement agité par toutes les bourrasques du monde, tandis que Gabriel Dumont piquetait, à dix pas de là, les cordes d'une mauvaise petite tente toute déchirée. Les collines bleues du premier plan, les irréelles irrisations des glaciers de la Sierra en étages surélevés, se reflétaient dans le miroir immobile, laissant une toute petite étendue glauque cernée d'un ourlet de mousse argentée. Riel attendait le retour du messager qu'il avait dépêché au général Littletown, auquel il offrait de se rendre, sans autre condition que la mise en liberté immédiate de Marie et de ses deux enfants. Gabriel Dumont ne restait auprès de lui que pour tenter d'empêcher cette « damnée » folie.

Dumont frappait du dos de sa hachette sur les crochets de bois, et tournait de temps à autre sa face jambonnée et velue, interpellant Riel d'une mâchoire toute en dents saines et fortes.

— Mais sapré fou que j' te dis *(toc-toc... il martelait rageusement, comme s'il eût voulu à la fois faire pénétrer le piquet dans le sol rocailleux et l'idée dans la tête non moins dure de son cousin)*. Mais,

sapré torvieux, t'es-t'y assez enfant pour crère que les Angliches y vont y faire du mal à ta « vieille » et aux « papooses »... *(toc-toc)*... Ça s'adonne de même *(toc-toc-toc-toc)*... mon cousin *(toc-toc-toc-toc)*... écoute-moié donc... *(toc-toc)*... Ah! sapré torvieu que j'te dis... *(toc-toc)*... Y vont ben la nourrir et les papooses itou... *(toc-toc-toc)*... et pis y s' tanneront d'attendre... *(toc-toc)*... et puis y t' la mettront en liberté... *(toc-toc)*... T'as qu'à attendre ben tranquille icite *(toc-toc-toc)*... T'es aux États? t'es pas cheux les Angliches... *(toc-toc)*... Ah! sapré torvieu d' crotte, j'a « busté » (cassé) ç' chien d' piquet...

Mais Riel ne l'écoutait pas... Il se gorgeait gloutonnement du beau spectacle, sachant bien que les morts ne voient que la terre noire... que la terre noire... que la terre noire...

Sur quoi Dumont le secouait rudement. Le chasseur venait de contracter avec Buffalo-Bill un engagement de plusieurs années, aux termes duquel il toucherait une somme assez ronde pour exhiber devant les badauds ses dons extraordinaires de tireur. Il décrivait l'extravagant costume du « colonel Cody », un costume tel qu'on n'en avait jamais vu dans la prairie, un costume à faire avorter « eune j'ment pleine, mon homme » ; feutre conique mexicain (« pareil à c'te montagne que tu voies làbas »)... chemise de soie rouge (« commode pour arrêter l' train dans la prairie »), ceinture-cartouchière (« jamais dans la vie d'un homme y tirera tout ça »), salopette de cuir brodé à grandes franges (« ah! ça c'est beau, tu sais »), éperons d'argent larges comme des piastres (« doit coûter bon »), le tout habillant un grand corps anguleux, d'où dépendait une figure toute en os, en yeux bleus,

et en grandes moustaches de lin... une figure perpétuellement mobile et merveilleusement experte à jurer d'une voix faussement colère...

Sur quoi Riel dit d'un ton las, qui se traînait comme un loup blessé :

— J'en ai assez de tous ces blancs... Ni or ni argent ne feront de moié un singe pour les amuser.

— Eh ! t'es sapré fou, rétorqua furieusement Dumont, tout en taillant une nouvelle cheville... Moié, les blancs, j' les a assez vus... mais leurs piastres, y sont bonnes... Après tout qu'y z'y en « risent » autant qu'y voudront, à s' faire péter l' bas-ventre et les plats-côtés, et à pisser partout, moié, j'aime mieux m'emplir les babines avec leur bière et leur lard et leurs patates que de crever de faim à « tramper » (rôder) dans leur saprés villes de chien... Qu'y z'y risent, mon homme... Y z'y riront pas tant comme c'te vieux moié, qu'aurai leurs piastres plein ma ceinture... Ah ! tu veux pas faire le singe... Et comment qu' tu s' sentiras de danser au boute d'un câble, comme un « pichou » (lynx) pris à la « brinqueballe » (bricole). Tu sais comment qu' ça r'garde, avec les yeux qu' ça vous y sort d' la tête, et la langue noiére sus l' côté de la babine, et l' cou d' travers comme un pasteur qui prichasse, et les pattes toutes encroquevillées (recroquevillées)... C'est ben pis qu'à y faire l' singe, et pis qu'y a pus de r'mède...

— Et tu crois qu'y m' pendront ? interrogea Riel.

Si faible que fut le tremblement de la voix, il n'échappa point à l'oreille large et sûre de Dumont :

— Si j'y crés... Si j'y crés... Beau dommage... Y vont s' gêner, p'têt'... Y t'aiment les gars, rapport au défunt Scott.

Ç'en était tout autant que pouvait supporter Riel... Il arrêta Dumont d'un signe de main. Celui-ci se tut, bien convaincu que le coup avait porté, et que son cousin ne se livrerait pas.

*

Et cependant, quelques jours plus tard, Riel était enfermé dans la prison de Régina... une prison trop neuve (qu'on avait hâte d'étrenner), bâtie en briques rouges trop gaies pour ses lugubres barreaux noirs. Il y occupait une cellule proprement blanchie, et on lui donnait tous les bains qu'il voulait. Mais, malgré la promesse du général Littletown, il n'avait pu embrasser ni sa femme ni ses enfants.

Tandis qu'on poussait activement les préparatifs de son jugement, il s'occupait à rédiger un long mémoire destiné à sa défense. Il y rejetait sur le Père Ernest l'idée première de l'insurrection, et ce fut justement cet ecclésiastique qui vint le confesser dans sa prison. Alors, Riel dût, sous peine de damnation éternelle, remettre son manuscrit au prêtre, en vue d'un auto-da-fé, et promettre de prendre sur soi tout le poids de la révolte.

*

Il sut dès lors qu'il était perdu. Pris entre l'amour de la vie, et la crainte d'un enfer éternel, il s'abîma dans une inertie contrite, et, le chapelet aux doigts, coula des grains, en murmurant de machinales prières.

L'idée même d'avoir pu un seul instant songer à compromettre un ministre de Dieu lui valut les cauchemars les plus affreux. Il fut, dans ses rêves,

torturé par des démons échappés aux gravures suggestives des livres pieux. C'étaient des monstres cornus, à barbe de bouc, au nez crochu, aux ailes de chauves-souris, et qui, armés d'un trident en guise de fourchette, le tournaient et le retournaient sur son lit de braises... Et l'un d'eux, sans cesse, d'une petite voix chevrotante et cruelle lui disait : « *Ah ! Ah ! Louis Riel ! respect aux messieurs prêtres ! Ah ! Ah ! tu as voulu trahir le Père Ernest !...* » Mais les démons classiques ne sont pas les seuls à assaillir un homme dont le sang est mêlé. Échappés d'on ne sait quel monde de superstitions ancestrales, des « mauvais esprits » à figures de Sioux, s'acharnaient, plus cruels encore, à le scalper à l'aide d'un couteau émoussé, à lui enfoncer sous les ongles de petits bouts de bois, à lui racler la plante des pieds avec un silex tranchant, à l'émasculer à coups de dents aiguës... Il se réveillait alors, baigné de sueur, glacé, frissonnant, le cœur en déroute, et il se mettait à sangloter comme un enfant...

Le Père Ernest le trouvait encore ainsi, lorsqu'il venait le visiter vers huit heures du matin. L'oblat prenait un pieux plaisir à écouter le récit de ces scènes, dont la diabolique horreur confinait à la théologie.

Il en augmentait encore l'effroi, en citant tels spécialistes en démonologie, et en complétant, grâce à leurs textes retenus par cœur, (grâce aussi à une imagination dévergondée) le catalogue des supplices que Dieu, dans sa mansuétude, réserve à ceux qui accusent les ministres intangibles d'une sainte religion... Puis, quand il avait ainsi pétri l'âme de Riel à l'état de pâte inerte, il lui redonnait soudain l'espérance d'un paradis infiniment pré-

cieux, qui lui serait ouvert — tel qu'à un martyr — à condition qu'il consentît à se sacrifier pour l'Église, représentée par son missionnaire. Il en arriva à s'indigner de voir Riel regretter une vie misérable, dont le terme était l'éternelle splendeur céleste.

*

Aux termes de l'acte de George IV, alors encore en vigueur dans les territoires du Nord-Ouest, un procès criminel exigeait la présidence d'un magistrat du Banc du Roy, assisté de deux titulaires, et d'un jury de douze membres. Mais les territoires ne possédaient pas ce luxe, et les loges orangistes, qui, en souvenir de l'exécution de Scott, s'intéressaient vivement au procès de Riel, craignaient la faiblesse des magistrats de l'Ontario, — pour ne pas parler de ceux du Manitoba, qui, ayant suivi l'affaire de trop près, la considéraient comme une simple farce d'un goût déplorable.

C'est pourquoi, un vénérable actif découvrit à Régina le F.·. Richardson, et un misérable petit Henri Lejeune, l'un et l'autre simples juges de paix, et assez naturellement travaillés par le désir de l'avancement... De plus, à la nouvelle qu'il était impossible de trouver plus de six jurés *sûrs*, l'honorable Alexander Campbell, garde des sceaux du Dominion, eut une inspiration que ses amis trouvèrent sublime.

Il se prévalut d'un statut impérial en vigueur au Nouveau-Brunswick, qui permettait à cinq, ou à sept jurés de rendre une décision. Le Nouveau-Brunswick n'était qu'à deux mille kilomètres des frontières des Territoires, et ses statuts, pourvus

d'ailes fantastiques, avaient évidemment le pouvoir de s'envoler par-dessus trois provinces de dimensions imposantes. Pour embrouiller encore davantage toute cette affaire, l'*attorney général* eut l'idée d'une cote mal taillée, et il fixa à six le nombre des jurés nécessaires à l'affaire Riel. Christophe Robinson, dont les sentiments nationaux étaient bien connus, fut nommé avocat du gouvernement.

*

Le palais de justice de Régina avait l'air d'avoir été façonné en saindoux par un charcutier romanesque. Sous la canicule de juillet, on s'étonnait qu'il ne fondît pas et ne dégoulinât point dans la rue, en liquide visqueux et nauséabond. L'intérieur en servait surtout aux réunions des diverses associations de la ville, qui y donnaient des divertissements, et une scène occupait tout le haut côté de la salle des assises.

Ce fut au milieu d'un décor, brossé au mépris de toute perspective par un peintre en bâtiments, que prirent place les acteurs de ce drame. Et les criardes couleurs affectionnées par l'artiste décorateur, leur faisait un fond irréel, dont l'incohérence donnait le vertige. Les juges, l'avocat du gouvernement et les jurés prirent aussitôt une valeur extra-humaine, qui leur donnait l'apparence de fac-similés.

Nul, pas même le prévenu, ne s'étonna donc de les voir impassibles, lorsque les trois défenseurs, Greenshields, Lemieux, et Fritz Patrick déposèrent des conclusions tendant à l'ajournement, pour irrégularités dans la procédure. D'une voix automatique, le mannequin-chef remit à une huitaine

dérisoire, et, pour faire passer le temps et patienter un public d'autant plus exigeant qu'il ne payait pas sa place, on passa immédiatement au procès des complices de Riel.

Alors apparurent des gens qui n'y comprenaient visiblement rien. Les chefs crees arrêtés par le général Littletown au milieu de la plus belle ripaille de leur vie, portaient sur leurs faces plates et cuivrées les signes irrécusables d'une résignation ahurie à la toute-puissante folie des hommes blancs. Ils se ressemblaient tous entre eux avec le même crâne en pain de sucre (non raffiné) contreplaqué de cheveux collés par de la graisse rance, avec le même front bas et plat, avec les mêmes yeux en fente oblique dans lesquels il eut été ridicule de perdre son temps à vouloir introduire une pièce de dix sous, avec le même nez épaté, aux narines percées, face à toutes les curiosités perverses, avec les mêmes bouches lippues, avec les mêmes pommettes saillantes, avec les mêmes mâchoires exagérées. L'interprète les barnumisait l'un après l'autre, le doigt tendu, et traduisait en anglais les noms crees :

— Wah-Wah-seh-Woe : l'homme bien vêtu... *(rires dans la salle, car cet élégant était en guenilles)*... Manaschoes : Mauvaise Flèche... Kitti-Maguan : l'Homme misérable... *(on approuva bruyamment)*... Pa-pu-Maké-Sih : Autour du Ciel... Apis-Chaskoes : Petit-Ours... Wah-Wah-Nich : l'Homme sans cœur... Nabpace : Corps-de-fer...

La joie fut plus bruyante encore, lorsqu'après un interrogatoire de forme, et sans aucune réponse, les mannequins appelèrent le premier témoin :

— Ko-Manitou-Wah.

Alors s'avança un paquet de viandes grasses et

ballantes, une face pentaédrique et dont la peau ressemblait à une chaussure de cuir jaune, fatiguée par un dur service dans des terrains marécageux. Cette difformité roulait des épaules de courbures différentes, et de temps en temps mouchait dans des doigts spatuleux un nez presque inexistant, et comme dessiné, mais non modelé. Ce phénomène s'efforçait d'écouter l'incompréhensible discordance du langage blanc, et pour mieux y réussir, décollait exagérément et sans effort de grandes oreilles mobiles et plates.

L'interprète répéta :

— Ko-Manitou-Wah !

Puis il traduisit :

— L'Image de Dieu.

Un rire énorme secoua aussitôt l'assemblée. Les mannequins eux-mêmes parurent animés par un mécanisme, d'ailleurs détraqué, et qui s'arrêtait après la première saccade. Une voix gouailla :

— L'Image-de-Dieu... Non ? mais t'es bien certain de n' pas te tromper ?... L'Image-de-Dieu... L'Image-du-Diable, p'têt... Y ressemble à Dieu, comme de la peau de fesse à du satin broché.

Comme le drame de vie et de mort se jouait au bénéfice de sauvages (c'est-à-dire moins que des chiens), l'intérêt se concentra sur le plaisant, qu'on applaudit. Il fallut que, rappelé tout à coup à l'automatisme de ses fonctions, par tel ressort mystérieux, le mannequin en chef, d'une voix métallique, commandât l'expulsion du railleur.

Le témoin raconta tout au long le massacre d'un agent des Indiens que l'Homme-bien-Vêtu avait égorgé, sans d'ailleurs le faire souffrir inutilement, et dans la bouche duquel il avait ensuite entassé des pièces d'or et d'argent trouvées dans une cas-

sotte. Lorsque l'Image-de-Dieu eut terminé, l'accusé, qui avait suivi avec intérêt le récit de cette joviale petite farce, réclama la parole, pour restituer la vérité des faits :

— Ko-Manitou-Wah, dit-il en cree, proteste que cet homme n'a pas dit toute la vérité. Il me fait tort... Oui, j'ai saigné le cochon de blanc, et puis je lui ai mis dans la gueule les piastres qu'il nous avait volées, et je lui ai dit : « Mange-les ». Puis, celles que je n'ai pas pu lui mettre dans la bouche, parce qu'il y en avait trop, je les lui ai mises dans le... derrière et je lui ai dit : « Fais-les ».

Mais le mannequin-chef, dès que l'interprète entreprit la traduction de ces paroles, estima qu'elles étaient *impropres* et choquantes, et qu'il ne fallait point, par respect pour « l'humanité chrétienne » qu'elles figurassent au procès. On daigna même donner des explications à l'accusé qui crut comprendre que c'était là la forme de la torture chez les blancs... Il laissa échapper un cri rauque, et se rassit épouvanté. Simple comme il l'était, une intuition venait de s'imposer à lui, plus terrifiante que tous les scalps et que tous les supplices indiens. C'était la vision de la Justice des Blancs, qui, derrière son masque de fausse respectabilité, cache la laideur de son âme. Dès lors, convaincu que les blancs étaient une race inférieure et méprisable, il ne chercha plus à comprendre. Ses frères et lui se renfermèrent dans une indifférence muette et farouche. Lorsqu'on leur traduisit l'arrêt qui les condamnait à être pendus par le cou « jusqu'à ce que la mort s'ensuive », un même sourire ironique effleura leurs huit bouches, et ils se regardèrent joyeusement surpris. La stupidité anglaise venait de leur apparaître dans toute sa grandeur... Com-

ment, on voulait les supplicier, et on ne faisait que les pendre ? On ne les scalpait pas, et ils conserveraient le bout de tignasse par lequel l'Esprit de la Mort vient enlever les braves, et les transporte dans le paradis giboyeux où les blancs n'entrent pas...

Ils reprirent vite leur impassibilité, et Pa-Pu-Maké-Sih (Autour-du-Ciel), qui était *sorcier*, exprima à la cour le fond de la pensée commune :

— *Kitish miata !* (Baise mon c.. !)

*

Riel comparut à son tour devant les mannequins justiciards.

Huit jours de répit lui avaient permis de se composer un masque d'impassibilité méprisante, derrière lequel s'agitaient réellement des angoisses religieuses aux pieds fourchus. Le Père Ernest, désormais vainqueur de la conscience du prisonnier, l'assurait que de telles souffrances étaient agréables au Seigneur qui les réservait à ses élus de choix. Cette consolation n'avait pas empêché Riel d'avoir, pendant deux ou trois jours de la semaine précédente, manifesté une agitation telle, que ses défenseurs, Greenshields, Lemieux et Fritz Patrick avaient jugé habile de le faire examiner par les médecins légistes. Malheureusement, ceux-ci, au nombre de deux, appartenaient l'un et l'autre à la loge orangiste de Régina, et leurs conclusions mettaient à néant ce suprême espoir de la défense...

On savait, en effet, que les noms des témoins à charge remplissaient une longue liste, dans laquelle les militaires se trouvaient en nombre imposant.

Christophe Robinson, l'avocat de la Couronne, était un psychologue averti, et il savait qu'un militaire de carrière hésite rarement à mettre en évidence les périls et les difficultés des opérations auxquelles il a pris part. Il s'agissait pour le général Littletown et pour ses subordonnés, de croix, d'avancement, d'honneurs, de gloire même, tous avantages appréciables et qu'il est inhumain de dédaigner.

Riel était trop intelligent pour ne pas comprendre que la sentence était rendue d'avance, et qu'il était inutile de chicaner sa vie.

La seule dénonciation du R. P. Ernest, missionnaire catholique, eût pu détourner de lui la haine orangiste. Cette dénonciation était escomptée par beaucoup. Mais le salut éternel était en jeu, et le métis se sentait l'énergie suffisante, pour, après avoir perdu le monde, gagner le ciel. Il s'en remit donc à ses avocats du soin de présenter des objections inutiles, et il se désintéressa de ses bourreaux, ce qui, quoi qu'on en dise, est un pis-aller.

*

Les vengeurs de Scott n'éprouvèrent aucune difficulté à condamner Riel à la peine capitale. Le coupable devait être pendu dans la cour de la prison de Régina, le 16 novembre.

L'arrêt était attendu, et cependant, au lieu de se détacher nettement, il tomba lourdement de la bouche du juge Richardson. Il sembla que le mécanisme qui animait ce mannequin venait de se détraquer. La machine agit en tous cas de façon fort bizarre, avec des gestes de rappel de la main, et des ouvertures de bouche inutiles, qui avalaient des sons

rauques, comme si quelque chose eût voulu, brusquement, faire machine en arrière... Mais le système ne le permettait pas... La peinture du pantin Lejeune s'écailla et mit à nu le plâtre livide de sa figure de marionnette... L'avocat du gouvernement Robinson, s'affaissa sur le ressort à boudin de ses jambes... Les jurés s'immobilisèrent épouvantés, avec des yeux dilatés que leurs paupières essayaient en vain de recouvrir... Enfin, le grotesque décor théâtral parut éclater en morceaux, animés d'une vitesse de chute vertigineuse, et il sembla que la Réalité, figurante hagarde, prenait possession de la salle... Les uns après les autres, les gens du parterre se sentaient la gorge serrée et les lèvres sèches, et s'en allaient, titubant, pour se déssaoûler avec beaucoup de whisky.

*

Alors s'ouvrit l'ère des pétitions.

Du Canada, des États-Unis, Métis, Canadiens-Français, Anglo-Saxons, Irlandais, allongeaient d'interminables listes au-dessous de la requête qui demandait la grâce de Riel, et qui se terminait par les mots rituels : *And we will ever pray* (et nous ne cesserons d'implorer).

Le marquis de Landsdowne, gouverneur général du Canada, par la grâce de Dieu et de la reine Victoria, recevait ces requêtes avec une lassitude croissante... Des journaux élevaient la question de forme et réclamaient la cassation d'un arrêt illégalement rendu... Le gouverneur avait le désir de céder... Mais à ce moment les loges orangistes, celles d'Ontario, principalement, rappelaient la mort de Scott, et prédisaient à la faiblesse éventuelle

du lord des catastrophes impériales... Écrasé par le poids de sa responsabilité, le malheureux grand seigneur prenait aussitôt conseil de son entourage... Or, celui-ci n'était pas moins divisé sur la question de mort ou de vie... Chaque jour, se répétaient de semblables scènes, et, chaque soir, au moment où le marquis allait d'un trait de plume commuer la peine de Riel, une voix impérieuse murmurait : — Et l'Empire ? — Alors le Lord s'allongeait inutilement, pour passer une nuit blanche, et quelqu'un triomphait en disant : — Encore un jour de gagné.

Les paris s'établirent avec des fluctuations inattendues. On donnait Riel à deux contre un, tel jour, à un contre dix, le lendemain. Autour du marquis de Landsdowne, les bourses se vidaient, et la fureur du jeu prenait la place de la haine.

Les plus sages dès lors, considérèrent Riel comme perdu... Des personnages influents avaient misé sur la corde et aventuré de telles sommes, que la vie indifférente d'un homme condamné (et à deux mille kilomètres de là), n'avait plus que la valeur d'une carte à jouer. Les bookmakers furent assaillis de gens qui, ayant parié la vie du pauvre condamné, offraient maintenant de résilier le marché moyennant une perte limitée.

Et voici que le 15 novembre, la veille du jour fixé pour l'exécution, le câble transatlantique transmit le message suivant :

MARQUIS DE LANDSDOWNE

OTTAWA, CANADA.

UNE FEMME SUPPLIE AUTORITÉS CANADIENNES GRACIER RIEL.

JULIETTE ADAM.

C'en était trop pour les nerfs si longtemps tendus. Aigus comme des chanterelles de violons, ou graves comme des cordes de violoncelles, ils se brisaient les uns après les autres, avec des sonorités plaintives, cependant que, seuls, quelques gros parieurs intriguaient encore pour sauver leur mise.

*

Dans la soirée du 15 novembre... Régina... une pièce obscure... Trois ombres murmurant dans une sourdine pénible :

— ... C'est pour demain.

Un temps.

— ... Oui c'est pour demain.

— ......

— Quel jour pour nous !

— Quelle nuit !

— ... Hélas !

— ... Oh ! comment avons-nous pu *le* faire ?

— ... L'Empire l'exigeait.

... (Entre les dents) : — Damné soit l'Empire.

— ... C'est vous qui avez requis

— ... Oui mais c'est vous qui avez condamné, Rich...

— ... Oh ! pas de noms propres, je vous en prie, ne nommez personne...

... *(Ricanant).* — Ne dites pas que Dieu peut nous entendre.

— ... Dieu ?... ou le diable ?

— ......

— ... Vous frissonnez ?

— ... Oh ! pour l'amour du ciel, comment pouvez-vous voir ?... Il fait nuit.

— ... J'entends vos os qui cliquettent comme des débris d'assiettes...

— ... C'est de froid, nous sommes en hiver.

— ... Ce n'est pas de froid, nous sommes en enfer.

— ... Pourquoi ?...

(Avec une fausse énergie) :

— Nous pouvons nous prévaloir du statut impérial...

— ... C'est bon en paroles... Il est contredit par l'acte de George IV...

— ... L'acte est abrogé par la loi d'Empire de 1880.

— ... La clause V, seule, a été abrogée.

— ... Oh ! pourquoi vous décharger sur nous de votre remords ? je vous le répète, c'est vous qui avez requis.

— Je vous dis que les sections X, XI et XII qui pourvoient à la nomination des juges et à la constitution des tribunaux n'ont pas été abrogées.

— Pourquoi avez-vous requis ?

— ... Je faisais mon métier. Pourquoi avez-vous condamné ?

— ... Mais, Lord North a écrit qu'au Nouveau-Brunswick, pays d'Empire, un jury de cinq membres est suffisant.

— ... Dans les causes civiles... Il en faut douze dans les causes criminelles.

— Pourquoi avez-vous requis ?

— ... Je faisais mon métier.

— ... Et vous pensiez que nous aurions peur du nôtre ?

— ... La loi de 1880 n'a pas été ratifiée par arrêté en conseil.

— ... Nous avons interprété dans un sens conforme aux intérêts anglais.

— ......

— ... Oh ! pourquoi ai-je requis ?

— ......

... *(Ensemble)* : — ... Pourquoi avons-nous condamné ?

— ......

— ... Dites, est-ce qu'on pourra encore dormir ?

— ... Chut. On frappe à la porte.

— ... Si ça pouvait être la grâce.

Aux lumières, les trois hommes se détournèrent, pour ne pas se voir... On entendit le crissement du télégramme déchiré... Puis, de nouveau, ce fut la nuit, et les trois hommes soupirèrent...

Un long silence...

Un papier qui flamba, très vite, comme une lueur arrachée à l'enfer.

— ... Dites... Scott était mon ami.

— ... Qu'avez-vous fait ?...

— ... Je suis citoyen d'Empire...

— Oh ! qui est-ce qui sanglote comme cela ?

— C'est vous-même...

— ... C'est nous...

— ... Personne ne *le* saura. Je dirai demain seulement qu'*il* est arrivé trop tard...

— ... Oh ! pour l'amour de Dieu, donnez-moi à boire. J'ai soif.

— ... Un peu d'eau ?...

— ... Oui, et beaucoup de whisky.

— ... Oh ! Shakespeare !... Dormir !... Dormir !...

— ......

LA BOURRASQUE

*

Le 16 novembre 1885...

Il neigeait mais personne ne le voyait... Il gelait, mais personne ne le sentait...

La machine était dressée dans la cour de la prison. La corde pendait d'un air ennuyé comme s'il lui eût manqué un poids pour l'occuper. La boucle bâillait comme une gueule... L'échafaud était tendu de noir, mais comme l'étoffe avait manqué, on voyait le jour entre les marches.

Le shériff Chapleau mâchait une pipe éteinte... Il avait relevé le col de fourrure de sa pelisse, et baissé son bonnet sur ses yeux... Le shériff Gibson cherchait de quel côté regarder pour ne pas voir un échafaud, qu'il semblait impossible de ne pas remarquer — même les yeux fermés. Le docteur Dodds, coroner, et le docteur Junker affectaient de causer ensemble de leur profession médicale, et ils parlaient tous deux à la fois, de manière à s'étourdir.

Riel apparut, entre le Père Ernest et le Révérend Mac Williams. On n'eut su dire lequel des trois était le plus pâle... Mais, certainement, Riel était le plus ferme. Lorsque les deux prêtres lui offrirent de le soutenir, il comprit que c'était en réalité dans l'espoir de se reprendre à sa force, et il leur donna généreusement ses deux bras.

Masqué de noir, le blanc de ses yeux vivant seul, le bourreau parut. Il sembla irréel aux spectateurs : un échappé de quelque cauchemar... Mais déjà, l'homme masqué, parlant, dissipait ces doutes : il demandait à Riel si celui-ci avait une dernière parole à dire. Le condamné fit signe que oui,

et ouvrit la bouche... Alors, devenu plus livide encore, malgré l'impassibilité apparente, le Père Ernest bégaya :

— Ll'l'.Llll'orgueil... sssson...gez à Dieu... A... vvvotre...e... s...s...alut... éter...nel.

Comme si le sang sauvage eût brusquement réveillé sa moitié indienne, la couleur revint aux joues de Riel... Il haussa les épaules et sourit d'un air dédaigneux... Il se détourna à demi, et prononça d'une voix très nette :

— Dites donc ? c'est çà, votre civilisation ?

Puis il demanda à mourir la figure tournée vers le nord, « du côté où il y a le moins d'Anglais ». Après quoi il ne parla plus... Précédé de Gibson, et toujours escorté des deux prêtres, il monta sans faiblesso les six marches de la machine à distribuer la Justice... Le bourreau masqué lui ajusta coquettement le nœud sous l'oreille gauche — la place miséricordieuse et sûre pour la mort prompte... Puis il lui enfonça un bonnet blanc sur la tête... Gibson et les deux prêtres descendirent, sans que le Père Ernest eût osé donner l'accolade à celui qui allait mourir... Tout à coup, l'homme au masque fit basculer la trappe... La corde se tendit avec un bruit perceptible, tandis que le corps disparaissait par l'ouverture béante... A travers les intervalles des marches, on vit le supplicié, rigide et balancé pendant deux secondes. puis il eut un mouvement convulsif des jambes... La culotte de toile se tacha au haut des cuisses, et la Chose n'eut plus de soubresauts.

Le R. P. Ernest, la tête inclinée, remuait fiévreusement les lèvres pour de muettes prières... Le révérend Mac Williams ouvrit deux fois la bouche inutilement, et dût se raccrocher à rien pour ne

pas tomber... Le shériff Gibson se passa la main sur le front comme pour essuyer de la sueur... Le shériff Chapleau riait d'un rire douloureux, saccadé, irrésistible, de femme hystérique... Le docteur Dodds, le dos tourné, regardait fixement le mur... Le docteur Junker, qui avait déjeuné de bon appétit, sentait avec effroi que le porridge, les œufs au bacon et les pommes de terre sautées ne voulaient décidément pas passer.

La Chose qui avait été Riel pendulait lentement.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
F. RIEDER ET Cie PAR
F. PAILLART, A ABBEVILLE
LE 25 SEPTEMBRE 1925

ET

RÉIMPRIMÉ EN
DÉCEMBRE 1928 PAR
L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT

L'AR… …T ANS
Collect… …direction

Le mobilier . . . . par E. Sedeyn
Le travail du métal . . . . par H. Clouz…
La peinture. . . . . par T. L. Kl…sor
L'architecture. . . . . par H. M. Ma…e
La décoration th…trale . . . par L. Moussi…ac
Les décorateurs du …vre . . par Ch. Saunier
La mode . . . . par R. Bizet
Les t…sus, la t…pisserie, les tapis. . . . . par Luc-Benoi…
La Sculpture . . . . par A. H. Ma…nie
La céramique et la verrerie. par R. Chava…

Chaque vo… … 1…8 p…es in-8° écu (13… …) et …4 hors-…te en simili-gravure

Broché : 15 fr. ; Relié : 20 fr.

Prix : 8 fr.